Les Ames vivantes

DU MÊME AUTEUR :

L'Initiée, trois actes en prose (H. FLOURY, éditeur).

THÉMANLYS

Les Ames vivantes

« Il est une vérité supérieure à celle que les hasards de la réalité nous imposent, c'est celle que l'âme et l'esprit conçoivent dans leur plus haute activité. »

Édouard Schuré. *(Le Drame musical.)*

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1902

Tous droits réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage

20 exemplaires

sur papier de Hollande numérotés à la presse.

N° .

A MADAME LE BARGY

Comme on invoque une fée, pour parer un destin, j'ai voulu, et vous avez permis, Madame, que votre nom fût gravé sur cette première page.

T.

LES AMES VIVANTES

PRÉFACE

Nous accomplissons dans la fièvre évolutive des heures présentes une période lourde de transformation, d'attente et de souffrance. Toutes les pensées combattent pour la prépondérance, les traditions se réveillent et les espoirs s'emportent; les formes ressurgissent, les doctrines s'affirment, les découvertes se glorifient. Dans ce concert au premier abord anarchique et discordant, une oreille exercée à la musique sociale, distinguerait la certitude du thème sous les entrelacs de la symphonie.

L'art a revendiqué toujours, non le droit d'innover, mais celui de reproduire. Il est le contemplateur et le raconteur inlassable. Mais comme faculté intégrante d'un tout — l'humanité — il se soumet au choix humain de ses contemplations et de ses récits. Le choix humain c'est le discernement moral. Une faculté ne peut pas attenter à la conscience qui

la génère ; un serviteur ne doit pas être libre, sous peine de ne servir précisément à rien, ou à mal. La morale est la science de ce qui est bienfaisant. L'art instruit par la Science, s'élève dans l'échelle de ses visions. L'Idéal devient l'objet de son œuvre. L'Idéal est un fait de la conscience humaine ; il existe avant l'art dont il est la source première. Copier l'Idéal n'est pas abandonner la nature, c'est au contraire la pénétrer jusqu'à l'âme. Tout art est idéaliste, et ne peut cesser de l'être, même lorsque corrompu, il croit pouvoir s'affranchir de la Loi conservatrice de toute vie et de toute intelligence.

Tout art aussi est symbolique. On a voulu voir une nouveauté dans une nécessité, une école dans l'universel, une formule cherchée dans une loi inconsciemment directrice.

Il suffit là comme ailleurs de remonter aux origines abstraites ou aux origines concrètes pour voir resplendir la même vérité.

La Nature est être et forme, esprit et matière, force et résistance. L'endroit est analogue à l'envers, la force est égale à la résistance ; l'esprit est en raison de la matière ; l'être est analogue à la forme. Le visible est le moule de l'invisible. Partout derrière l'action il y a l'idée.

Le monde écrit l'histoire de l'idée dans les monuments de la matière. Le langage est une matière intermédiaire entre l'idée et la Terre. Toute parole est le double symbole, le point d'intersection d'une pensée et d'un objet. Tout récit raconte deux spectacles : l'objet dans son mouvement et le mouvement dans son objet.

Le plus simple roman est un recueil de lois. S'il est conforme au possible, c'est-à-dire, s'il est une valeur artistique, la réalité enclose s'y laisse déchiffrer, expliquer et comprendre.

Poème ou drame, l'œuvre littéraire résume un ensemble de faits, par cela seul qu'elle saisit un fait. Rien n'est unique, dit Gœthe. Acte, méditation ou passion, le déterminé s'enveloppe de tout le possible.

C'est de la conscience de ces vérités et de la volonté de s'y soumettre, qu'est né dans sa forme évidente, le symbolisme poétique. De la simplification des lignes et de la suppression du détail, afin de dégager le général, il s'est élevé jusqu'à l'expression schématique des lois les plus hautes en œuvre dans l'univers. En tout phénomène se retrouve deux éléments, l'accidentel et l'essentiel, l'individuel et l'universel, par rapport à des groupes de plus en

plus ou de moins en moins restreints. Dès lors il est facile d'apercevoir par quel moyen l'œuvre est fixée dans son degré symbolique et en même temps comment l'intelligence peut toujours passer du degré qui lui est offert à tous les degrés dont sa puissance est capable d'atteindre la hauteur.

Or la vie dans sa simplicité la plus idéale étant toujours la vie, comme l'être dans son abstraction la plus profonde est toujours l'être, il s'ensuit que la matière du symbole est toujours l'action des forces et des formes, telle que les sens nous la décrivent et que le récit n'a nul besoin de devenir légendaire, imaginaire et allégorique pour exprimer les lois dont il est l'effet. Au contraire, plus il est la représentation fidèle de la réalité de la nature des choses et plus aussi il contient, même à l'insu de son conteur, une moisson de rapports et de relations cristallisés.

S'il est vrai que l'objet de l'étude, aussi bien que celui de l'émotion esthétique, soit de nous ouvrir des horizons et des chaînes analogiques et de nous instruire dans la science de vivre en faisant jaillir du rocher de notre intelligence l'eau vive de l'intuition, nous ne devrions pas craindre de transformer en travail, en ascension et en découverte le

temps de nos lectures, nous ne devrions pas surtout rechercher cet acte de néant, facteur de déchéance : la détente de la pensée par la descente dans le vide des mots et la vanité des gestes.

Nous distinguerons donc deux symbolismes ; l'un allégorique ou conscient ou hiératique qui revêt de formes matérielles des vérités entrevues d'abord, l'autre analogique, spontané ou poétique qui laisse apercevoir dans les formes matérielles saisies d'abord les vérités profondes qu'elles représentent. Et nous ne nous occuperons que du second.

Ce symbolisme naturel comporte trois sens : 1° Le cas particulier représenté ; 2° Le particulier considéré comme action généralisée dans le Tout ; 3° Cette forme générale d'action ramenée à l'autre pôle du Tout ou à l'individu. Les trois sens forment une série indéfiniment reproduisible en toute l'échelle de ce qui est. Ils sont reversibles et conduisent de l'un à l'autre : c'est-à-dire que l'intelligence peut appliquer à l'un des trois termes indifféremment ce qu'elle a perçu dans l'un quelconque de ces termes.

Chaque époque est comme dominée par une vision principale, dont l'actualité profonde s'impose à la diversité des individus. Il semble que le fait

social soit aujourd'hui le signe prochain de toute pensée. Le roman enveloppe et contient le drame, le lyrisme, et le philosophisme, ramenant constamment le regard intellectuel vers la contemplation des groupes d'hommes et de leurs lois évolutives. Le roman moderne tend vers la synthèse sociale inconsciente et sous la forme de grandes séries épiques s'est chargé d'exprimer le trouble, le chaos et l'angoisse de la genèse perpétuelle des sociétés.

Cet écrit participe de la nécessité présente. Son sens premier se développe socialement. Les actions et les réactions possibles entre des volontés et des intelligences douées des facultés convergentes de l'Humanisme y sont posées et résolues dans la direction de l'équilibre harmonieux.

Le lecteur curieux d'en faire surgir les analogies latentes, cherchera dans le cas particulier ce qu'il peut y avoir de général et retrouvera quelques lois de l'Action humaine dans ses rapports d'âme à âme et de destin à destin.

Puis prenant l'individualité pour signe d'une collection d'individus, d'une faculté de l'Homme Total, il exercera sa sagacité sur les problèmes des hiérarchies, des correspondances et des dominations inhérentes à l'intégralité de la vie consciente.

Enfin, rapportant les lois du Tout composé, à celles du tout composant, il discernera les lois intérieures de l'âme considérée comme un entier, sous multiple et analogue à sa puissance, parce qu'il est lui-même composé d'éléments de la même façon que sa puissance est composée avec lui.

Homme individuel, homme social, homme Total sont trois puissances d'un même terme : la monade intelligente.

Le symbolisme n'est que l'ordre que l'on met dans la représentation du monde. Plus la peinture est fidèle au modèle abstrait et invariable, plus s'étendent et se déroulent les horizons qu'elle enferme. C'est parce que l'étreinte de la réalité confuse du sensible réfracte peu à peu et obscurcit l'idée, que ses horizons sont relativement fermés et ne savent pas nous conduire à l'infini.

Laissant de côté le symbolisme hiératique, dont le principe serait une science conforme à l'Etre, nous dirons donc tout symbolisme poétique, relatif et limité par l'imperfection même de sa source.

Sur l'aile de l'analogie victorieuse des ténèbres de l'ignorance, les Sages de l'antiquité savaient explorer l'Univers. Par une telle science et par des moyens sensibles, ceux-là pouvaient décrire au

disciple averti, les mystères de l'attraction universelle ou de l'affinité chimique dans l'histoire mystique d'Eros.

Contre la roue dure et rayonnante des mots, la force de la méditation, appuyant l'esprit comme une lame d'acier sur la meule, peut faire jaillir en étincelles, l'intelligence de quelques lois spontanément inscrites dans les mouvements de ces figures, l'enchaînement de quelques causes, et le jeu de certaines forces.

Un livre est une idée orchestrée. Plus l'idée est abstraite, plus riche, plus étendue et plus intense doit se produire l'évocation intégrale. L'audition étant un acte dont la dépense incombe entièrement au lecteur, la jouissance en doit être laborieuse. Mais l'exercice est une volupté, quand il vient à son heure. Le moment de la lecture n'est pas indifférent. Il faut des livres qui procurent à l'esprit un exercice violent, car tout exercice doit être gradué et augmenté sans cesse selon les lois mêmes de la Croissance Vitale. Certaines intelligences, aptes à soulever des poids immenses, s'ennuient et s'étiolent à n'étreindre que des fardeaux illusoires. L'ennui est un manque d'obstacle.

A ceux que le livre mélodique — dont le déve-

loppement ressemble à une série de tableaux captivants changés à temps pour le renouvellement du plaisir — ne saurait satisfaire, l'œuvre symphonique ouvre une carrière d'efforts harmonieux et synthétiques de l'imagination, des sens et de la raison métaphysique.

Une œuvre est symphonique, quand toutes les parties en sont liées de telle sorte que leur séquence a une signification et que les premières pages résonnent jusqu'à la fin, se transforment dans les suivantes, emplissent l'espace d'échos, revêtus peu à peu de sonorités nouvelles.

Un livre dominé par une seule idée est nécessairement symphonique. On doit lui prêter une dimension orchestrale, qui l'étende dans l'espace ; et les ondes qu'il éveille dans l'âme doivent se prolonger assez pour créer par leurs rencontres et leurs figures un tableau de la vie, qui n'est possible que par la synthèse.

Le lecteur devra pardonner à cet essai d'avoir été l'occasion d'un exposé dont il se défend d'être un exemple.

PROLOGUE

Après la Tempête

Ayant levé les yeux lentement et comme à regret, René contempla avec indifférence les murs chargés de tableaux et les statues de marbre.

Il eut alors pour la première fois le sentiment confus d'un désaccord intime entre son âme concentrée et ces épanouissements anciens de vitalité.

Puis une question se précisa et des paroles se formulèrent : « Pourquoi toutes ces choses me sont-elles vaines et inconnues ? »

Or voici la réponse que laissa tomber la voix de son âme interrogée : « Vaines parce que sans significations, inconnues parce que non aimées ! »

« Symboles vides dont l'esprit n'est point en moi, reflet d'un passé que je ne peux revivre, que venez-vous me dire, sinon que vous avez vécu ? »

Mais parce que la libération totale de sa volonté n'était pas encore accomplie, il se résigna à garder

autour de lui les images que ses ancêtres avaient choisies.

Amoureux de vérité et sincère jusqu'à l'imprudence, il voulut que le sacrifice du moins fût complet et sans savoir ni prévoir ce qu'il ferait plus tard, il résolut d'attacher un amour et une idée à ces objets familiers, afin que contemplés par un siècle nouveau et par des yeux changés, la pensée de leur art revive transformée à travers la vie des races nouvelles et leur soit un signe non de passé mais d'avenir.

Et parce qu'il voulait que l'art exaltât la vie, il comprit que tout artiste veut la vie puisqu'il crée et que toute forme est riche d'avenir.

Ayant donc regardé autour de lui de ce regard qui pénètre parce qu'il sympathise, il s'aperçut que tout s'animait, que les images parlaient et que muettes depuis longtemps, elles avaient beaucoup à dire.

Son âme s'éveilla en des contrées inexplorées et des ciels inconnus s'ouvrirent en lui : l'atmosphère devint tiède et comme habitée; un appel avait été entendu quelque part; la fantasmagorie des vies anciennes et des rêves disparus étincela pour s'éteindre bientôt...

Quand le charme fut rompu, il sentit que sa volonté

se tendait et il en conclut qu'il venait de subir la domination d'un pouvoir étranger.

Il se redressa et rassemblant ses idées les plus chères, il les fixa sur chaque figure et ce fut un acte de résistance.

« J'impose mon vouloir au sens de ses formes et j'enferme en elles comme en des vases vides, le vin nouveau de l'esprit. »

Alors, il a laissé tomber sur la pâle gravure accrochée devant lui un regard visionnaire : les voûtes mystérieuses d'un temple s'élèvent ; une foule, accourue du fond des ténèbres, s'empresse palpitante d'angoisse vers le sanctuaire ; la harpe d'or résonne sous les doigts de l'Initiateur ; deux femmes auprès de lui, la Joie et la Douleur, exaltées par l'incantation, forment le degré accessible qui mène aux portes de la lumière et tendent aux élus leurs mains compatissantes.

Et dans son intelligence le langage symbolique se traduit. « Ne crains pas la douleur, glorifie la joie, toi qui veux faire chanter la harpe d'or. »

Ainsi il marquait d'un signe évocateur de l'acte futur ces œuvres de contemplation antérieure, et il arrachait les voiles de ce musée délaissé, retrouvant en lui-même les trésors de l'amour du monde.

Le lendemain cette pensée d'Epictète revint obstinément à la mémoire de René : « Les maladies de l'âme comme celles du corps sont modifiées et peuvent être guéries par les visions nouvelles. »

Et se rappelant qu'il avait défini la maladie un déséquilibre du corps, de l'âme ou de l'esprit, il pensa que tous les hommes sont des hallucinés de quelque étroit horizon et que les mieux partagés gravitent seulement autour de l'équilibre.

Puis détachant sa contemplation de l'humanité entière et des hommes multiples, il arrêta son regard intérieur sur lui-même, mais non sans se demander si le procédé d'analyse qu'il allait employer était un poison ou un remède.

Attiré presque invinciblement vers l'examen de sa conscience et de sa conduite, et ne pouvant décider si cette tendance était un bien ou un mal, il voulut qu'elle fût un bien et il chercha des raisons de le croire.

Alors son âme profonde, mais non la plus profonde, répondit à cette interrogation et il recueillit

ces paroles qui lui étaient un oracle de lui-même et une explication de ce qu'il accomplissait.

« Tu pèches contre toi-même par ton analyse aiguë, car tu sais te guérir d'un seul mot et d'un seul vouloir : Reconstruire, et tu suis volontairement le chemin plein de vertige. »

Une pâleur envahit son visage et ses regards s'obscurcirent comme à l'approche d'un danger, parce qu'il craignait le péché et respectait le jugement de sa raison.

Mais la voix profonde s'éleva et il entendit encore : « Tu es pur devant moi, parce que ton but est noble ; il est bon de connaître le chemin vertigineux, afin de le marquer du signe qui éloigne.

Comme le scaphandre plonge sous les eaux pour ramener le naufragé, comme le sauveteur traverse les flammes de l'incendie, ainsi tu explores les contrées malsaines, avec souffrance, mais pour le bien, et ton mal te sera un bien au-dessus du bien qu'il semble nier. »

C'est pourquoi il descendit plus avant dans la recherche de ses erreurs et de ses fautes, encore qu'il fût troublé par la contradiction des jugements prononcés.

La concentration de son esprit amena bientôt

d'autres pensées, très longuement distantes, comme les battements rythmés de forges lointaines.

« Garde ton cœur plus qu'aucune autre chose qu'on garde, car c'est de lui que procèdent les sources de la vie. »

Et l'idée d'une vie rationnelle, prudente, libre, idéale, conforme à la sagesse du roi philosophe, s'élève en lui et l'accable de sa beauté !...

Il pressent la force, la joie, la sécurité de l'âme vigilante ; le bonheur qu'elle recueille, l'abri qu'elle donne, l'œuvre qu'elle réalise !

Et se penchant sur lui-même, il voit les ruines au lieu des palais, les crevasses et les ronces d'une terre desséchée au lieu de plaines arrosées et fleuries et son regard averti cherche la route de la rénovation.

Alors pour fortifier l'attente de son cœur René arrêta sa méditation et sortit.

C'est sous l'étreinte de telles pensées, que René s'éveilla le lendemain avant le lever du jour; il lui sembla qu'elles avaient grandi pendant son sommeil et que devenues viriles, elles demandaient impérieusement l'action.

Avaient-elles mûri si subitement? N'étaient-elles pas depuis longtemps les ressorts secrets de plusieurs actes et de mille mouvements? Et puis qui saura mesurer l'espace d'une seule nuit et n'est-ce pas un temps infini, qui nous mène chaque jour d'un soir à un matin?

Il hésitait à mettre pied à terre dans les ténèbres de sa chambre et dans le froid de l'hiver, tandis qu'en un lit soyeux, il lui était si facile de conjurer le froid et de voir la lumière; car nous pensons la lumière dès que notre imagination s'abandonne au rêve.

Dans ce repos complet, l'intelligence participait encore au calme qui l'avait baignée; de grands horizons se succédaient hors de tout obstacle matériel, et c'était tantôt les chemins de l'avenir et tantôt les routes du passé.

Quand la vitesse devint si grande, qu'elle touchait à la douleur, il voulut renoncer à l'ivresse du rêve, mais l'âme emportée dans sa course refusait d'obéir.

C'était le moment de lutter; un courageux mouvement éteignit le spectacle inutile et la parole intérieure répétait comme un reproche : « Combien d'actions de ce jour as-tu déjà brûlées sans les vivre. »

De sorte que c'était avec joie maintenant, qu'il tâtonnait dans les ténèbres, cherchant le jour physique derrière les volets clos, et il entrevit alors pourquoi le rêve est décevant et il aima mieux la vie.

Un rayon de soleil filtrait entre les rideaux, illuminant la table de travail, lorsque chargé d'effluves volontaires, René reprit la page inachevée.

Mais loin de s'emparer avec puissance des formes évoquées naguère, il ne rencontra pas le plan de ses visions habituelles et il lui sembla que son intelligence tournait au hasard comme une roue inconsciente.

Et c'était en lui le combat furieux de deux forces irrévocables; sa volonté était comme un roi sans légion, dont les serviteurs se battent entre eux sous les murs du palais.

La puissance évocatrice de son verbe était annihilée pour des heures; il se laissa aller sans résister

davantage à l'impulsion de son être et il attendit le retour du désir de l'action certaine.

Or, voici l'action qui le tenta, parce qu'elle était conforme à ses pensées de la veille : assurer sa liberté morale en accomplissant la parole du philosophe : « Détache-toi des choses sensibles. »

Et ce furent d'abord les livres naguère si choyés, qu'il éloigna, pour affranchir sa pensée; loin de se sentir diminué par cette perte d'amour, il lui parut qu'il devenait plus fort et sa raison lui forgeait des raisons à la hauteur de sa condition nouvelle.

Pourtant, il prévoyait que ses amis blâmeraient cet abandon des tendresses anciennes, mais il ne laissa pas leur voix dominer en lui, sachant combien le souci des opinions multiples disperse la joie intérieure.

Et la réaction se formulait : « Nous ne sommes pas seuls en notre âme, mais nous pouvons le devenir; c'est notre droit de la soustraire à toute influence inféconde et de l'ouvrir seulement comme un sanctuaire à la parole inspirée. »

Son indifférence s'affirmait bonne; les liens tombaient et il se félicitait de la disposition de son cœur en se disant : « Le mouvement spontané vaut mieux

que le mouvement contraint, car l'effort est l'annulation d'une force par une autre et toute force devrait se développer librement. »

« Adieu, vous tous, les livres sans mystère » s'écria-t-il et devant la petite bibliothèque, lourde des livres les plus profonds, expressifs d'une possibilité humaine, il imagina aussi le temps, où ceux-là même ayant donné toute leur essence ne seraient plus relus.

Cependant que sa conscience protestait : « Il est des livres sans fond, impérissables dans leur beauté créatrice, des sources toujours bouillonnantes de vérités infinies. »

Après une nuit d'insomnie, René, encore vibrant des appels de sa conscience, résolut de hâter la transformation nécessaire par d'autres sacrifices.

Maintenant il lui fallait anéantir les œuvres de son âme, s'en détacher, les condamner et son regard cherchait déjà le foyer purificateur.

Il saisit d'abord un lourd manuscrit tout rempli des tableaux de la fatalité et la voix qu'il écoutait dans le jardin de son âme prononça : « Détourne-toi du drame. »

Docile, sa raison lui dévoila l'esprit du commandement : le drame fascine et entraîne; la multitude se penche, attirée par l'abîme; mais la tendance la plus pure nous ordonne d'effacer le mal, non de l'évoquer.

Il laissa donc tomber dans les flammes le nuage de ses heures tristes et cet acte fit naître une réflexion : « Toute vie est dramatique par essence, car elle est une course sur un abîme; la catastrophe est moins tragique que la victoire, et la terreur est un moyen grossier.

« Suspendre l'action au milieu des ténèbres, au-

dessus du gouffre, tenir les foules haletantes devant la gueule du monstre inassouvi, c'est attenter au bonheur des hommes.

« Je mettrai ma joie à dévoiler le mystère, à calmer l'émotion de la douleur, à percer d'un rayon d'espérance la bulle monstrueuse, afin de ne paralyser aucune des forces promises au combat de la vie. »

Alors la voix d'en bas parla insidieusement et questionna avec des allures tentatrices : « La foule rira du monstre dégonflé et de son chimérique vainqueur... supporteras-tu ce dédain, lorsque tu as le pouvoir de courber les fronts sous la terreur du monstre debout ? »

Mais il ne répondit pas à la voix perfide, sachant que toute parole lui serait une arme favorable et un moyen de pénétrer en lui.

Maintenant il a brûlé l'ébauche des poèmes fièvreusement conçus et devant le trouble de son cœur il craint d'avoir été imprudent.

« Pourquoi détruire » dit une voix douce et persuasive, « laisse-moi vivre, je deviendrai soumise et réceptive comme une femme aimante ; j'embellirai la demeure de ton vouloir ; je renonce à l'orgueil de chercher ma fin en moi-même. »

Alors il s'attendrit et il aima la suppliante, car il

sentit que c'était son âme qui se donnait à son esprit et de leurs amours devait naître un monde harmonieux.

Il réécrivit donc de mémoire le plan des poèmes sacrifiés; l'un était pourpre comme un coucher de soleil, l'autre blanchissait comme une aurore au-dessus des collines et le troisième fulgurait pareil aux nuits d'orage.

Quand il relut les pages renouvelées, il s'étonna de les trouver changées, puis il s'étonna de son étonnement; car il vit que tout était resté semblable : un rayon seulement avait percé les nuées, exaltant les couleurs et faisant resplendir toutes les gemmes de son âme.

Ainsi abandonné aux flots des réflexions, il vit passer toute la foule des possibles sans chercher à les endormir, car il sentait vibrer dans son cœur une telle richesse d'émotion et d'attente, qu'il ne craignait pas, ce jour là, d'en épuiser la source.

Pour retrouver sa liberté perdue, René doit franchir encore une étape, la plus douloureuse. Il veut mesurer l'orage qui a dévasté sa vie; il veut interroger une fois de plusla forme silencieuse du sphynx dressé sur le désert de ses visions arides, il veut étreindre les frêles souvenirs, les vains trésors du passé.

Les tiroirs sont là, ouverts devant lui; ils laissent échapper leur subtil parfum et comme l'âme de ses rêves. Dans les profondeurs de la table, attristée déjà du vide prochain... des feuillets diaphanes aux teintes pâlies... une écriture mystérieuse... attirante... toute baignée de lumière... et des mots, des mots chantants, les mots qui naguère ont sillonné son cœur d'harmonie vaine...

Aimer !... être aimé... ne plus l'être... où est-elle maintenant la radieuse, l'aimée ? un trouble impatient l'emportait vers le monde, un désir de triomphe l'épuisait dans son essence... et si la souffrance désunit, n'est-ce pas elle qui a brisé les chaînes ?

Il la voit, elle est là, éblouissante, décolletée; sa chair nacrée rayonne sous les tulles; son rire étin-

celle; une griserie d'hommages l'enveloppe d'effluves malsains et dans les échos de la joie, dans les lumières de la fête, une âme souffre et se referme et des chœurs de tristesse éperdue flottent et s'élèvent comme les plaintes de tous les vaincus...

Mais voilà qu'elle approche, irréelle et troublante; elle se penche comme pour des baisers, et sa voix de nouveau l'enlace et s'insinue : « Pourquoi m'éloignes-tu ? Je veux refleurir dans ton âme; en vain tu emploieras les philtres et les enchantements, tu ne m'endormiras pas !... que sont tes pensées et tes analyses, tes doutes et tes révoltes, devant cette force qui est en toi et qui murmure, pleure, se dresse, domine et t'accable, et s'illumine et se colore et se déroule... et qui s'appelle le Passé... »

Et tandis que la parole séductrice implore et menace, René sent un abîme se creuser et comme une descente impitoyable, en des profondeurs de roches amoncelées... A chaque pas s'ouvre une perspective vers la lumière, mais il faut descendre, descendre sans cesse et rien n'est plus accessible, et tout fuit... et tout change, perdant l'éclat.

Mais la force invisible qui le protège, réagit contre le danger et fait surgir du fond de l'oubli l'appel

sauveur du poète : « Le sage Ulysse commanda aux matelots de l'attacher au grand mât du navire. »

Et comme il est habitué aux symboles et aux interprétations, René comprend l'avertissement; pour conjurer, la voix périlleuse de la Sirène il formule des paroles, afin de s'y lier comme au grand mât du navire :

« Rappelle-toi le passé, mais non pour le revivre; contemple-le, mais non pour le désirer; évoque-le, mais non pour le subir. Juge-le si tu es assez fort. »

Déjà les raisons et les arrières-raisons des événements, dont il a subi l'étreinte, se révèlent et s'expliquent : « Tu as ouvert imprudemment les avenues de ton âme. Tu as abaissé le pont-levis qui défendait la citadelle, parce que tu croyais laisser entrer l'amour... mais tu étais le jouet d'une illusion... L'enfant frivole dont tu suivais les pas, une à une a brisé les fibres de ton cœur... et maintenant tu es seul parmi les roses défleuries et leurs épines te déchirent, mais tu vas maîtriser la souffrance et dominer l'avenir. »

Alors il a saisi les objets du culte menteur et il les a jetés au feu; puis délivré par cette rupture irrévocable, il a senti frémir et se lever en lui l'espoir d'une

vie nouvelle, et il a déterminé sa volonté par ces mots synthétiques de toute son expérience : « Partir... reconstruire mon âme dans la solitude... »

I

LE POINT D'APPUI

Trois années ont passé, recueillies et solitaires, au bord de l'Océan berceur.

La science a succédé à l'épreuve. Calme et fort, René a reforgé son cœur au feu de la méditation. L'heure est venue de retrouver les hommes : le cercle de l'isolement vient de se briser; l'hôte a franchi le seuil du vieux manoir.

C'est l'été, c'est le soir, et la terre amoureuse s'endort chastement sous des baisers d'étoiles. Une brise légère, ondulant la cime des arbres, emplit les airs d'un long bercement de feuillage, et la mer puissante confie à son souffle ténu l'écho de ses voix innombrables.

A travers les allées du jardin connu, René conduit de rêve en rêve et d'extase en extase, un compagnon de sa jeunesse, le poète Roger; et d'être deux, la contemplation se fait plus douce, plus pénétrante : le partage multiplie la joie. Docile au regard du

poète, la nature se dévoile, magnifie la séduction de sa beauté vivante, et l'austère chercheur de l'énigme séculaire, baigné par l'enthousiasme de cette jeune vision, découvre comme au travers d'un prisme, une moisson inespérée de voluptueuse et pure splendeur.

Maintenant ils écoutent le murmure des flots de leur âme soulevée et lentement caressée par d'autres flots : les flots amoncelés de l'instant, qui tantôt rapides et torrentueux, tantôt paisibles comme un large fleuve, vont se perdre dans l'immensité.

Sous les rayons de la lune qui s'élève, le désir et la volonté, l'intuition et la conscience, mêlent leur hymne et leur labeur dans l'apaisement du soir : les paroles s'éveillent, les espoirs scintillent parmi les étoiles ; le sentiment de l'obstacle et l'attente de l'impérissable, tressaillent au fond des mots, et revêtent de gravité les sonorités de leur voix.

ROGER. — La terre, devant nos yeux étendue, silencieuse et voilée, belle comme une vierge endormie, n'est-elle pas vraiment notre amante, celle d'où nous vient tout le rêve, et qui nous enivre de ses formes contemplées ?

RENÉ. — Entre les rives harmonieuses des visions plastiques, ton âme est prisonnière de ton rêve... si

elle pouvait, rompant la digue fleurie, s'élever dans l'espace peuplé des merveilles de l'existence, et plus haut encore, atteindre la blanche lumière de la vérité !

Et laissant se déployer sa pensée, René suit au travers des arbres, entre lesquels le ciel semble descendre, la spirale infinie toute chargée des sphères du possible.

ROGER. — Que vois-tu ?

RENÉ. — Je contemple les sentiers abrupts de la méditation que je voudrais te faire gravir, les sommets aigus, d'où, dominant ce qui est, on découvre ce qui doit être : un ordre humain réalisé dans l'avenir par l'effort discipliné ; plus de vie, et plus de beauté... Ah ! si tu voulais me suivre sur le versant caché, ouvrir ton âme comme une voile... et de tes souvenirs composer le poème de l'Idée... alors une nouvelle poésie s'épanouirait comme la fleur de l'art, elle s'étendrait comme un champ d'étoiles... elle serait comme un océan de lumière, et comme une promesse de vie, et l'humanité pour éclairer sa route ténébreuse, l'élèverait au-dessus d'elle comme un flambeau !

ROGER. — Pour quelle œuvre inaccessible veux-

tu m'arracher à moi-même?... Pourquoi m'enlever aux baisers de mon amante?... Ah! tu ne sais pas comment la nature se révèle et m'enlace, vaincue par l'adorante extase de ma prière!

René. — Enfant! Tu penses donc que l'oasis de ton cœur m'est fermée ? Crois-tu que je t'ignore, et qu'en mes courses de vertige, je n'ai pas rencontré ton âme?... Va, je sais combien emporté aux tourbillons de l'existence, tu as ressenti la vie dans ses plaines et dans ses précipices, dans ses jardins et dans ses déserts : J'ai suivi ton regard posé sur les êtres comme pour une absorption d'essence, j'ai entendu les voix des choses qui murmuraient vers toi... et maintenant, Roger, c'est vers ta route la plus parfaite que je t'appelle; je veux t'élever jusqu'à toi-même, te protéger, te garder libre !... Avec cette espérance, je t'ai conduit sur les bords de cette mer grandiose, je t'ai parlé dans les jardins peuplés de solitude, sous le regard de Diane, protectrice des héros!

Je sais un monde éblouissant, où personne encore ne m'a suivi. Je suis pareil à ces explorateurs, qui, découvrant la terre évoquée par leur foi, doivent l'abandonner aussitôt qu'entrevue, ou fouler seul son sol vierge, dans le renoncement de toutes les

joies humaines... Ah ! tu ne peux savoir, quelle souffrance est enclose en cette alternative : vivre sans les hommes, sans la parole qui soutient, sans l'étreinte sincère des mains, sans la caresse des baisers ! Etre seul implacablement... ou bien, demeurer sur le rivage ancien, chercher l'oubli de la vision rapide, dont le frisson s'est glissé pour toujours, et, sous les étreintes, sous les paroles, attendre en vain l'éclair d'un geste de splendeur !...

Et tandis que le regret lourd d'un rêve irréalisé passe, Roger, dans l'émotion de sa tendresse avertie, voit s'entr'ouvrir des horizons :

— Attire-moi, je veux te suivre; fais rayonner à mes yeux ton idéal ! Initie-moi... Je sens, que dans l'amour des choses visibles, je soupçonnais à peine la source de beauté infinie d'où elles émanent, la loi intelligible qui les crée !

René. — Tu te perdais dans l'irréel ; la féerie de ton imagination te déformait la représentation du monde : la terre n'est pas l'amante, c'est l'épouse, la beauté fidèle, harmonieuse et féconde, elle enferme dans son sein toutes les promesses de la vie, elle exhale tendrement vers toi tous les parfums de sa gerbe fleurie... tu la contemples, tu l'admires, et pour cela, elle te berce, elle te console ; mais de toi,

elle attend plus encore ! Deviens le maître plein de mystère, le maître fort de l'avenir... C'est dans ton rêve qu'elle a pris conscience de sa beauté... Rêve-la plus belle sans cesse, afin qu'elle s'élève à ta lumière, vers la paix d'un immense bonheur !...

Maintenant silencieux, sous l'étreinte de leur méditation, les amis se sont arrêtés à la lisière du bois baigné de lune, et leur regard s'accroche aux calices des lys qui éclatent ça et là dans l'ombre lumineuse leurs phosphorescentes blancheurs.

. . . . . .

ROGER. — Ecoute, à cette heure même où notre pensée semble si calme, je ne peux éloigner le chant des voix troublantes... Dans le sanglot lointain des vagues, une séduction voluptueuse me parle... Je perçois l'aspiration de la grève brûlée d'amour, qui dans la fièvre de l'emportement, se donne et se mêle au flot montant... baiser d'abîme qui noie la conscience... voix de l'amante orageuse et perverse, qui pleure pour attirer... et je l'aime pour son impudeur tentatrice, parée du danger comme d'un joyau... et j'ai peur délicieusement de l'Ondine, dont les bras frais m'appellent...

RENÉ. — L'illusion fatale te domine encore, si tu lui cèdes, elle moissonnera ta vie en fleur ; elle

ternira le miroir de ton âme, et ton âme est si belle d'être pure, et de contenir tant de choses équilibrées en sa puissance latente ! Après l'épreuve du mal, si tu savais quelle amertume... quel désir d'effacer !...

ROGER. — Mais quelle coupe de ténèbres as-tu donc épuisée toi-même dans ta jeunesse déçue ?...

RENÉ. — Qu'importe la forme de l'expérience... Tu me croiras si ton destin le permet ! Pourquoi rouvrir des horizons fermés, et réveiller par d'imprudentes paroles le souvenir amer... Pourquoi franchir deux fois le seuil de la même douleur !... Laisse-moi libre du passé, te conduire vers l'espoir, vers le but, vers l'action !

ROGER. — Vouloir ! conquérir ! espérer ! mots dont le vrai sens m'échappe encore, peut-être ! Ta parole me frappe comme une musique d'abstractions dont le sens me dépasse ; tu es près de moi, et pourtant lointain... il me semble te voir marcher dans une fulgurante lumière qui blesse ma vue... une lumière plus subtile, sur une terre plus légère..

RENÉ. — La semence a été jetée, le sol est en travail. Le courage a forgé la volonté. La puissance s'est multipliée au feu du creuset. Le fruit a mûri. L'intelligence a reçu l'Esprit. Déjà les affamés de clarté se sont tournés vers le pôle. Le désir immua-

ble se révèle au-dessus des désirs changeants. L'affirmation jaillit... L'espoir a enfanté la vision. La vision a évoqué l'idée... la solitude est devenue peuplée... Puisse le pèlerin revêtir la pourpre royale.

ROGER. — Des mots étranges, des pensées mystérieuses... Quelle fantasmagorie s'agite ?... Ah! guéris-moi des ivresses mauvaises et des rêves puérils... fais surgir l'œuvre qui sauvegarde, l'œuvre infinie qui concentre tous les efforts, dans une direction immuable de continuelle ascension !

Alors l'enthousiasme du philosophe s'épanche en paroles inspirées :

— Les vrais poètes sont des héros ; l'action appelle tous ceux qui pensent. Le rêve est un acte imparfait ; si la volonté ne le mène pas jusqu'à l'accomplissement, il retombe au néant, emportant dans sa vanité, l'inutile labeur de ceux qui l'évoquèrent ; écrire les signes harmonieux du désir et de l'espoir, ce n'est que la moitié du devoir joyeux... Ton poème, acte de ton âme, n'est qu'un rêve de l'Humanité. L'Humanité a trop rêvé... Ce n'est pas assez de semer au vent les germes de tout avenir... il faut oser faire mûrir la moisson ! Choisir la terre, défricher l'espace, creuser les sillons... protéger la tige nouvelle, et prier, et veiller, afin que les forces concou-

rent alternatives et bienfaisantes à la perfection de l'œuvre entreprise. Le mot n'est rien sans le geste qui fraye la route à travers la masse résistante des esprits.

La mission du Poète est grande. Appeler l'avenir... et délivrer la vie. S'affranchir par l'extase des chaînes du présent, puis combattre sans trêve afin d'incarner l'idée libératrice. Savoir que réellement la parole est sacrée... et n'oser prononcer l'incantation du vers, que le front ceint des guis enlacés aux lauriers, avec en la main droite une faucille d'or et dans l'autre élevant un rameau d'olivier.

ROGER. — La splendeur d'un destin révélé m'environne... des palais d'idées se dressent emplissant l'espace... Une raison d'être et de Vivre, une loi impérieuse enfièvre mon sang, et je m'enivre déjà de la joie d'accomplir.

RENÉ. — Mes paroles n'ont été qu'un écho d'autres paroles, ma volonté un reflet de volontés plus puissantes. Ecoute... et reconnais la voix toujours présente de la phalange du Vrai.

Ils sont là, les prophètes et les héros, les législateurs et les philosophes, les poètes et les martyrs, tous ceux qui ont espéré dans les larmes, et qui ont semé dans la douleur... ils se penchent vers toi...

ils t'auréolent de leur gloire sainte et par ma faible clarté, ils veulent te guider jusqu'à eux, s'unir à toi, revivre en toi, et tu leur es comme un vase précieux digne de recevoir la manne céleste. Si ton cœur veut répondre à ces appels sublimes, si l'écorce dure de la chrysalide instinctive est enfin rompue, viens vers moi, tu combleras les abîmes de ma solitude, tu effaceras des sillons de souffrance, car c'est l'incompréhension des hommes qui brise les cœurs profonds.

Je ne peux rien sans toi. Sois le degré royal et l'étendard visible. La renommée, la joie, la tendresse des âmes, et les fruits de la vie s'offriront; tu seras le vendangeur heureux dans la vigne laborieusement plantée... C'est toi qui parleras, et les hommes attentifs t'obéiront, et les vierges s'embelliront à ta voix d'émotion souriante.

Je nourrissais mon rêve de sa propre substance, je l'exaltais dans la solitude, je le concentrais dans mon cœur, je le répandais dans la nature... et c'étaient des rêveries somptueuses comme un ciel inondé de vapeurs et de rayons; puis le spectacle s'éteignait, telle la fantasmagorie des nuages disparaît avec le soleil, d'autant plus rapide qu'elle a été plus éclatante... Alors, perdu sur les routes abs-

traites, enivré de pensées nouvelles, la terre s'effaçait peu à peu, la matière ne se moulait plus dans la forme, et les signes de mon esprit dénués de la puissance plastique n'atteignaient plus les âmes ; entre l'homme et les hommes, l'abîme était creusé.

Et maintenant parce que tu es venu, l'hostilité des choses s'évanouit : tout s'offre et se donne. La nature reconnaît son roi et se soumet. Toute sa beauté d'amoureuse s'épanche en brises, en murmures, en parfums, en tableaux changeants, sur nos yeux, sur nos fronts, qu'elle baigne d'oubli.

ROGER. — Est-ce la nuit, est-ce ta parole?... Auprès de ta calme extase, je me sens libre, délivré d'un incessant obstacle qui emprisonnait mes ailes, et rendait trouble mon désir. Et c'est comme si de l'espace autour de nous était créé ; un nouvel espace dans l'espace, immense, illimité, et cependant contenu dans le cadre de ce jardin silencieux !

RENÉ. — O mystère de l'amitié, asile des âmes qui attendent l'amour ou qui l'ont perdu ! ombre protectrice où toute fièvre s'apaise, où toute espérance renaît...

Comprendre ensemble, échanger des parcelles d'âme ! N'est-ce pas la joie pure et vivante, l'essen-

tielle et continuelle forme de la Vie, le mouvement de l'Etre !

Voici qu'elle est enfin présente l'heure fraternelle, l'heure désirée... Nous l'avions cherchée dans l'effusion des premiers enthousiasmes, inutilement répandus pour des cœurs indifférents, et dans le mensonge des vaines amours.

Nous étions partis vers les routes décevantes, et dans notre ignorance, nous nous étions quittés sans crainte, imprévoyants des épreuves cachées sur les pentes fleuries... Et nous nous sommes retrouvés, nous qui n'eussions jamais dû désenlacer nos pas, nous dont l'amitié était vraie.

Mais toutes choses deviennent et ne demeurent point et notre œuvre aurait le temps contre elle si elle ne l'avait pour elle. Nos enthousiasmes ne sont que la floraison hâtive de la moisson future. Toute leur valeur présente vient de l'avenir qu'ils recèlent. Si nous usions de notre joie comme hier de notre rêve, nous ne trouverions plus bientôt que des cendres arides. Le pressentiment d'une vie radieuse autorise l'exaltation de ce jour. Pour que son souvenir dure, pour que nos âmes ne soient pas déçues, veux-tu que nos volontés s'associent pour se multiplier ?

Et René a prononcé ces paroles avec une intensité voilée, car il sait qu'il est en présence d'une de ces minutes décisives qui ouvrent ou ferment l'avenir pour des temps.

ROGER. — Oui, je le veux. Devant la nature attentive qui m'écoute comme un témoin, j'accepte pour mes vers l'appui de ta pensée. Philosophe, prêtre ou prophète — car de quel nom t'appellerai-je, toi que la flamme invisible embrase et dévore ? — conduis-moi par le sentier merveilleux, fais-moi cueillir la couronne des fleurs innomées ! Que ton amour éclairé par ta science m'ouvre les arcanes du devenir ! Et mon verbe soumis à l'idée chantera héroïquement le rythme de conquête. Je n'ai pas besoin de savoir pour accepter plus haut que ma raison, l'acte sublime. L'assentiment de ma conscience heureuse ne laisse subsister aucun doute... Qu'importe le faux orgueil de croire en notre unique sagesse, et la vanité de découvrir ! Voix menteuses qui pour la présomption de différer brisent la synthèse de la science humaine. La confiance, la liberté, l'équilibre fusent autour de nous leur faisceau invincible !

RENÉ. — O poète, première corde de la lyre, créateur du langage, initiateur de l'art, je te salue

sur le seuil consacré. Les portes s'ouvrent, le sanctuaire rayonne, c'est toi qu'on attend pour offrir le sacrifice, c'est toi qui revêtu de noblesse et de génie, dois présenter au ciel, comme un encens plus pur, les chants de ton âme harmonieuse.

ROGER. — Au souffle de la poésie, toutes tes pensées vont évoluer la matière. Je serai l'anneau qui relie les sphères ; sur la joie et sur la douleur, je projetterai le rayon de la science, et dans mes poèmes la vie resplendira ! Vois, pour marquer l'instant, une féerie s'allume parmi les jardins... Dans nos âmes, passent lentes et rythmiques des formes aimées... Le rêve a surgi parmi les fleurs : les verveines à nos pieds respirent une vie étrange... et les gazons cendrés de lune, les allées blanches en leur ceinture de glaïeuls et de jasmins, et les roses effeuillées et tous les boutons entr'ouverts, élèvent jusqu'à nous leur tendresse latente... et des mondes, des mondes rayonnent sur nos fronts leur être de clarté !

II

LES CORDES DE LA LYRE

Dans les longues promenades du jour, et dans le repos des soirs, au bord de la mer, au milieu des bois, l'âme du Poète et celle du Philosophe se sont unies et magnifiées de leurs respectives puissances. De l'étreinte féconde de leurs pensées et de leurs rêves, un Idéal s'est développé comme une plante somptueuse en des serres tropicales, embrassant d'un seul jet toutes les branches de l'activité humaine : la science de vivre, et l'art de créer !

Les facultés de leur être excitées par un contact polaire ont fusé leurs étincelles équilibrantes ! En des silences que sillonnent les courants d'une émotion pareille, une conscience plus complète a surgi. Et toute la féerie de l'inspiration s'est allumée, ouvrant des horizons, rompant les murailles, projetant en gerbes de flamme la semence des poèmes et des actes de l'avenir. Délicieusement, René a respiré l'atmos-

phère d'inconsciente volupté et d'équilibre physique, qui émane de l'être océanique du Poète, saturée des formes d'une imagination plastiquement pure... Un à un, il a relevé les fils de la trame des joies profondes, et repassant par le chemin abandonné du souvenir, il a réveillé l'attente d'un bonheur inconnu... tandis que de sa voix chantante, Roger lui parlait de Beauté et d'Amour, évoquait tous les parfums et toutes les musiques de la Vie, exaltait la sensation, merveille de toujours, source des images, intuition première, matière splendide de toute pensée...

Et Roger s'est laissé emporter par les discours du philosophe en des espaces de lumière dont il absorbait l'essence comme un air vivifiant, où l'esprit s'aiguise et voit, où l'intelligence s'ouvre et comprend. Il a été initié aux contemplations de la métaphysique. Il a suivi le labeur de l'homme, ordonnant lentement son chaos de ténèbres, illuminé ça et là des éclairs du génie, dont le verbe crée la lumière humaine, guidé par lui à travers les chemins abrupts de l'effort vers la synthèse immuable de la vérité éternelle, trait de feu, qui par delà toute conscience unit à travers le temps et l'espace tous les héros de la pensée. Il a compris que la valeur des doctrines

et celle des œuvres, se mesure à la fois par le degré de l'ordre réalisé, et par l'étendue du champ qu'elles embrassent. Et s'élevant du simple récit de l'émotion passagère noté par les sensations tristes ou joyeuses, jusqu'aux poèmes de l'expérience humaine et de l'intelligence conquise, avec les noms sublimes de la Bible, d'Homère, d'Eschyle, de Dante, de Goethe, René lui a montré dans les symboles, les légendes, tous ces thèmes invariables de la pensée universelle, l'effort de vision unitaire enclos, l'infinité de sentiments hiérarchisés dans l'idée, l'infinité d'idées intégrées dans ce monde harmonieux : Un poème. Et plus haut encore attendant le titanique aède, il lui a fait voir les dogmes des religions, fruits de l'étreinte féconde de l'intelligence et de l'univers, les morales, disciplines totales de l'action conçue d'après l'idée, magnifiques retours vers la réalisation de la Vie, des flots de la vie même, réfléchis par le Dogme, routes qui mènent par la connaissance des principes et des lois, vers la continuelle incarnation d'une puissance, d'une intelligence et d'une Beauté plus complètes.

Il lui a fait pressentir l'ordre du monde réalisé par la liberté de la Vertu, dans l'âme des héros, et ceux-ci, cherchant à évoluer la Terre jusqu'à ce point

d'harmonie idéale et parfaite. Il a déroulé devant lui cette vision d'un âge d'or immanent, situé par les poètes dans le passé, par les voyants dans l'avenir, et que le philosophe sent toujours présent au-dessus de lui. Cité céleste qui est le modèle du législateur, l'espoir du prophète, le délice du saint et le jardin du sage, sphère infinie dont les horizons incommensurables recèlent toute splendeur. Il l'a promené parmi les formes de l'Idée, bâtissant les temples, modelant les corps, sculptant les âmes, et Roger a su voir parce que son âme est pure.

. . . . . .

Maintenant ils ont appelé pour créer avec eux de la vie et du rêve, des artistes amis. Dans la salle du manoir aux larges fenêtres ouvertes sur la mer, le peintre Raphaël, et le musicien Guido, tous deux pionniers de leur art, prêts à s'éblouir de la beauté dévoilée, mêlent à la logique et à l'éloquence des initiateurs, l'enthousiasme de leur zèle, cherchant à édifier l'école libératrice, affranchie de l'ambiance oppressive, qui défiera par la rigueur de son unité, tous les sophismes et toutes les décadences.

Pour rendre plus intense l'atmosphère où se meuvent leurs âmes, pour que soient pénétrables et faciles les cercles de l'espace, des parfums brûlent

leur substance mêlée d'encens et de genièvre, de laurier et de romarin. Le geste lent des fumeurs met un rythme à la parole et un frein à l'émotion qui s'accumule, et mesurant le temps qui passe, plonge l'instant dans l'apaisante matérialité de la vie.

René le front penché, accoudé sous la lampe, écoute la parole intérieure, baigné de cette harmonie heureuse que verse le parallélisme des tendances et l'équivalence des sensibilités. L'air de la salle est comme saturé d'espoirs... Roger a dégagé de ses voiles soyeux, la harpe d'ébène incrustée d'argent et de nacre, et Guido, avec des gestes circulaires et lents, promène ses mains harmonieuses sur les cordes à peine effleurées... les arpèges s'envolent liés à l'ascension fluide des volutes de la fumée... Les mouvements de toutes choses s'unissent et s'accordent : Au rythme de la mélodie persuasive, l'émotion grandit et s'exhale :

Roger. — O berceur ! écho des Sphères ! Vous êtes la féminité de notre art ! l'élu de nos cohortes. Vous sculptez dans l'air les formes ondoyantes, et vous réglez comme une marche nuptiale le chant triomphal de la vie.

La musique apporte l'énergie avec l'intelligence : on ne l'évoque pas, elle s'impose : Elle atteint le

centre des passions et des douleurs, pour les magnifier ou pour les guérir, et dans le silence des désirs apaisés, elle ouvre les routes de l'espérance, elle exalte le courage de Vivre ! Elle est la synthèse inconsciente de tous nos sentiments et de toutes nos sensations, elle est bénie, et elle est aimée, et c'est elle surtout qui nous aidera à étendre les cercles de la sympathie.

RAPHAËL. — Mais vous, le philosophe épris d'action certaine, en demandant aux artistes d'exprimer une pensée et un vouloir définis, ne craignez-vous pas d'attenter à leur puissance de création et d'émotion ?

RENÉ. — Qu'il le sache ou non tout créateur est guidé par une croyance et relève d'une école philosophique : En cherchant à le conquérir, nous n'ôtons rien de sa spontanéité, il est plongé dans de nouveaux courants, mais son mouvement intérieur, qui est la manière dont il traduit les forces de la nature, reste semblable ; et même, plus est profond, large, rapide, infini, le torrent qui l'entraîne, plus intense et merveilleuse devient la vibration de son art ; en le replaçant dans la direction fondamentale de l'évolution humaine, nous lui ouvrons les portes d'une intarissable inspiration.

Si dans la vie d'un homme aucun acte ne doit être laissé au hasard, si savoir est partout le premier degré de l'action, comment l'artiste avant de lancer sur le monde, son œuvre, — action humaine élevée à une haute puissance — pourrait-il ignorer le sens de l'influence qu'il va projeter. Produire, n'est qu'un cas particulier, et comme une efflorescence de vivre ; nul ne peut s'abstraire et se désintéresser du grand problème de l'existence et de la connaissance de ses lois. La puissance de l'action est en raison de la foi accordée à la méthode suivie, et cette foi est la fille ailée de la science. Pour être affranchi du doute qui use l'énergie et dissipe l'intelligence, il faut pouvoir s'appuyer sur une base inébranlable ; il faut avoir compris et accepté une doctrine capable d'expliquer toutes les expériences, d'autoriser toutes les aspirations. Comprendre, c'est activer le souffle de la vie, effacer l'obstacle de l'égoïsme, préparer l'avènement du Royaume ; et par l'échange fraternel des travaux, des paroles et des rêves, c'est augmenter l'horizon de chacun des conquêtes de tous ! Comprendre ! passage de l'ombre à la clarté, du sommeil trouble à l'action certaine. Seuil de l'intuition mystique, base de la foi, perfection de l'amour !

Roger. — L'art sera le levier puissant aux mains

de l'ouvrier sincère : par la splendeur des formes peintes, par l'harmonie des sons et des paroles, il élèvera les peuples jusqu'à leur beauté. Il sera l'imagination de la terre, et par la force de son désir il appellera le bonheur !

. . . . . .

Il semble maintenant que toutes choses tressaillent et attendent... L'idée de l'Unité plane et domine, et se traduit dans ces âmes diverses et pareilles par l'exaltation de leurs facultés respectives qui rayonnent et se pénètrent ; et c'est comme un réveil heureux de la conscience universelle, une extase première de l'homme devant l'accord intégral de la création, un séjour éphémère dans le jardin perdu.

René. — A l'effort de l'artiste unitaire voici le champ merveilleux qui s'ouvre. Incarner sans cesse plus de mouvement dans la matière ; discerner dans la vie les modèles de la Beauté, grouper les formes les plus pures, les sculpter pour la durée, les peindre pour l'éclat fascinateur ; donner à l'instable perfection de la créature, un écho qui se prolonge. D'après les poèmes du passé et de l'avenir poser la base de la conduite harmonieuse. Exalter l'amour, la jeunesse, l'enthousiasme afin d'amener vers nous les foules conquises et persuadées ; car toute vie vient

des masses et y retourne. Isolé l'homme n'est rien qu'un souffle qui s'épuise... Tous les problèmes résolus, les vérités contemplées, les sciences construites, la sagacité acquise n'ont de valeur que par et pour la vie : la science sans l'action est un calice de ténèbres, et il n'y a pas d'action hors de l'humanité !

ROGER. — Ton rêve est un fruit lourd qui doit tomber pour répandre la vie : Comme l'amante attend les mots qui maîtrisent, l'idéal attend notre audace. Guidés par ta vision nous édifierons l'unité de l'art sur l'idée de la vie multipliée.

Nos désirs séparés du mal par la puissance de leur union, feront sortir de la décadence un être nouveau, l'homme social. Pour lutter contre les tourbillons de l'espace une voûte de volonté nous protège. Nous nous aiderons de nos intelligences associées; tous les arts se complètent et se soutiennent. O mystère de la conscience, ils sont plusieurs et ils sont un parce que leur but est le même. L'un éveille l'autre, la musique appelle les mots, et les mots attendent les sons, les strophes se lèvent, se pressent en mesure, elles se déroulent comme une traînée d'ailes blanches, et dans le reflet des facultés, la sphère irise la blonde lumière.

RAPHAËL. — Ce sont vos voix qui abreuvent mon esprit ! J'applique à la nature la forme de votre pensée ; elle se colore sous mon pinceau : comme le soleil rayonne sur la terre, comme une nuit d'étoile neige de la clarté, elle enveloppe ma palette et l'illumine ! Que de fois j'ai cherché devant les êtres immobiles l'intense vérité fixée par les mots, essayant de graver dans l'immortalité relative de l'image, la splendeur de toutes les harmonies !

ROGER. — Entraînés vers un idéal commun même dans notre repos, nous nous délasserons par la connaissance des œuvres issues de notre union. Nous serons les premiers appréciateurs de la tâche accomplie, nous nous intéresserons à tous les modes de l'activité artistique, car si les artisans de la forme, enfermés dans leur labeur spécial, ne pouvaient ressentir l'émotion du beau dans ses multiples expressions, qui donc alors serait apte à recevoir par le signe la communication de l'esprit ?

Pour ouvrir les cœurs à toutes les forces de l'amour, pour faire refleurir la joie de la terre nous affirmerons l'idée sublime de l'Unité, créatrice du bien, forteresse de la puissance équilibrée !

RENÉ. — C'est au son des appels triomphants que les murailles tombent avec les chaînes ! Soyez ceux

qui veulent, et ceux qui osent, les réalisateurs hardis de l'attente humaine.

Poètes ! Poètes des lignes, Poètes des mots, Poètes des sons, Créateurs au-dessus ! Laissez vibrer en vous la révolte magnifique et frémissante de la vie oppressée ! Les désirs et les espoirs des peuples montent vers vous : Recevez-les ! Remplissez les cercles du devenir. Assouvissez les âmes affamées. Soyez comme les héros de la légende, les serviteurs de la beauté victorieuse. Donnez la consolation aux désespérés, la vaillance aux irrésolus. Proclamez la foi qui est la lumière de la vie, et l'amour qui est son aliment universel !

Alors vous marcherez parmi les fleurs et les rayons dans les jardins fertiles de l'Idée, et replaçant dans la proximité enivrante de la vie toute la beauté symbolique des mythologies, vous donnerez un modèle, un idéal et un exemple, à l'âme confuse de l'enfance, en voyage vers la perfection de sa propre forme. Vous referez de la Beauté une noblesse ; en réveillant l'instinct esthétique des mouvements et des chairs, vous affirmerez la sainteté de l'épanouissement terrestre.

Le vrai talent est soumis à la volonté ; le vrai génie est soumis à la raison. Contre les préjugés, les

discordes, les laideurs qui peuplent l'art inférieur, comme ils peuplent tous les enfers, vous dresserez l'œuvre intégrale de l'aspiration humaine. Et si la lutte parfois, brise votre vaillance, pour vous guérir des lassitudes et des dégoûts, comme en un jardin de fraîcheur ombragé et fleuri, nous nous retrouverons dans notre amitié confiante, et nous ferons surgir autour de nous le souriant espoir qui apaise.

Pour élever nos âmes vers la liberté, pour les protéger du vent glacial de l'ambition et des lueurs troubles de l'influence instinctive, nos labeurs s'enchaîneront comme des lianes géantes; nos œuvres seront les degrés résistants que l'on peut monter, mais non descendre!

Nos pensées unies solidifieront le sol sous nos pas, et comme des miroirs changeants nous renverront l'Idée transformée et semblable.

RAPHAËL. — Maintenant nous formons un être doué de toutes les virtualités humaines, une âme raisonnable et plastique, une école intégrale qui développera sa loi.

ROGER. — Sur les eaux du déluge permanent des décadences, nous avons lancé l'arche salvatrice, mais nous ignorons l'écueil, et la force du vent, et le langage des étoiles, et si tu ne nous guides, René,

nous sombrerons dans l'inconnu ! Sois le pilote et le capitaine, nous te confions la nef avec l'espoir.

René. — J'accepte ô mes amis la tâche périlleuse ; le port est lointain, inaccessible peut-être, qu'importe ! La barque est faite de notre foi ; tant que nous serons dignes de nous-mêmes, elle résistera aux tempêtes. Frêle esquif qui doit voguer portant les résolus ! Monde sauvé voyageant dans l'espace ! Terre sanctifiée, pardonnée, resplendissante, dont l'âme de nouveau pure mêle son hymne joyeux au concert universel.

. . . . . .

Soudainement, au loin une voix de femme a surgi ; elle s'élève pleine des frissons de la vie ; elle résonne comme des cloches de cristal ; puis elle s'adoucit en caresses amoureuses et dormantes, et ténue maintenant comme un fil d'or et de soie, elle murmure ces mots : Amour !... Amour !

III

Le Miroir.

Personne encore n'est venu troubler aujourd'hui l'harmonieux silence en qui Stella déroule les anneaux enlacés d'une méditation somptueuse. Elle est seule et lorsqu'elle glisse, altière, parmi les soies et les sculptures du grand salon recueilli, on dirait que toute une cour invisible l'accompagne et qu'elle règne sur un empire.

Son féerique regard rayonne entre les longs cils noirs sous l'arcade sourcillière volontaire ; l'or pâle de ses cheveux nimbe son front hautain d'une auréole nuageuse ; sa bouche petite et ciselée semble prête également à dicter l'ordre souverain ou à frémir dans un baiser ; de tout son être émane l'essence mystérieuse de son nom de lumière : Stella. Elle a l'orgueil voilé de son âme plastiquement belle, que les formes de la vie la plus exquise sillonnent en dansant ; elle a l'inquiétude énigmatique de son destin et ses pensées sont lourdes d'illusions

fanées et toujours renaissantes. Et dans ses yeux de vingt ans passent quelquefois comme des profondeurs d'ombre les reflets d'une expérience aride. Car elle a respiré le triste parfum des âmes brisées et le troublant arôme des cœurs inassouvis à travers les pages des livres, et avec l'espoir inlassable de la rencontre fatidique, elle a laissé graviter autour d'elle des volontés esclaves comme des satellites. Elle a cherché l'épreuve croyant s'évader dans l'inconscience de vivre, et sans le vouloir parce qu'elle était la plus puissante, et l'inaccessible, toujours, c'est elle qui a fait souffrir. Mais malgré les souvenirs et les indomptables chimères, malgré la lassitude des soirs dans l'irréalisation de son rêve, elle avance d'un pas confiant à travers les mirages de sa vie déserte et son âme est riche d'attente, de désir et de douceur.

Depuis trois ans, libre et choyée, Stella vit entre son frère Guido et sa belle-sœur Félicia. Son enfance a passé tout entière en un vieux manoir breton, sous la garde de parents âgés. Devenue jeune fille on l'a laissée partir, peut-être dans la crainte inavouée de nuire à son avenir par une réclusion trop ignorée. Très vite elle aima le monde dont elle s'assimilait toutes les souplesses jolies; mais loin de

considérer le succès comme un but, elle n'y vit que le cadre séduisant du poème inconnu qu'elle avait résolu de vivre.

Lorsque guéri d'une lointaine blessure, René rouvrit les yeux à la splendeur du monde, son premier regard de résurrection reçut comme en extase le choc de cette vision radieuse et c'est dans un tel miroir lunaire qu'il se reprit à contempler et à sourire. Souvent depuis ce jour il vient près d'elle, s'asseoir pour de longues causeries à l'heure crépusculaire.

Alors l'immensité de l'amour les enveloppe et les étreint sans jamais fulgurer entre eux son éclair équilibrant. Parfois ils interrogent les affinités secrètes de leur cœur; ils se penchent l'un vers l'autre, rapprochés dans l'admiration d'un chef-d'œuvre de l'art, ou dans l'enthousiasme d'une foi pareille... puis ils s'éloignent et se taisent repoussés par des forces insurmontables... la puissance qui les attire devient celle qui les sépare... peut-être l'étincelle la plus divine de leurs âmes semblables et promises s'effare-t-elle devant un obstacle invincible de passé et d'avenir... peut-être frémit-elle d'une reconnaissance insondable... leurs paroles sont une allusion

perpétuelle au mystère des destinées; à travers les minutes silencieuses ils se contemplent et se pénètrent comme transparents d'éternité.

Elle sait qu'elle est devenue la flamme de ses accents et la sonorité de son verbe... elle sait que dans le rythme de sa grâce et le charme de sa maîtrise il a cru saisir la synthèse de toutes les magnificences vivantes, que dans la magie de sa diction il a vu scintiller autour d'elle les mots en poudre d'or et de diamant et que d'un geste lent de ses longues mains pâles elle dessine en lui l'idéal de la forme... et que nulle comme elle ne fait jaillir les sources de toute son intelligence embrasée.

Mais lui, n'ose pas lire en elle l'écriture diaphane... la réponse du destin. En lui seul il contemple et il espère, trouvant dans la profondeur même de son extase, une certitude adorablement voilée. Il a compris qu'elle seule donne des ailes à son âme, la délivre de toute étreinte douloureuse, lui ouvre l'infini de l'espace et de l'idée... des facultés lumineuses s'allument ou s'éteignent selon le rythme de sa présence et l'approbation de cet esprit féminin plane au-dessus de ses actes comme une auréole désirée, s'élève au-delà de ses pensées comme une couronne attendue... Peut-être l'aime-t-il pour le

mystère de son intelligence pure et voluptueuse, retrouvant au fond de ses fauves prunelles le reflet des énergies captives, enchaînées dans son propre cœur par une impérieuse volonté... Peut-être l'aime-t-il pour sa double nature qui, des hauteurs de la plus mystique croyance, s'abaisse parfois jusqu'au doute de l'heure qui passe, à travers tous les degrés du sentiment et du savoir, s'abandonne aux enlacements de Maïa, et contemple le voile des Rêves avec une âme constellée de facettes visionnaires, ardentes et désireuses... peut-être l'aime-t-il pour son attente inlassable, pour son espoir évocateur et pour la vie dont elle s'enivre... peut-être parce que les lois éternelles de Vénus et d'Eros lui révèlent en Elle l'unique forme équilibrante de son être...

Pour hâter la fuite des heures solitaires dont la jouissance se fane comme une fleur fragile au souffle de l'imagination épuisée. Stella laisse errer sur le piano ses doigts inattentifs, chercheuse inconsciente d'un rythme vague... et peu à peu elle cède à l'immobilité des choses... les pensées s'inertient dans son cœur, elles sont pesantes comme des murs d'airain... a-t-elle pu jamais les soulever ?... nul mouvement ne lui semble possible... le livre aimé qu'elle a essayé d'ouvrir a glisssé de ses genoux... et sur

son socle de velours pâle le char de la Danse s'est arrêté...

Enfin le tintement assourdi d'un timbre lointain sonne la délivrance... le charme endormeur s'évanouit... quelque chose va devenir... tout l'avenir frémit dans les profondeurs de son être... C'est René...

Les pensées s'amoncellent comme des nuages électriques ; l'atmosphère est saturé de rêves près d'éclore ; ils ont trop à se dire et cette fois encore la parole attendue meurt sur leurs lèvres. Oh ! cette première parole qui peut ouvrir la voie éthérée, ce mot qui peut voilant leur ciel faire grincer les chaînes de la terre !

Alors René rompant avec effort la banquise du silence : Vous avez mis trop de recueillement ici, les paroles s'obscurcissent comme dans les chapelles...

— Et vous vouliez parler ? interroge à son tour Stella comme un reproche.

— Oui, car si l'extase enivrante des communions secrètes, s'épanouit sous les voûtes du silence, la parole seule ouvre les portes de l'action sur les champs de la vie... Stella, sortons du rêve, entrons dans la lumière.

Si vous avez vainement cherché parmi les riches décors et parmi les fleurs, le bonheur que toute vie réclame; si vous avez contemplé les sublimes visions des artistes sans assouvir votre cœur; si vous avez murmuré les vers des poètes héroïques sans rencontrer l'apaisement des regrets et des désirs; si vous avez chanté de votre voix les mélodies enveloppantes sans bercer votre âme ni l'endormir; si vous avez creusé les discours des sages sans apercevoir la route infinie; si vous avez demandé l'ivresse de la lutte à tous les vents déchaînés des hautes mers; et si lassée enfin du rêve stérile, vos lèvres ont soupiré le mot vainqueur : « Vivre », osez les actions dont vous vous sentez digne. Brisez comme une coque étroite la brillante cellule où le monde vous enferme... redevenez la femme éternelle et sublime, gardienne des trésors humains, instigatrice du Bien, tradition vivante du Beau, éprise de Noblesse et de Grandeur, dont l'âme s'ouvre comme un Walhalah devant les blessures glorieuses d'une Volonté libre ! Réveillez vos compagnes enivrées des poisons Circéens... Dressez-vous comme un étendard à nos côtés... et tandis que nous combattrons pour l'Avenir, faites-nous un présent divinement joyeux...

Quelques mots ont suffi pour rallumer la flamme du possible et pâlir le spectacle de la mémoire devant la splendeur de l'irréalisé... et lentement, Stella dévoile les nostalgies, et les audaces vaincues et tout le trouble des jours... — Ah combien de fois ai-je essayé de me souvenir d'un temps aboli et merveilleux... combien de fois ai-je pressenti dans l'angoisse d'un informulable regret l'écho profond d'un bonheur envolé, combien de fois ai-je cru entendre le bruit séculaire d'une chute vertigineuse... Vivre!... renaître à la lumière du monde!... faire tomber les murs mauvais... mais comment?... où trouver la force? où les chemins perdus?

— Croire, aimer, accomplir!

— Nos âmes sont prisonnières des lâchetés subies; les chaînes se sont alourdies de tout le poids des années sans révoltes.

— Il n'a plus de chaînes, celui qui ose se proclamer libre!

— Au pays du rêve!

— Dans la patrie retrouvée!

— Quelle croyance?

— Notre pouvoir.

— Quel amour?

— L'amour!

— Quel accomplissement ?

— La vie.

— Les routes sont longues ?

— Qu'importe quand on avance.

— La pente est abrupte ?

— Mais les brises sont clémentes et les roses s'effeuillent sur les pas.

— Le but ?

— Avoir vécu !

Et Stella pensive, avec un long regard de tendresse jeté vers l'inconnu comme un appel, sous les paupières baissées :

— Seule une puissance mystérieuse peut vivifier les formules desséchées, seul un miracle peut animer les froides morales impraticables, seul un guide divin peut faire franchir l'abîme...

O comme je le suivrai, heureuse de monter.

Encore une fois le souffle d'Eros a passé sur leurs fronts... et René de nouveau détourne l'excès de son émotion vers l'idéal humain :

— Eh bien pour mériter, récompense sublime, la descente du Libérateur, voulez-vous participer à notre œuvre de délivrance, en acceptant l'hommage de nos travaux, en leur accordant en échange l'auréole de votre sympathie ?

— Et Stella : Vous savez bien que ma pensée vous accompagne et vous approuve dans l'effort généreux de vos amitiés unies et que j'aime les fruits de vos heures laborieuses. Mais s'il vous faut un signe plus visible, une action saisissable et prochaine, croyez-moi prête à l'affirmation joyeuse de notre foi commune. Il me semble comprendre que vous demandez à la femme une première réalisation de la beauté de vos rêves, une volonté d'embellir la vie en la nuançant des conquêtes de l'art. J'essaierai, pour vous plaire ; fêtes enguirlandées de danses, de musique et de lumières ; causeries éveillées dans un cercle choisi ; évocation des temps où la Beauté régnait ; concours, tournois dont je serai la reine ! renouveaux des rites anciens ; discours, dialectiques ; lutte où l'intelligence se défend pied à pied comme en duel d'épée... nous organiserons l'arène de nos âmes pour le grand jour des Jeux Apollinaires.

Alors le remerciement de René monte vers Elle comme un hymne pour célébrer le triomphe :

— Maintenant notre œuvre est vivante. A toutes nos volontés unies l'âme manquait encore ! Dans la fièvre de nos appels sans écho, nul apaisement n'aurait calmé nos fronts. De nos cœurs éperdus

d'attente illimitée nous n'aurions fait jaillir que des formes pareilles, des créations stériles ; poursuite fallacieuse de l'insaisissable vie qui va de l'âme à l'âme et qui ne peut se féconder elle-même, illusion troublante qui enivre de fantômales apparitions et qui abat pour de longs jours de sécheresse et de désespoir...

Maintenant vous donnerez l'être à nos pensées ! car vous êtes « la femme », celle qui bénit et qui consacre ! et nulle volonté d'homme ne peut bâtir sans vous une nef vivante !

Notre art c'est vous ! Vous parlez et vous nourrissez nos rêves ; vos regards nous enseignent les mystères et vos lèvres nous disent la vie. Près de vous le repos est vrai, le silence berce, la parole initie, vous êtes les prêtresses du temple universel, et tous vos gestes sont les rites sacrés d'un culte millenaire : car vous aimez la vie, et vous vivez de la donner !

Et parce que vous serez venue, il n'y aura plus de solitude ; nous ne serons plus les pélerins accablés de profondeurs ténébreuses, mais ceux qui se promènent en des jardins mélodieux, aux sources claires, aux palmiers immobiles, parmi les aloès

et les roses de Chypre. Et toutes nos heures auront leur but en elle-même, et chaque minute sera accomplie ayant été vécue...

Dans l'échange des vibrations les plus secrètes de leurs âmes, ainsi grandit et s'affirme entre eux la conscience des mystères, à jamais présents au centre des cœurs, et leurs paroles sont des révélations qui s'appellent et se répondent.

Elle. — Votre voix exalte les puissances volontaires, elle écarte les ténèbres... elle brise les chaînes de la résignation ; il y a des jours où nous sommes prisonnières de nous-mêmes, étouffées sous la plénitude de notre rêve, toutes nos forces s'immobilisent dans un antagonisme égal ; alors aucune action ne nous tente ; aucune parole n'est satisfaisante ; on ferme les livres comme on jette une coupe vide, on se détourne de toutes choses et on attend, on attend éperduement...

Et si rien ne répond à l'angoisse silencieuse qui implore une aide mystique... c'est l'heure amère du doute... l'heure de la destruction sauvage de soi-même... l'heure de la descente consentie et fatale pour s'évader du moins par la porte troublante des souvenirs et des regrets...

Mais vous êtes venu... les inerties se sont dis-

soutes en ondes actives et rayonnantes... le poids immense s'est effacé de mes épaules... comme une vague sur les eaux, comme une brise dans la voile, un subtil mouvement a sillonné le devenir... il y a une joie si profonde dans la libre révélation des pensées, colombes qui vont, échangeant leur cage dorée, animer de leur chant nouveau, la maison amie qui les reçoit...

Lui. — Près de vous seulement la causerie s'élève jusqu'à l'action, jusqu'à l'accomplissement de la vie... et vous créez un joyau rare : une parole qui n'est pas vaine ; vous nous ramenez d'un geste clair vers l'unique problème des âges et vous aimez tournant autour à nous plonger dans sa gravité mélodieuse...

Elle. — Vivre ! Vivre ! Mais qui peut dire : je vis ? et tandis que nous nous leurrons d'activités menteuses, le meilleur de notre âme se heurte aux murailles impassibles... et lorsque nous nous penchons sur l'abîme lumineux des antiques croyances, nous n'y voyons, comme en un miroir, que ce qui nous manque désespérément...

Lui. — Nous voulons comprendre avant d'avoir vécu, oubliant que notre savoir ne peut nous venir que de la Vie ! Et de cette erreur orgueilleuse, à

travers des siècles, la beauté de l'existence est meurtrie... la science et l'analyse érigées en idoles ont peu à peu faussé le Génie synthétique de l'humanité, et dans l'individu cette faute réfractée continue son œuvre maléfique. Et puis nous avons peur du mal accumulé. Nous implorons l'intuition de la Vérité, et lorsque répondant à notre appel, elle nous illumine, nous nous voilons les yeux et nous n'osons pas voir, parce qu'elle témoigne contre nous

La vie est un échange et un changement perpétuel... la vie est une ascension infinie... mais rien ne s'élève sans résistance. La vie est comme une ruche mouvante d'abeilles où des êtres s'agitent et tourbillonnent sur tous les plans, mais la ruche a ses bases et s'appuie sur le sol, car nul ne peut bâtir en haut d'abord ! Arts, livres, sciences, harmonies, découvertes, rayons nouveaux de l'ancienne Sagesse, fleurs merveilleuses de la tige robuste, reposent sur les cercles immuables, les formes immortelles et désirables de l'échange.

STELLA. — Loi mystérieuse et insondable, avec quelle puissance elle s'impose, avec quelle splendeur elle se pare, avec quelle persuasion elle se fait aimer ! et comme elle nous fait tres-

saillir chaque fois que dans nos mots passe un frisson d'obéissance. Hélas pourquoi semble-t-elle aujourd'hui insatiable et décevante ? Pourquoi ne savons-nous plus en elle trouver un tranquille bonheur ? Au lieu de l'écouter et de la suivre, nous laissons aller notre âme à l'aventure... nous nous livrons en proie aux chimères et aux pompeuses erreurs et nous ouvrons l'asile de notre cœur aux sentiments troublants, venus d'autres cœurs en tempête. Bientôt les fruits que la terre nous offre, n'apaisent plus nos complexes désirs, et la rosée du Ciel n'étanche plus nos soifs ardentes ; alors on rêve d'un monde perdu, et noyé dans un souvenir confus et délicieux, on renonce à vouloir et à lutter... et pourtant il serait si doux seulement de vivre...

René. — Au fond de tous nos désespoirs et de toutes nos défaillances n'entendons-nous pas toujours cette parole dernière de l'Ecclésiaste : « Tout est vanité excepté l'accomplissement de la Loi divine qui régit la vie. » Nous souffrons d'un mal qui vient de loin, qui descend et nous opprime à travers les générations accumulées dans le temps ; nous souffrons d'un mal qui s'étend dans l'espace à travers les actions multipliées de tous les hom-

mes, et nous n'avons peut-être pas d'autre alternative qu'ajouter lâchement le poids de nos erreurs ou souffrir en résistant infrangible, au flot qui gronde sa colère, prêt à saisir le moindre vertige, le moindre doute, le moindre pas incertain, pour rouler et submerger l'audacieux dans ses vagues déchaînées et triomphantes... Ainsi vont souriants dans la lutte, ceux qui savent et ceux qui osent ! Ils donnent leur part de bonheur afin de racheter au loin l'oubli de ceux qui s'abandonnent aux délices traîtresses... Et leur sacrifice n'est pas stérile... car il sauve l'avenir ! Par de fausses jouissances et des privations réelles irressenties, la route de l'aveuglement rétrécit autour d'elle les cercles du possible dévoilant peu à peu l'infini des souffrances qui mènent au néant... mais la route du repentir et de la conscience, de l'obéissance et de la victoire, conduit à travers la douleur qui efface les fautes, vers un horizon sans cesse étendu, vers un bonheur infini dans l'infini, vers une existence qui n'a pas de limite...

...Vous voyez j'ai ouvert devant vous les écluses d'un torrent... et voici que le sentiment tumultueux du devoir nous secoue jusqu'aux profondeurs...

STELLA. — Comme tout ce que nous vivons paraît

petit en présence de cet Océan ! Vanité !... Vanité !... vanité nos bals et nos triomphes, rêves d'orgueil, poèmes de délire, affolements d'une heure, échos des passions étrangères... hochets pervers qui se brisent en déchirant nos cœurs... paroles flatteuses qui détournent de la Vie, qui ferment peu à peu toutes les issues vers la lumière et qui éteignent un à un les flambeaux intérieurs !

Ah ! cent fois plutôt l'attente acceptée dans l'inexpérience des choses, cette absence d'émotion qui amoncelle l'énergie pour la floraison promise, plutôt la solitude et la nature que ces fantômes de joie sans issue... Mais il faut agir... une loi invincible nous pousse... en avant !... en avant ! et l'on marche sans connaître les chemins... et puis lorsqu'on est égaré on va de fondrières en fondrières et jusqu'au précipice... pour avancer...

René. — Longtemps j'ai écouté résonner en mon âme, comme un avertissement merveilleux, une parole grave et lumineuse que vous avez laissé tomber devant moi, Stella. Et je l'ai prise et je l'ai choyée, et je l'ai gardée et elle a vécu et fleuri en moi votre parole de divination sereine... et toute une doctrine s'est révélée, car elle était la semence lourde d'intelligence et de force ! Or voici,

vous disiez : « Rien ne vaut que ce qui est éternel » et en cet instant vous viviez une vérité si haute, vous énonciez un tel arcane de la Noblesse de la Vie et de son sens mystérieux que je ne sais aucune morale fondée sur une intuition plus magnifique ! et si plus tard je parvenais à fixer quelques traits d'une pareille beauté, vous seriez non seulement l'inspiratrice de l'œuvre et de l'effort, mais la révélatrice de l'Idée !

STELLA. — N'est-ce pas en vous-même que vous prenez l'idéal dont vous magnifiez mon être ? J'ai peur de vous sembler meilleure que je ne suis... les autres me voient si différente... et moi je ne sais pas résoudre l'énigme de mon cœur ?

RENÉ. — Comme tous les êtres créés, Stella, vous avez deux natures ; peut-être êtes-vous également consciente de l'une et de l'autre et c'est ce qui vous trouble. Car toute étoile est une terre aussi, et elle enferme deux tendances : celle qui rayonne et celle qui absorbe, celle qui se répand et celle qui se concentre, celle qui se donne et celle qui se cherche, celle qui se libère et celle qui s'enchaîne, celle qui s'élève et celle qui tombe, celle qui espère et celle qui désire, et peut-être cet antagonisme est-il un des axes de la Vie, un des mystères qui ne se laisse

pas expliquer ! Mais moi j'ai vu en vous l'étoile et non la terre, Stella... j'ai levé sur vous un regard d'admiration et c'est votre essence la plus haute, votre réalité la plus certaine, votre forme la plus véritable qui a rayonné vers moi sa beauté et son harmonie.

D'autres n'ont vu en vous que ce qu'ils peuvent atteindre, les énergies et les habitudes de votre action mondaine... mais là où leur intelligence ne saurait plus rien distintiguer... les horizons de votre âme s'étendent et se multiplient et quoiqu'ils ne s'illuminent que rarement en la poésie solitaire des heures privilégiées, vous savez bien ce que valent ces champs inaccessibles où vous vous réfugiez pour pleurer et pour sourire devant la révélation incessante de votre aspiration infinie !

STELLA. — Peut-être avez-vous la puissance de m'élever au-dessus de moi-même ! Vos paroles m'entraînent et me délivrent ! et de mes deux tendances je préfère moi aussi celle que vous aimez ! Mais je la sens comme une fleur fragile que la moindre douleur peut flétrir, une fleur qui ne s'ouvre que dans l'atmosphère enivrante d'un rêve, sous les rayons de son soleil..

René. — Puisque vous l'aimez, cultivez-la passionnément ; éloignez d'elle les atteintes qui ternissent, les souffles mauvais et les pensées desséchantes ! Rendez-la fière et magnifique et sous l'abri de son feuillage conservez jusqu'au soir la rosée du matin.

Alors en un regard ineffable de volupté pure, comme sous la caresse d'une idée chérie, Stella laissant filtrer sous les paupières mytérieusement baissées un rayon d'épanouissement et de langueur, murmure la voix changée...

— Seule, nous ne pouvons rien !... une femme est si faible, si soumise à toutes les puissances de la terre, si passive... Elle a besoin pour être de refléter ! Et quand le soleil manque, hélas, elle devient le reflet rougeoyant d'une torche fumeuse ! L'âme de la femme est couleur de lune, sa lumière argentée raconte une lumière d'or ! Aussi haut que l'amour l'emporte, elle monte divinement calme à travers les immensités et son Maître se contemple en Elle, magnifié d'une tendresse éblouie... mais si l'attraction cessait un instant... si le lien subtil se rompait... si l'abandon était possible, Elle ne serait plus qu'une masse obscure éperdûment lancée dans les ténèbres...

René. — Inconscients et immuables, les astres

accomplissent une loi nécessaire. Mais nous dans notre évolution semblable et différente, nous avons le pouvoir de choisir, le droit auguste et terrible de nous tromper! attirés, nous fuyons; repoussés, nous venons nous briser contre l'indifférence dans la fièvre d'un orgueil blessé. Notre imagination se sert du passé et de l'avenir pour nous effrayer ou nous séduire, pour nous éloigner ou nous précipiter... Et des actes qui ne sont plus projettent sur notre bonheur de fallacieux reflets... Avertissement ou pressentiment je ne sais ; en un jour de jeunesse la synthèse de ces lois du destin m'apparut sous la forme d'une pâle légende... l'adolescence a des lumières trop méconnues, que l'expérience éteint ; les révélations des primes années de la vie écrivent devant nous à l'aube du jour les secrets de notre chemin !... Un jardin merveilleux avait surgi et derrière la grille d'or enchâssée sur des marbres, j'apercevais au loin les prairies, les arbres touffus, les sources en cascades et j'entendais le concert joyeux des oiseaux printaniers... à travers les allées des groupes de jeunes filles passaient... les unes seules et comme en attente, les autres enlacées et rieuses... et toutes me paraissaient belles et comme sculptées dans la substance de mes rêves...

Et voici que devant mon désir la grille s'ouvrit et je m'élançais, lorsqu'un vieillard m'arrêta en me disant :

« Je suis le gardien de ces jardins, tu vas entrer puisque l'heure est venue... mais d'abord entends le conseil de celui qui a vu tant de choses et qui ne raconte pas ce qu'il a vu ; puisses-tu comprendre et obéir avant de savoir...

« Tu es entré dans l'enclos de ton destin ! Toute la beauté étendue devant tes yeux, c'est toi qui l'as créée durant tes années silencieuses... Et maintenant, puisque l'heure est venue où tu veux saisir l'Idéal, entre donc et choisis... Mais prends garde et recueille-toi, car parmi les formes de ton rêve, il en est une seulement qui s'est réalisée pour toi par l'amour, la candeur et la grâce, tandis que les autres sont restées vaines et fantômales.

« Lorsque tu auras choisi, les jardins s'évanouiront et tu seras transporté dans un monde de délices, entre les bras de la bien-aimée, ou perdu dans le morne désert dont l'immensité sera faite des cendres de ton erreur... »

Ce qu'il advint, je ne m'en souviens plus.

Stella. — Comme il a paru et s'est évanoui sous l'invocation du désir, une volonté certaine peut éveil-

ler encore le jardin d'autrefois et dans le désert même, faire refleurir l'espoir...

RENÉ. — L'erreur s'efface, l'oubli s'étend, la vision ressurgit ! L'irréparable est suspendu tant que, libre et parée, la fée attend et ne désespère point de Celui qui doit venir !

STELLA. — Un homme peut se tromper et revivre. Une femme jamais. L'heure qui la sépare de son Rêve sonne le glas d'un renoncement sans fin.

RENÉ. — Le contraire est plus vrai. La femme réceptive et plastique sculpte son être suivant la nécessité de son atmosphère nouvelle. Inconsciente, elle descend d'une allure triomphale les marches de son rêve...

Mais l'homme véritable, privé de son plus haut destin, languit en son exil nostalgique et douloureux !

STELLA. — L'homme pleure et la femme se venge. Avez-vous quelquefois remarqué, ici ou dans le monde, l'inquiétante beauté d'Irène. Sa présence me glace et je la recherche comme on respire une fleur fatale... pour la haute perfection de son attitude marmoréenne. Elle traîne à travers l'admiration de ses esclaves une lassitude orgueilleuse et savamment parée. Et l'abîme d'indifférence et de vide

qu'elle ouvre sous les pas des plus forts, engloutit et détruit les enthousiasmes, les croyances et les espoirs.

René. — Oui, je l'ai rencontrée souvent dans l'autrefois ! elle est belle et troublante et elle se plaît, pour essayer continuellement son pouvoir, à verser comme un philtre le rayon noir de son regard...

Stella. — Eh bien ! sa vie est une vengeance ! Quel orage a sillonné les profondeurs de son âme nocturne ? Quel bonheur s'est brisé entre ses mains hautaines, je ne sais... Mais elle peut murer son cœur, elle peut enchaîner autour d'elle le troupeau de ses suppliants, elle peut accabler d'orgueil ses compagnes abandonnées pour elle, elle peut incendier des intelligences et rompre des volontés ; elle ne peut pas empêcher que sur son front ne se lise le récit d'un drame dont elle a vainement rejeté la souffrance !

On ne naît pas à ce point implacable et stérile ! on ne tombe que d'un soleil ! La vie ne connait point de tels désirs... ils sont la réaction d'une mauvaise douleur, un renoncement empoisonné, la vengeance d'être privé...

Et pourtant elle est mon amie et je lui pardonne

pour sa beauté, mais j'ai résolu d'obtenir l'aveu de son secret, et de la guérir par la lumière... ce sera ma première œuvre de rédemption, de calme charité vivante... et vous m'aiderez...

René. — Œuvre digne de votre courage et de votre tendresse ; mais comment relever celle qui refusera la main tendue vers sa faiblesse. Que pourront vos paroles là où manque l'étincelle ! Pourquoi tenter entre le bien et le mal un duel invisible et périlleux, ô bienfaitrice que le bienfait pourrait meurtrir ?

Et pendant qu'il prononce ces paroles lentes, d'avertissement et d'inquiétude, il revoit le passé avec ses luttes vaines, ses espoirs déçus, ses fêtes sans lendemain !

Si elle savait ! si elle savait, comment enchaîné par la séduction de la beauté et par la magie des aveux, il avait donné la force de son âme et l'amour de son cœur, conscient du danger, du vide et du mensonge, mais audacieux d'arracher une proie trop magnifique aux gouffres de l'enfer ! Comment il avait voulu purifier cet être enveloppé de tant d'orgueilleuse folie... Comment elle l'avait leurré doucement jusqu'à l'abîme avec des paroles de vertu

pour crier un jour l'invariabilité de sa volonté froide et de son caractère fantasque.

Et les visions se précipitent, lourdes de regret et de désillusion ; il se penche près d'Elle comme sur une rose-thé lumineuse, il aspire délicieusement comme une brise de mai l'influx de son rayonnement ! ô l'ivresse du premier amour ! dont les débris font l'obstacle de toujours à la joie intégrale de la vie réalisée... ces minutes d'extase faites de rien et de tout... ces gestes qui contiennent l'univers parce qu'ils réveillent les vibrations d'un chant de délices et de bonheur... un bras blanc que la main dégante, les longs cheveux déroulés au vent de la prairie... un voile bleu, une coiffure changée disant mieux la douceur... l'échancrure exquise de la robe... et le frôlement rapide par les chemins du soir !

Et tout cela mensonges... don d'un seul, éperdûment lancé vers l'insensible... coquetterie amusée et sérieuse, simulacre trop parfait de l'amour... Et puis l'éclat déchirant du premier éclair... le doute... les meurtrissures de chaque jour, l'inharmonie dévoilée, la fièvre de plaire rompant les digues, les paroles qui blessent comme des épées... et puis la chute décisive, l'oubli des serments, le retour des vanités, la chaîne brisée et, dans le déchaînement de la gloire

mondaine, la fin du jeu pervers proclamé par la joie sans mesure des yeux, qui sourient à l'admiration banale comme ils souriaient à l'amour : Et très doucement, de toute cette tristesse maîtrisée, René laisse monter des paroles de pardon et de science :

— Il est des beautés fatales dont le rôle est peut-être d'éprouver les meilleurs et d'avertir un destin qui s'égare. Lorsque négligent d'affermir son œuvre et son vouloir, une âme élue oublie sa mission, hésite et s'incline vers un égoïste bonheur, alors pour la ramener docile et libre vers sa route perdue, parfois la douleur s'approche sous la forme enveloppante d'une déesse de chair... et je les plains ces corps de magnificence et de royauté que nulle âme ne réchauffe et n'illumine, et qui, détenteurs d'une félicité céleste, ne dispensent autour d'eux que le poison et la foudre .. esclaves de la force destructive qui doivent finir un jour comme leurs pâles victimes...

Stella. — Que celle-là même soit sauvée !...

. . . . . .

L'entrée de Guido et de Félicia arrête la réponse sur les lèvres de René et la causerie s'oriente vers moins de gravité ; d'insignifiantes paroles heureuses racontent leur joie d'être présents... Trop vite, d'autres arrivants rompent le charme de l'intimité ;

Irène fait une entrée savante et coquette jusqu'en ses moindres gestes ; elle offre légèrement et en hauteur le bout de ses doigts effilés aux mains tendues vers elle et déjà son coup d'œil dur et certain a saisi les liens dans la destruction desquels elle va trouver une minute de plaisir.

« O chères, comme je vous dérange, n'est-ce pas? interrompant les graves discours de votre métaphysicien... gênant les doux épanchements du plus amoureux des ménages... tout le monde va m'en vouloir... Stella d'être privée des profondes maximes et Félicia de garder ses baisers... Tant pis... maintenant que la douche est jetée... »

Devant cette insolente beauté, l'éclat des rivales s'éteint ; dès les premiers regards elle paralyse, elle accable, dans un combat acharné et invincible, l'image arômale de ses compagnes, elle se pare de leur grâce vaincue pour affirmer l'immensité de sa victoire ; elle sait éveiller d'un mot une crainte de la défaite, une jalousie impuissante qui voile le charme habituel des sourires confiants, et sa hauteur méprisante enlève jusqu'à l'idée d'une lutte inutile !

Alors elle plane, elle règne, elle s'adresse à tous les hommes sans tolérer qu'un seul hommage aille se perdre vers une autre. — Et comme la conversa-

tion semble reprendre en aparté entre René et Stella, elle les cingle d'un rire ironique en lequel s'agitent des promesses de vengeance. « Ah... ah... mais c'est un flirt que je dérange... » puis se tournant vers Guido : « Cela m'est égal, d'ailleurs, c'est uniquement pour vous que je suis venue ! Je suis folle de vos œuvres... hier au concert quelle merveille ! où trouvez-vous des inspirations aussi exquises, cher Maître ?... je ne quitte plus mon piano, pour ne plus vous quitter... Mais votre musique est terriblement difficile et je m'y perds quelquefois... enseignez-moi, voulez-vous ?... oui, oui, il faut que je vous entende par vous-même ! car enfin l'artiste seul sait exprimer tout ce qu'il a senti, et je voudrais tant pénétrer jusqu'à l'essence toute cette adoration vertigineuse que vous avez chantée dans votre hymne à l'amour... »

Gêné de tant d'éloges, Guido se retranche derrière une théorie :

— Mais, mademoiselle, l'auteur se joue souvent très mal... il aime au contraire à retrouver sa pensée exécutée, complétée, épanouie, épousée par la sensibilité émue d'un interprète subtil... vos louanges sont flatteuses, mais vous vous lasserez tout de même de cette culture intensive et monocorde.

— Est-ce un refus ?

L'intérêt de la lutte peu à peu s'enflamme, la combativité s'élance, et avec une œillade énigmatiquement située entre l'admiration et l'amour, Irène reprend l'assaut :

— Vous croyez ? Vous savez bien que le charme au contraire enveloppe et maîtrise à l'oser affronter souvent, et qu'une reconnaissance monte vers l'enchanteur comme un encens... Et puis cet hymne à l'amour, c'est un hommage offert à la plus belle... une extase chantée à l'éternelle puissance de la Forme... un sacrifice à la Vénus victorieuse... on ne peut pas ne pas s'y intéresser... toujours... Quelquefois je me plais à me dire que toute femme peut en revendiquer une obscure parcelle, et je me sens grandie de penser qu'un seul accord aurait pu aussi venir de moi ?

— Oh, de vous, Mademoiselle, beaucoup plus.

— Non, laissez, je sais bien que nulle femme n'inspire de telles splendeurs... C'est de vous-même que vous tirez l'idéal... et je ris de ces muses de salon qui croient avec sérénité être le modèle et la source des Arts... Vous ne dites rien, Félicia, est-ce que votre avis serait différent... insistez donc un peu pour que ma requête ne soit pas implaca-

blement repoussée... Voyons, qui m'aime me suive, je demande mon hymne à l'amour.

Et dominé déjà, le musicien s'est levé, mais la tendresse inquiète de Félicia s'interpose :

— Vous savez comme il se donne quand il joue... je crains que mon mari ne soit très fatigué, après toute une journée de répétition écrasante...

L'obstacle décide la nécessité de la victoire ; impérieuse, Irène cingle au hasard, blessant tour à tour le présent et le passé, dans une impatience d'être obéie :

— Oh ! si l'on vous défend de jouer... je n'insiste plus... j'ai été vraiment bien indiscrète... je croyais la force de mon admiration une excuse... je me suis trompée, voilà tout... la musique trouble le présent en évoquant le souvenir — il n'y a que moi sans doute pour aimer ce rappel du lointain...

La dernière explosion de cette volonté qui se concentre tout entière pour un caprice, triomphe des inerties coalisées ; lentement Guido se dirige vers le piano, l'ouvre et prélude; Irène, debout, frémissante encore, l'enveloppe de sa colère alanguie, se penche pour tourner les pages, le pénètre d'une émotion enivrée, tandis que Félicia dissimule mal la blessure de sa tendresse alarmée...

Et lorsque, après des minutes de malaise, le dernier accord a retenti, soulevant comme des gerbes et des couronnes, l'enthousiasme d'Irène, sa main admiratrice invite à la longue étreinte... Merci et au revoir... il n'y a pas de mots pour dire ce que j'ai senti...

Et elle part... tandis que sans regarder autour de lui, Guido, suivant le vol d'un insaisissable rêve, reprend en sourdine l'hymne évocateur.

IV

Le Passé et l'Avenir.

Ignorante de cet arcane de la féminité qui lui refuse l'influence salvatrice qu'elle se propose d'exercer sur Irène, Stella sans vouloir entendre le conseil d'une prudence amie, voilée de trop lointaines pensées, sans vouloir craindre une épreuve dont elle ne pressent ni le danger ni l'inutilité, Stella s'est hâtée vers l'œuvre de son choix.

Dans la chambre somptueuse et vide, que nul désordre familier n'anime, tout près l'une de l'autre sur le souple canapé aux fleurs mauves, les deux jeunes filles se mesurent dans les silences et dans les paroles, cherchant le défaut de l'armure qui subtilement blessée, doit laisser jaillir un cri sincère, une confidence, un aveu...

Et tandis que les volontés tendues luttent comme des flammes poursuivies par la lumière, les mots mondains, irritants et frivoles s'égrènent en colliers d'ironies :

C'est très gentil de venir me voir après mes impatiences révolutionnaires d'hier — commence Irène pour être sûre de rester fermée en se plaçant dans le cercle de sa coquetterie habituelle — je me suis enfuie pour ne pas gêner les pleurs de Félicia que je sentais accablée dans son pauvre coin d'ombre, après ce malheureux morceau que mes supplications venaient d'obtenir du Maître ! mais, tu sais, elle est trop jalouse, c'est inepte. On ne peut pourtant pas demander sa permission chaque fois qu'on veut parler à son mari. Et puis justement cela m'amuse de faire vibrer la sensibilité des belles âmes ; une manière de pincer la harpe émotionnelle, hors de soi-même ! quand je suis triste, je deviens mauvaise ; il faut que je me venge sur autrui de la sécheresse de l'heure surtout lorsqu'il me présente insolemment l'irritant spectacle d'une joie inaccessible ! oh, inaccessible parce que la dose de naïveté qu'il faut pour y croire manque à tout jamais et d'ailleurs tellement frêle cette joie ! voyons quelle puissance ? quelle durée ? résistera-t-elle ? on souffle dessus et tout s'évapore ! ce n'était qu'une bulle irisée !

Tout cède au déroulement prévu d'une influence victorieuse : l'étonnement, la vanité créent les nou-

veaux liens mieux tissés et plus forts ! Cela n'est plus drôle à force d'être la même chose, mais enfin le temps passe et l'on oublie l'ennui de traîner son ennui. Je t'évite l'interrogation, tu vois, je vais au devant de tes désirs et puisque tu les veux connaître, je te donne à ma manière mes mobiles.

— De cet ennui pourquoi ne cherches-tu pas à guérir, dit Stella, croyant atteindre déjà le plan des réalités intérieures...

Je voudrais t'aider à conquérir cette première palme de la vie : le sourire de l'heure !

Mais aucune émotion ne tressaille en l'âme close de l'adversaire et sa réponse ouvre une nouvelle période de banalité voulue :

— Oh ! laissons la morale, ce serait l'ennuyeux par delà l'ennui. Dis-moi plutôt si ma chambre obtient ton suffrage. Je viens de la remanier toute... Est-ce le cadre attendu ? est-ce le reflet artistique de mon caractère ?

— Tu veux ma réponse sincère, non une parole de flatterie ? eh bien ! elle m'attriste cette chambre splendide ! tu l'as faite à ton image trop froidement belle ; nous devenons un peu semblable à ce qui nous entoure ; le cadre que tu t'es choisi est comme un

enchaînement voulu de ton imagination à ce qu'il y a en toi de plus sombre et de plus désolé; on dirait que tu te plais à baigner tes yeux de langueur et d'orage.

— Que veux-tu ! tout le monde ne peut pas avoir ta sérénité d'Etoile. On dit que les noms sont comme l'horoscope de ceux qui les portent, qu'ils influent sur eux, les dominent occultement et les sculptent en tout, suivant la forme qu'ils recèlent en puissance! mon nom n'est pas humble; ce n'est pas impunément qu'il renferme toutes les lettres de la royauté; Irène est un nom orgueilleux, triomphant ! mon caractère s'est peut-être amoureusement moulé sur ce métagramme dominateur...

— Non, permets-moi d'être savante. Je ne crois pas me tromper en affirmant que ton nom vient du grec et signifie dans la langue merveilleuse : la paix...

— Allons, encore une déception ! Pourquoi détruire ma croyance en ces analogies que j'aime ; ta belle-sœur Félicia, par exemple, ne rayonne-t-elle pas tout le bonheur tranquille d'une vie peu exigeante ?

— Oh! ne parlons pas de Félicia. Laissons les personnes et les renommées; ne jugeons pas... ne

médisons pas,... j'ai tant besoin d'une atmosphère pure que les mots ne salissent pas... cherchons plutôt le centre vivant de nos actes et de nos tendances, et que notre conversation soit comme une arène ouverte à nos intelligences...

— Soit, parlons donc de nous-mêmes ; tu me reproches mon allure, ma conduite, mes succès ! mais enfin est-ce ma faute si mes regards fascinent... faudrait-il les voiler dans la crainte de dénouer quelques liens fragiles? Non, les choses sont ce qu'elles sont, et nos subterfuges n'y changeraient rien, vois-tu Stella. Je ne suis que l'occasion de l'infidélité, mais la cause est ailleurs ! La tentation ne saurait vaincre quand elle n'a pas d'allié dans la place. Ce n'est pas moi que tu devrais accuser, mais la légèreté de l'homme, la maladresse de la femme, et l'attraction trop faible qui maintient les couples unis...

Et puis, prêche-moi tant que tu voudras... je ne pourrais renoncer à être moi-même et à m'accorder le seul plaisir que je sois encore capable de ressentir : briller, régner, séduire !...

— Je ne comprends pas que l'on gâche ainsi volontairement, consciemment, frénétiquement, une existence qui pourrait être si belle... s'écrie Stella,

dans un langage inconnu et tu refuseras de comprendre, et pourtant en toi aussi il est inné ce langage d'espérance. Tu as tort Irène d'amnistier tous les mouvements de ton âme; si tu les pesais un peu ils t'effraieraient parfois et ta raillerie se changerait en regrets. Oh ! si lassée de tes vaines coquetteries tu voulais ardemment chercher une voie joyeuse !... si au lieu de détruire insolemment autour de toi, de dédaigner, d'éloigner, de faire souffrir, tu te mêlais à nos jeux d'intelligence active, à nos causeries, à nos œuvres... si tu te laissais bercer par la voix chantante de quelque poète épris de ta beauté comme d'un rêve vivant... l'amitié et l'amour sont les flambeaux de la vie, de la vie féminine surtout... la jeunesse est vite fanée quand elle cesse d'aimer... peut-être es-tu victime de la puissance même de l'amour que tu suscites... peut-être les passions qui grondent vers toi remplissent-elles l'espace où tu devais t'élancer et t'épanouir... je voudrais t'enseigner la délivrance de toi-même,

Et pendant qu'elle parle, Stella de plus en plus s'illumine du bien qu'elle veut faire et ses yeux de lumière luttent d'éclat et de splendeur avec les yeux de flammes que darde sur elle Irène, dont l'orage intérieur peu à peu se révèle et tourbillonne et

éclatant d'une pitié indignée. Ah !... je vais te parler déchire le masque ironique... et le rire... le rire navrant d'incrédulité et de souffrance, qui cinglait les phrases d'enthousiasme, s'espace... se tait...

— Ecoute, Stella, malgré mon air de mondaine insouciante, j'ai compris plus de secrets et plus de lois mystérieuses qu'on ne suppose. Et peut-être mon pouvoir vient-il aussi de ma science. J'ai réfléchi durant les longues nuits sans sommeil... J'ai creusé dans les livres — tous les livres, ceux permis et ceux défendus — l'énigme des destins ; j'ai suivi le sillage des pensées à travers les âmes soumises... j'ai levé les voiles de l'illusion décevante... maintenant je sais... je ne crois plus à l'amour... Et ce scepticisme de mon cœur me défend mieux que les tours d'un donjon solitaire... Un jour, il y a longtemps, j'ai presque vu briller la lueur rédemptrice... et puis elle s'est éteinte, et je ne sais pas si ce n'est pas moi qui par caprice ai soufflé dessus ; l'amour n'est après tout qu'un jeu dont l'inconstance est la règle et le prix un chimérique bonheur... le hochet reste en mes mains et j'agite ses grelots, mais je suis prête à le briser, d'impatience et d'ennui.

— O chère Irène, dis-moi que ce n'est pas en toi-

même que tu as puisé l'amertume de vivre, mais dans une expérience exquise et douloureuse... dis-moi qu'un rêve s'est brisé dans ton cœur et que des éclats déchirants ont seuls blessé au hasard ceux qui voulaient les faire revivre... Si tu savais comme tu serais pardonnée, absoute ; quelle auréole mettrait sur ton front une souffrance véritable au seuil de ton destin...

— Perds cette illusion dernière à mon égard, ce ne fut qu'un caprice... ou du moins... je portais déjà le poids d'une inquiétude précoce... D'ailleurs tu n'attends pas des confidences peut-être !...

— Pourquoi lis-tu de la curiosité et de l'indiscrétion, où tu ne devrais voir que sympathie ardente pour tout ce qui vit, pour tout ce qui est beau surtout... C'est que tu ne sais pas combien mon cœur est plein d'une indulgente, d'une tendre énergie... Il y a des joies qui comblent tous les abîmes... des espoirs que l'on voudrait crier au monde... quand on aime, tout resplendit, parce que rien n'est refusé... aucune force de l'univers ne trouve fermé le parvis de notre âme... l'immensité de la nature nous pénètre, nous vivifie... et c'est comme une renaissance, ou plutôt comme une naissance dans une atmosphère légère et parfumée ; alors cette vision

délicieuse, cette ivresse, on voudrait la partager... un ardent courage vous consume, nulle crainte, nul préjugé, nulle science ne vous arrête... car un talisman vous protège. .

Et que toi, chère jolie, tu puisses obscurcir tant de joie par désœuvrement, par légèreté, ou par envie — je le sais — et qu'il est imprudent d'étaler un trésor devant qui ne possède rien — je le sais — et aussi que l'inertie peut se gagner et le doute s'insinuer à la place des chaudes certitudes trop haut proclamées... mais une force invincible me pousse vers toi, comme si ta conversion était nécessaire à mon bonheur...

Alors, Irène avec un mauvais rire : Tiens, mais c'est très bizarre cela... il faudra trouver l'explication du phénomène et peut-être quand l'heure sera venue t'en fournirai-je moi-même autant de raisons que tu voudras... en attendant, tu perds tes paroles à vouloir me prouver ce qu'il faut avoir en soi.

— Non te prouver, mais te communiquer un don de l'âme.

— Eh bien ! n'attends de moi aucune reconnaissance... je ne t'ai rien demandé, n'est-ce pas ? Si tu prétends enchaîner ma liberté avec ton « don de l'âme », ma chère, tu tombes mal. On ne peut rien

s'y sont essayés et s'y sont meurtris... Ils ont cru naïvement qu'ils m'avaient transformée... ah, ah... non, voyez-vous cela, transformée au souffle de leur vouloir... et quand ils s'apercevaient de leur erreur, c'était la grande, l'insurmontable douleur... l'effondrement du rêve... tout l'espoir de la vie qui se brisait... c'était très pathétique, enfin...

Alors tu feras mieux de renoncer, n'est-ce-pas, petite étoile obstinée...

Mais peu à peu voici que par un de ces renversements mystérieux dont le cœur est le théâtre, l'arrogance fléchit, et comme si tant de paroles orgueilleuses avaient fini par dévoiler un sentiment véritable et vivant, Irène laisse une tristesse profonde et invincible éclore, puis s'exprimer dans son attitude lassée, dans ses yeux où montent des larmes, dans sa voix hésitante et troublée...

— Ah ! tu as trop longtemps ébranlé l'armature de ma paix ténébreuse... maintenant je ne peux plus jouer ce rôle menteur de calme et de certitude dans le néant... Oui, je doute et je souffre ; le vide m'épouvante : car je ne trouve que le vide en moi et hors de moi !... Ah ! Stella, comprends-tu, j'ai accumulé le vide...

Qui pourrait réveiller ce que des enchantements

sur moi d'ailleurs... nul n'a jamais rien pu... d'autres pervers ont endormi pour toujours ! Je suis lasse et j'ai peur... Tous mes actes se déroulent et s'enroulent autour de moi comme les nœuds d'un serpent au souffle empoisonné, à la peau visqueuse et froide... Stella, je suis parmi vous comme une charmeuse de serpent... je le dompte et il est ma parure... mon atroce parure... Son sifflement et son regard m'obéissent et par lui je fascine... mais je tremble... je tremble d'être vaincue, moi la dompteuse... Ah ! tu ne savais pas combien mon âme est noire... eh bien ! écoute... et je te serai comme un livre défendu ; tu as ouvert les portes de la confession, de la confession qui n'a pas de repentir... maintenant reçois le flot de ma désespérance... reste, ne t'en va pas, ne te dérobe pas au tourbillon que tu as provoqué dans son abîme, je ne veux pas être seule avec lui, car ses vagues retournées contre moi-même, m'ôteraient la force de dominer le monstre !...

La chaîne de nos pensées et de nos actions, une chaîne vivante, tantôt lourde et qui arrête les pas, tantôt aiguë et torturante et qui fait crier de douleur... qui serre et qui étouffe comme une main qui broie le cœur.

Et voilà, vous me parlez de foi, de croyance et

d'espoir, mais que m'importe à moi qui suis murée dans ma volonté fatale... je suis enfermée dans une tour qu'aucun rayon ne pénètre et vous me parlez du soleil qui dore les collines et les plaines. Dès l'enfance je me suis ensevelie dans l'erreur et je me suis empoisonnée avec une idée... J'ai voulu connaître mon destin et j'ai interrogé la conjonction des étoiles et l'enchevêtrement des lignes de mes mains, et dans le secret de leurs signes implacables, j'ai puisé la certitude du malheur... alors j'ai été celle qui désespère avant d'avoir vécu... et sur l'aurore de ma vie, j'ai fait planer l'incroyance pour me défendre de l'espoir...

On est mauvais quand on n'a pas d'espoir. Chacun de mes actes fut une négation et une destruction, chacune de mes paroles un mensonge — puisque rien n'était pour moi — et chaque minute ajoutait son ombre aux ténèbres qui m'enveloppaient...

Maintenant il est trop tard, le poids imaginaire qui oppressait ma conscience à peine éclose, est devenu ma seule réalité et l'œuvre de mes mains... il m'entraîne dans une chute dont toutes mes pensées multiplient la vitesse... et les perspectives que tu m'ouvres vers un bonheur perdu ne sont plus que des abîmes de vertige.

Si je m'étais trompée ?... si ma prescience était vaine... si les lignes et les étoiles avaient menti... si j'étais née comme tous les êtres du monde pour accomplir une parcelle de joie... si j'étais digne de trouver dans l'amour une route de lumière ?...

Oh ! c'est cela qui m'accable !... pourquoi viens-tu troubler ma résignation obscure ?. . pourquoi veux-tu me faire douter vers l'espérance ?

Et tandis que tombe ce dernier cri d'amertume, toute l'âme compatissante de Stella se donne encore pour persuader :

— Des Maîtres de la science éternelle m'ont enseigné que le premier et le dernier des péchés c'est le désespoir et l'abandon de la lutte, mais que le péché est un acte de la volonté, dont à chaque instant l'âme peut se retirer par un simple changement de sens dans la direction de son mouvement habituel...

Irène, la source de ton mal, c'est l'aridité de ta croyance ; mais tu peux te délivrer ! Efface d'un geste pieux tout ce qui n'est pas ta volonté nouvelle... oublie et avance... tu n'as trouvé dans les roues inextricables de la divination, que le reflet de ton inertie et de ta lâcheté initiale... car ton destin t'appartenait et dès le premier jour tu l'as vendu pour

une certitude mensongère... vouloir connaître l'impénétrable, c'est se fermer la route de l'avenir... c'est imposer au mouvement de l'être la limite orgueilleuse d'une raison bornée...

— Oui c'est dans ma raison que j'ai trouvé le sens de l'énigme et des présages... j'ai eu foi dans ma logique implacable... j'ai pesé les possibles, les causes et les effets, et j'ai compris... j'ai compris que je naissais désespérée, fleur dernière, douloureuse et splendide d'une race qui s'éteint ! Car d'où venaient ma désillusion et ma science et la perfection de ma beauté, si ce n'est de l'expérience de mes ancêtres dont la chaîne est venue aboutir en moi à leur dernière tentative de revivre !... C'est ainsi, et je suis sans révolte, parce que je porte cette lassitude : une impuissance à rêver au delà de moi-même... Je ressemble à ces orchidées merveilleuses qui n'ont pas de descendance ! Je suis comme la perfection suprême d'un temps qui s'en va... la frêle libellule amoureuse d'elle-même, la mondaine troublante dont la vie n'est que fard et volonté de paraître, soif de régner et lutte frivole ; je sens les courants de l'avenir m'abandonner et grandir vers une incarnation nouvelle de la femme, et peut-être Stella, es-tu celle par qui je disparais... mais dans ma rigidité

de statue et d'équilibre, je ne peux plus me vouloir autrement, je n'ai pas en moi le chaos d'énergie qui permet la transformation... j'ai aspiré trop de néant... suspendue sur un abîme je contemple avec une délicieuse angoisse la pente infinie qui mène à l'oubli...

La vie qui t'enivre me paraît pâle et vaine ! elle n'a pas assez de séduction pour m'arracher à mon enfer... quelle réalité pourrait-elle m'offrir que je n'ai usée dans mes rêves d'autrefois, et dont je n'ai d'avance épuisé la douceur ?... nul choc désormais n'éveille mes échos ! je suis passive, je subis ; et sais-tu ce qu'on subit ? le mal ; le rêve obscur ou enflammé de ce qui ne doit pas être, le fruit défendu ; oui, le mal tentateur s'approche, se dévoile, attire, et se pare de la multiplicité des formes pour faire croire à son immensité... Oh ! je me tais, mes propres paroles me font rougir et le son de ma voix m'effraie ? N'est-ce pas rendre plus réelles les choses que de les avouer ?...

Alors Stella :

— Je descends en ton âme... je veux te ramener endormie vers la lumière, je te cherche dans l'ombre, ouvre ton cœur... Parle avec tes sentiments les plus

mystérieux... le mal s'enfuit par cette brèche, l'aveu... il s'envole comme un oiseau nocturne effaré par la lueur... au-dessus des lourds brouillards du mauvais rêve, tu surgis et tu t'élèves...

Nées pour le bien, les grandes âmes sont peut-être aussi les plus capables des grandes erreurs. Loin de te condamner, le trouble de ta nature ardente proclame ta noblesse... l'immense désir de vivre qui grondait en toi, a mûri trop tôt, et dans la souffrance précoce d'une joie refusée, il s'est brisé et corrompu lui-même. Mais tu es jeune ! la beauté de ton corps proclame la beauté première de ton âme innocente... car l'âme s'est enveloppée du corps comme d'un voile de splendeur, et comment l'harmonie pourrait-elle naître, sinon d'elle-même. La pensée du mal t'a effleurée comme elle effleure tous les fronts — étant partout guetteuse — et tu t'es condamnée, abandonnée, méprisée, livrée par excès de crainte, par vertige. Et pourtant nul ne doit se condamner soi-même ; il ne nous appartient pas de nous juger, mais de nous élever... tu es digne de la Vie, puisque dans cette fête tu as ta place et ta couronne... ne te crois pas mauvaise ; espère en toi. Tu as été faible, non coupable ; ta beauté attire comme un flambeau les regards chargés de désirs des foules

sans noblesse ; l'orgueil t'a laissé entendre et rechercher ces flatteries souillées : regards d'inconnus, pas dans tes pas, paroles audacieuses ; tu as laissé vivre en ton âme un démon qui t'opprime, un étranger, le mauvais désir des foules...

Reprends-toi ; garde-toi ; ignore les poursuivants... évalue-toi plus haut... hors du cercle impur des hommages troubles, une vie digne de toi va surgir... Tu as été comme une cible devant les volontés perverses ; seul l'amour protège... l'Unité magnifie...

— L'amour !

Et ce mot prononcé comme avec un respect et une crainte, résume les pensées incertaines et dolentes de souvenir et de regret qui sillonnent la mémoire réveillée d'Irène...

Hélas ! pourquoi ai-je ravagé moi-même le jardin de mon existence ? pourquoi ai-je saccagé les fleurs de mon rêve ?... vainement j'ai voulu m'aveugler dans l'affirmation du néant ; on n'affirme pas ce qui n'est pas... et de la réalité possédée maintenant, je ne conserve que des tiges flétries et des corolles souillées... j'étais belle, onduleuse et rayonnante, j'étais aimée et mon cœur s'inclinait doucement vers une force altière ; j'aurais pu, dispensatrice

d'une joie surhumaine voir resplendir un destin d'héroïsme sous la caresse de mon regard berceur... hélas, pourquoi ai-je dit « non » à tout ce qui se donnait... pourquoi ai-je fait tomber moi-même le chêne superbe à l'ombre duquel j'aurais fleuri... quand il s'enivrait de mon regard comme d'un breuvage divin, pourquoi ai-je changé en ténèbres mes yeux d'azur ; pourquoi l'ai-je fait douter et souffrir jusqu'à rompre la chaîne qui l'étreignait vers moi ?... Il est parti, et je l'ai laissé partir, et il était ma dernière joie... et quand nous nous rencontrons, nous sommes désormais comme des étrangers et je le vois chercher auprès d'une autre, peut-être l'oubli, peut-être l'extase... ah ! le reconquérir, le reprendre à celle qui triomphe de mon image et me fait l'aumône de sa pitié ! étoile... étoile, nous verrons bien si le volcan ne t'obscurcira pas de ses laves et de ses cendres...

Et pour se délivrer d'un silence qui recèle et livre des secrets trop profonds, Irène murmure encore une fois très bas, très bas :

L'amour... je l'ai connu.

Mais les cercles vibrants de passion et de foi dont les ondes victorieuses sillonnent l'atmosphère autour des jeunes filles émues, ont déjà reçu le

choc extérieur qui brise la chaîne et l'influence et disperse les cristallisations mystérieuses... et l'entrée de Roger met comme une décevance soudaine dans un appel d'inconnu ..

Toute l'émotion maîtrisée d'Irène se change alors en heurts de dédain et d'ironie qui accablent dès le seuil le poète interdit :

— Comment! entrer dans ma chambre sans se faire annoncer! profiter de la maladresse d'un serviteur pour forcer l'accueil !... Mon cher, vous tombez mal, je suis très fatiguée, et je veux être belle pour le bal de ce soir; donc je défends ma porte, et vous allez me quitter sans phrases... D'ailleurs je suis magnanime, et je vous accorde la compagnie ineffable de notre Stella... N'est-ce pas, tu l'acceptes comme cavalier, ce garçon?...

Et dans son intuition sceptique, elle se réjouit déjà du danger qu'elle suscite... le jeune trouvère esclave du moment laissera monter vers son amie les paroles enflammées dont elle n'a que faire... et qui sait, si leur empreinte ne se gravera pas dans l'âme docile de Stella, brisant peut-être des liens, que, dans son amour-propre qui se souvient, elle supporte impatiemment.

. . . . . .

La nuit est déjà tombée, lorsque fortuitement réunis, Stella et Roger marchent côte à côte ; un malaise pèse sur eux ; le silence de leur méditation les sépare... Le poète subit l'étreinte de la rencontre, le charme frémissant de l'heure qui s'offre... Son cœur qui avait cru souffrir par Irène, guérit et oublie ; une poésie irrésistible le berce, et des paroles de douceur s'élèvent vers Stella, des paroles qui dans l'emportement du rêve, dans la griserie du désir, se font timides et audacieuses, et dont les brèves hésitations scandent le rythme de tendresse...

— Je suis heureux !... je ne sais plus ce qu'était hier... tout s'efface et tout renaît... N'avez-vous aucune joie de ce qui m'enivre ?... Une émotion chantante fait retentir en moi des modulations de paix et de tristesse... Oh ! si vous me disiez que vous vous souviendrez, comme cette soirée serait bénie !...

Alors Stella doucement agressive : Eh ! quoi ? est-il si vite dissipé le trouble que versait la magicienne ?...

Vous êtes trop poète Roger, un hymne païen s'exhale de vos lèvres avec la même ferveur, vers toutes les idoles !...

Et lui : Stella, vous le savez bien, Elle n'a que la

beauté et la puissance que donnent l'orgueil et le mal, mais vous... votre pouvoir réside dans la candeur de votre regard ! Vous êtes l'intelligence et la grâce, et comme la lumière d'un monde surnaturel !

Puisque vous m'avez ainsi conquis et pénétré, laissez-moi croire que vous rayonnez un peu vers moi ! dites Stella, voulez-vous ?

— Parce que vous êtes l'enfant de l'heure et le prisonnier volontaire du présent, dit Stella avec gravité, vous nous jugez faussement... Tout l'idéal de la femme, toute la beauté de son âme est dans l'unité de son amour ! Ces extases fugitives que vous appelez les trésors de l'instant, lui apparaissent comme des taches sur la blancheur d'un destin.

La femme n'entend dans les mots que la volonté épanouie de celui qu'elle a élu, et les plus somptueuses paroles, tous les poèmes, tous les chants, n'ont pas de valeur à ses yeux lorsqu'ils émanent d'une autre bouche.

Tandis qu'en vos amours passagères tout est ruines et mensonges, nous multiplions par la durée les sources de la vie, et nous revêtons d'idéal toutes les heures, sans en laisser tomber une seule dans le vide, parce qu'elles contiennent toutes le Souvenir ou l'Espoir !

— Trois fois heureux celui vers lequel un tel amour volera ! s'écrie le poète ; je graverai en drame toutes les formules de douleur que la chute négligente de vos paroles a fait tomber dans mon cœur comme une avalanche... Hélas ! dans la splendeur du soir, j'ai vu la fenêtre illuminée... j'ai entendu les accents des voix mélodieuses... et j'ai frappé ivre d'espoir... et voilà que la porte est restée close, et que j'ai froid au pied des murailles sonores !...

— Roger, vous êtes un enfant gâté ! vous ne savez pas respecter la liberté des destins qui vous résistent... Il ne faut pas s'élancer comme une épave traîtresse à l'avant du navire... Votre tristesse n'est que la révolte voilée de l'amour-propre, un subterfuge inconscient pour atténuer la défaite, en imposant au moins le souvenir... mais c'est là une déchéance ! Si vous voulez qu'on vous pardonne, ô poète ! soyez digne de ce beau nom ! Répandez l'émotion de votre voix persuasive comme un baume vers ceux qui chancellent, élevez l'étendard qui appelle et relève les courages, soyez le réalisateur d'une vie qui se dresse harmonieuse comme une œuvre d'art... Surtout aimez assez la vie pour réunir ceux qui s'aiment... effacer leurs doutes... joindre leurs mains...

— Je vous obéirai Stella, dans la mesure de mon faible pouvoir. J'irai vers ceux qui souffrent oubliant ma souffrance ; fièrement je dissiperai le malentendu des amants... moi qui ne serai pas aimé... et plus tard, lorsque ployé sous le fardeau d'une abnégation plus forte que moi-même, j'essaierai de trouver un peu de reconnaissance auprès des âmes délivrées, je ne me plaindrai pas si je recueille l'indifférence ! bien heureux si dans le regret amoureux des heures perdues, les amants ne m'accusent pas un jour, de les avoir désunis...

Déjà ma volonté s'exalte et découvre l'œuvre à accomplir... Depuis longtemps je dois revoir un camarade pauvre, un poète malheureux que la solitude écrase et que le génie opprime, une âme fière qui n'obtient pas la couronne de son labeur... C'est vers lui que j'irai, avec l'arme libératrice des mots dont vous avez su ranimer l'éclair.

Et Stella rayonnante : Vous voyez comme le bien s'offre facilement à notre effort et à notre désir ! Courez chez votre ami, et pour rendre l'espoir à cet isolé, faites qu'il vienne au bal de Félicia ; je veux que parmi nous, au milieu de notre fête, tout un printemps renaisse en lui !

Maintenant ils se séparent et malgré la défense, la main de Roger s'abandonne à une pression trop longue, qui pour lui, souligne tristement l'adieu d'un rêve...

D'un pas rapide il a traversé les rues bruyantes, les quais déserts ; à l'angle d'une rue étroite il s'est arrêté, et vivement il a gravi les six étages qui le séparent de son ami. Dans la mansarde ennoblie, il a trouvé une pensée de fièvre et de génie, une révolte qui crée, une force qui lutte et se brise contre la désillusion incessante, le renoncement lent à tous les rêves glorieux de la jeunesse.

— Je suis fier quand on arrive jusqu'à moi, merci Roger tu es heureux, et tu as voulu répandre autour de toi un peu de ton bonheur, afin de le maîtriser plus longtemps ; tu sais que la coupe débordante de cette surnaturelle essence doit se briser aussitôt, laissant échapper jusqu'à la dernière goutte précieuse. Désarme donc le destin par ta pieuse libation... que ta volonté prudente veille à ne point laisser s'emplir la coupe, et verse lentement sur la terre une larme de l'instable breuvage...

Répands-le, mais pourquoi l'offrir... le bonheur ne se partage pas. Source merveilleuse qui s'ouvre dans les profondeurs de l'être, onde rafraîchissante

qui jaillit sous le choc d'une vibration indicible, la céleste liqueur dont ta lèvre s'enivre n'a de puissance, de saveur et de réalité que pour toi seul ! De grands secrets sont écrits dans cette loi : chaque homme est doué d'une certaine capacité de bonheur. Et je me demande parfois avec angoisse si l'habitude de souffrir augmente ou diminue notre attente et notre puissance d'étreindre : car le bonheur est puissance d'étreindre. « Connais-toi toi-même. » L'expérience seule nous révèle notre valeur.

Il faut se mesurer pour s'évaluer ! Etre une de ces âmes qu'un succès arrête sur la route de l'effort, une de ces âmes qu'une passion anéantit sur la route de l'amour, une de ces âmes qu'un hochet détourne sur la route de la liberté !... Roger cela serait vraiment le déshonneur, et cent fois vaut mieux la fière révolte inconnue...

— Eh bien ! l'heure de l'expérience a sonné ; des amis t'attendent, te réclament ; tes poèmes ont trouvé des admirateurs ; nous te voulons parmi nos causeries du jour et nos fêtes des soirs... Là tu trouveras l'échange des enthousiasmes qui inspire... et peut-être, qui sait ! l'amour, qui donne des ailes !...

— Que dis-tu ? Vos fêtes troubleraient ma résignation sans m'ouvrir la vie... Vos louanges m'en-

dormiraient dans l'illusion de la gloire ; les danses et les lumières réjouissances factices des âmes sans profondeur, ne seraient qu'un défi de plus dans l'aridité de ma vie. J'ai trop longtemps refoulé les paroles de mon cœur ; maintenant lourdes de jeunesse enclose, elles mourront en moi ignorées ! Non, j'accomplirai dans la solitude mon destin de poète ; je ne rejetterai pas le fardeau du jugement, mais je défendrai mon rêve inaccessible de la décevante promesse du jour...

Renoncer à toutes les joies parce qu'on les veut trop belles ! Etre incompris à force de comprendre ! détester les hommes à force de les aimer ! S'épuiser de solitude et créer avec son sang l'image radieuse de l'amante ! Voilà où tu nous mènes, ô poésie !

— Tu souffres d'un orgueil immesuré et tu ne veux rien faire pour en soulever le poids. Si tu venais vers nous tu verrais comme l'idée de l'art est féconde, lorsqu'elle se répercute dans des âmes pareilles. En nous rattachant à tout ce qui est humain, elle nous ouvre l'espace, elle nous baigne d'une joie renouvelée, elle fait jaillir en nous sans cesse, les sources de poésie et d'espérance...

— Eh ! qu'importe ! Si les sources coulent sur des terrains arides où ne doit germer nulle moisson !

Dans ma pensée trop souvent interrogée, j'ai pesé la vanité de nos travaux sans trêve ni fin... les mots sont vides, les phrases décolorées, la poésie sans âme puisque personne en la lisant ne découvre la flamme créatrice. Comme une femme aimée et cruelle, la gloire s'enfuit devant ceux qui l'invoquent, et cède seulement à ceux qui la corrompent... Le beau?... énigme, mystère... réalisé dans le bien et dans le mal, comment?... Est-ce une idée, un rapport, une substance, un absolu? Sait-on seulement où est le bien? Tout se confond, tout se mêle, et des colonnes de lave sortent des cœurs troublés comme d'un volcan... poussé par un obscur démon le poème se formule... et c'est douleur, et sanglots, et renversement de toute croyance... Et le passant qui écoute, et voit le désespoir ne se détourne même pas de sa route pour savoir ce qu'est cette grande souffrance qui se lamente!...

— Alors Roger : le passant courbe la tête sous son propre fardeau. Qu'a-t-il à faire près de toi qui énerverais sa force! Que lui est ta plainte qui ne veut pas être consolée, ton chant qui multiplie le malheur? La vie le blesse, et tu ne cries que ta seule douleur, et tu l'exaltes comme si elle dépassait toutes les autres!... Ah! comme ils viendraient se

rafraîchir au rythme de tes chansons et de tes maximes, ces cœurs lassés qui eux aussi cherchent l'espace, si tu leur ouvrais à travers ton âme un chemin de conseil et d'exemple, et comme ils te suivraient, si tu luttais avec ta puissance, avec ton inspiration et ton génie, pour assembler, fixer, épanouir les gerbes de la vertu et de la paix... Sois donc un négateur de l'égoïsme superbe qui se réfracte en lui-même, deviens le néophyte d'une foi vivifiante et d'un vouloir ascendant; sache puiser à l'Océan des principes immuables, aux véritables sources de l'inépuisable... Alors tu bâtiras des temples dans la cité...

— Des temples dans la Cité ? dis-tu ? des temples sans fidèles? où l'herbe envahira les dalles, où le lierre étreindra la colonnade! La solitude est comme une hauteur d'où l'on embrasse toutes les chimères, tous les mensonges, toutes les faiblesses, et toutes les présomptions ; j'ai mesuré le siècle ; à quoi bon construire des œuvres de justice et de grandeur pour des hommes aveulis, sans autre foi que la réussite, sans autre science que l'habileté, sans autre culte que l'argent, et qui demandent au verbe d'armer leur vanité, d'initier leur ambition, et de complaire à leur lâcheté par l'étalage cynique et l'affirmation

audacieuse de ce qu'ils encensent dans le secret de leurs âmes viles...

Il y a un vide dans l'âme moderne, et les subterfuges de la politique et de la socialité ne le combleront pas : C'est le mensonge qui le creuse, du haut en bas de la hiérarchie humaine... le mensonge d'autant plus destructeur qu'il s'enfle davantage, d'autant plus profond qu'il se masque mieux sous les symboles de l'altruisme et de la fraternité.

J'ai vu les apôtres des vaines paroles rugir d'envie autour de la renommée ; j'ai vu les proclamateurs du dévouement ne se dévouer qu'à eux-mêmes, et travailler dans le secret pour leur seule glorification ; j'ai vu les annonciateurs de paix allumer la guerre pour la domination. J'ai vu les contempteurs de l'égoïsme s'emparer du Vice dont leur éloquence a désarmé le prochain et le brandir pour frapper ceux qu'ils avaient fait sans défense... Ils ont élevé leur science plus haut que leur pouvoir, et ce qu'ils ne pouvaient obtenir d'eux-mêmes, ils ont voulu l'imposer à tous, afin que la contrition des autres balançât leur indomptable désir... Ils ont construit des systèmes qui nient la vie, et ils ont voulu les faire vivre, organisant ainsi, par les excès de leur raison, la confusion, le vide et la misère. Ils ont

changé les vertus nécessaires en vices, et « les lois inéluctables en artifices secrets, et c'est pourquoi il n'y a plus que vices et artifices secrets ».

Et maintenant je suis lassé des réformateurs et voilà pourquoi j'aime mieux chanter mon mépris et ma force captive, mon espérance éteinte, et la flamme de ma colère, et toutes ces réalités profondes d'émotion et de vie qui s'appellent orgueil, solitude et souffrance !

A quoi sert de constater le mal si ce n'est pour en triompher ! dit Roger avec force. Qu'est-ce qu'un homme seul parmi les hommes ? Qu'est-ce qu'un idéal qui ne cherche pas à se réaliser ? Notre philosophie nous enseigne qu'il y a dans tout ce qui vit deux parts, une part de décadence, et une part d'avenir ; tu contemples des ruines et les murs lézardés s'écroulent sur ta tête ; mais nous marchons parmi les villes qui s'élèvent ! Notre doctrine brise les entraves, elle fortifie tout ce qui est vivant, elle emporte au loin tout ce qui est mort ! Tu accuses les oppresseurs de la vie et tu dresses contre elle ton inertie comme un obstacle.

Mais tu viendras, pour être avec nous « Ceux qui veulent ! » Vivre la sincérité de nos croyances et l'antithèse des décadences : telle est notre loi.

Notre morale ne nous paralyse pas d'un masque de principes sur le visage des sentiments ; tu garderas près de nous toute l'énergie de tes tendances, car nous savons que le monde est une harmonie fondée sur la paix et sur la guerre, sur la joie et sur la douleur, sur le passager et sur l'éternel. Nous savons que l'amour est une lutte et un risque magnifique, nous savons que l'émulation de la gloire est la suprême audace, mais nous ne craignons pas la souffrance, car nous savons que la résignation stoïque sème des fleurs dans les âmes, et que la noblesse victorieuse fait resplendir la défaite même ; et ces rythmes héroïques de joie et de douleur se passent loin du mal : le mal est en dehors de la Vie ; il en est la négation ; il est ce qui ne doit pas être, et toute notre science, et tout notre pouvoir nous défendent de son étreinte, qui est bassesse, mensonge, cruauté, trahison, et caricature de la vie au chaste visage.

Pour pénétrer les cercles de nos sympathies et de nos enthousiasmes, tu n'auras pas besoin d'abaisser ta fierté. En apportant parmi nous tes rêves, tes désirs, tes œuvres dans leur libre développement, tu nous auras donné tout ce que nous attendons de nos frères : un mouvement et une forme, et cet échange

nous sera précieux. Et toi, tu trouveras dans une atmosphère parfumée d'art, de grâce et de beauté, le milieu où s'épanouiront tes pensées brûlantes, non plus en laves, mais en gerbes de lumière !...

— Je viendrai...

V

LES CHAINES

Dans les salons féeriquement éclairés et transformés en jardins par la profusion des verdures et des plantes tropicales, Félicia et Stella, l'une en harmonieuse « Florentine », l'autre en « Nébuleuse », sourient au seuil de la fête et accueillent, d'un geste souple, les hôtes choisis pour un soir vibrant.

Les costumes, somptueux ou pittoresques, offrent un intérêt d'autant plus vif que, pour satisfaire l'esprit après avoir charmé les yeux, il a été convenu que vers le milieu de la nuit, chaque personnage prendrait le rôle de la forme représentée... aussi est-ce déjà parmi les groupes comme une attente d'inconnu qui plane et qui attire...

Pour éveiller l'âme plastique endormie dans l'uniformité de trop de jours, l'orchestre lointain a préludé par une valse lente, lorsque Irène fait son entrée tardive et triomphale, et conforme, d'ailleurs, à la nature hautaine de celle qu'elle a voulu incar-

ner : Cléopâtre. Ses bras splendidement nus, barrés à peine à l'attache de l'épaule d'un étroit ruban d'or, éblouissent moins les yeux par leur forme sculpturale, que la blancheur de la gorge, ou l'ondulation fière des cheveux découvrant la nuque merveilleuse. Et dans l'admiration inlassable des hommes, dans l'atmosphère de ferveur qui l'entoure, Irène épanouit l'innocence voulue de son geste enlaçant...

Déjà la cadence voluptueuse de la valse séduit et entraîne : valse de rêve, valse d'emportement, de langueur ou de passion, d'ivresse ou de lassitude ; rythme de toutes les palpitations de la vie, tantôt effréné, et tantôt suave, mêlant pour un instant, comme dans l'existence, la brève étreinte de deux cœurs émus...

Par un accord inexprimé, on a banni du bal toutes les vaines contraintes, toutes les comptabilités lourdes, toutes les formules prévues ; au gré d'une fantaisie qui est la loi de la soirée, nulle promesse n'enchaîne les réunions du hasard et de la sympathie : Les femmes se lèvent et tourbillonnent au simple appel d'une main tendue, puis la valse s'achève en causerie, et seul l'audacieux, ose solliciter une faveur qui briserait un lien subtil.

Les thèmes symphoniques se suivent et s'entre-

mêlent avec une liberté égale. Les paroles succèdent aux danses et les chants succèdent aux paroles, jusqu'à ce qu'en des silences ouatés, la note recueillie descende et s'efface bientôt, brisée par des harmonies nouvelles de sons ou de mouvements...

L'espace est ouvert à la polarisation des âmes, à l'attraction des désirs, à l'envolée des étincelles mystérieuses, comme si des aimants perturbateurs avaient été pour un instant neutralisés... Il semble que chacun veuille se hâter d'allumer une flamme durable à la lueur éphémère et brillante d'un soir de rêve : on vit longtemps d'un souvenir, pourvu que l'on soit deux à l'évoquer...

Parmi toutes ces fièvres de désirs et d'espérances, Irène domine encore de toute sa froideur inespérante, de toute sa désillusion séductrice ; elle s'entoure des cavaliers les plus accomplis qu'elle déconcerte par la provocation de ses phrases cinglantes et ironiques, et sur les timides extases des amoureux les plus naïfs, elle égrène les perles de son rire moqueur, tandis qu'elle accorde un regard consentant à l'admiration indiscrète de Raphaël qui détaille en artiste sa toilette et sa beauté, faisant monter à ses joues le rose léger du plaisir...

Mais au-delà des compliments et des hommages,

elle suit à la fois loin d'elle et près d'elle, la contemplation hautaine d'un inconnu vêtu de la robe des mages, et son insistance dédaigneuse et libre, l'énerve et la fascine... Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, silencieux en face d'elle, il ne cesse de fixer sur la jeune fille un long regard dominateur ; il paraît attirer en lui cette forme délicieuse, mais comme s'il était en présence d'une merveille de l'art, statue ou portrait ; on sent que nul désir ne l'effleure, et que l'âme de la forme n'existe pas pour lui... Vainement, Irène s'est tournée vers les groupes, il a posé sur sa nuque un regard pareil, et, elle a dû subir, permettre, cette possession lointaine...

.....

...A la prière de tous, Félicia, la svelte Florentine, s'est levée pour chanter, et voici ce que ses lèvres averties ont laissé tomber en ondes cristallines :

De ton souvenir, j'ai créé mille formes qui voltigent;
J'ai fait vivre ta parole, et resplendir mon rêve ;
Alors toute mon âme est restée sans vouloirs, extasiée,
Comme sous une pluie de rayons...
Mais quand ma bouche eût frémi au souffle de ton baiser,
J'ai compris que le rêve est vain, que le rêve abolit la Vie,
Et que l'amour baigne d'Eternité !...

Un frisson louangeur court encore parmi les groupes, lorsque Stella s'avance dans sa robe d'étoile lumineuse et blanche, prête à faire vibrer la parole...

Autour d'elle un profond silence descend, tandis qu'elle semble attendre d'en haut la venue de quelque génie familier... Sous les lustres de cristal, elle concentre féeriquement toute la clarté éparse... un rayonnement qui s'accroît de seconde en seconde émane d'elle... et toutes les âmes se sentent enchaînées à son âme !

...Alors, comme soulevant un poids lourd, de mystère et de destin, ses mains longues et pâles, tracent dans l'air un signe de lassitude, et ses bras lentement retombent... Et les paroles se répandent, et les mots ailés semblent danser autour d'elle comme des scarabées d'or, ou comme les paillettes nacrées qu'agite l'éventail... Elle dit, et toutes les idées de beauté fusent en étincelles de diamants et de pierreries, et c'est comme une gerbe enflammée de toutes les couleurs du prisme, qui l'enveloppe et s'élève...

Elle dit les splendeurs du monde et l'ivresse de la Vie ; elle dit la joie victorieuse de la douleur, et la douleur créatrice de la joie ; elle dit la femme,

source de lutte et de repos, initiatrice du mouvement de la conquête, berceau de volupté, jardin de délices, coupe décevante, abîme de torture... elle dit l'amour dont l'éclair consume ou illumine, l'amour, loi suprême des mondes, rédemption éternelle de Dyonisios éternellement déchiré par le désir de Maïa...

...Et Roger qui entend ses propres vers, reconnaît à peine sa pensée magnifiée, accomplie ! Il n'a été qu'un désir qui chante ; Elle, a été la réalisation du rêve ; il n'a été que l'évocateur, mais, Elle, est l'évocation splendide, le rythme vivant !...

...Et lorsque la musique divine de la voix s'est éteinte, le poète, les yeux remplis d'une extase nouvelle, dit son âme enivrée à la Révélatrice !...

Mais, à quelques pas du couple vibrant, le duel ténébreux de la beauté et de l'intelligence, se dresse et menace : Cléopâtre est là, dardant sur Roger l'éclat de son regard subitement noirci... pour arrêter la louange qui monte vers Stella, sa main volontaire s'appuie sur l'épaule du poète, et la flatterie de sa parole lui verse la mauvaise ivresse... « Je vous offre une valse... voulez-vous ?... Après, ce sera fini pour toute la soirée... Vous êtes le seul valseur exquis... les autres, m'ennuient... venez... »

Dans un angle proche, le musicien Guido qui souffre d'avoir bu naguère à la même coupe empoisonnée, pâlit, tandis qu'à quelques pas, le mage, au front dominateur, ironiquement paraît sourire... Et c'est pour Irène, qui reçoit le choc, comme une morsure de vanité blessée, comme un aiguillon de vengeance... « Dansons, enivrons-nous du délire de la Valse !... » Et les voici qui dansent : révélation nouvelle d'un art qui exprime aussi l'univers... d'un art qui lui aussi révèle l'âme humaine, et l'épanouissement enchanteur de la Vie... Domination du mouvement parfait, de la forme admirable, de la couleur et de la ligne ; accord final, résolution majeure, incarnation de la poésie, fleur mouvante, couronne conquise !... Elle danse, et c'est tout son être qui s'offre à l'admiration des yeux, son être d'apogée, d'inconscience et d'orgueil !... et sa danse est comme la proclamation audacieuse des trésors de sa beauté... Et le poète vaincu s'abandonne à l'étreinte d'une adoration douloureuse, exaspérée et magnifique... et tout s'efface de la vision sereine... et l'orage emporte un à un les souvenirs et les enthousiasmes, désormais tombés sur la route du passé comme des arbres morts... Et maintenant Irène a

deviné à la pression fiévreuse qui enlace jusqu'à le meurtrir, son buste souple, que la limite de son pouvoir est atteinte, et qu'une âme imprudente se donne, prête à souffrir... « Je suis fatiguée, dit-elle, et la valse dure trop... même avec vous... et puis... l'heure attendue a sonné... Cléopâtre s'éveille... Allons, oubliez Irène et faites une invocation aux nébuleuses... »

Mais le rire pervers s'arrête... car pour donner le signal de l'heure, le mage lentement a passé, saluant Cléopâtre...

....

.....

En quelques minutes, la fête a changé de caractère ; les danses s'alanguissent ; les chants et les paroles voulues ont cessé de concentrer une même attente ; les groupes disparates semblent en se mêlant chercher à pénétrer le mystère des cœurs... Des silhouettes étranges se meuvent et s'abordent, avides de connaître...

UN MAGE. — UN ARABE

L'ARABE. — Nous voulons vivre, mais les chaînes intérieures nous accablent... Nous sommes des héros sans emploi ; à la faveur d'un costume

d'emprunt nous allons parcourir des champs de gloire ignorés...

Le Mage. — Jeune homme déjà trop sage, oublie ta sagesse, et que ta vie ardente, s'abreuve de beauté....

L'Arabe. — Une âme nouvelle surgit en moi ; l'Orient s'éveille ; Etranger qui suscites les visions troublantes es-tu vraiment un mage des temps anciens ?...

Le Mage. — Je suis le Mage.

L'Arabe. — Le souffle puissant du désert m'enveloppe... tu m'as fait voir les limites de ma pensée, et je vais les franchir...

Le Mage. — Sache vivre...

L'Arabe. — Parle, maître, et j'apprendrai...

Le Mage. — Dans cette foule animée cherche les traces de celle qui t'aime... fuis la tentatrice... Voyage, gouverne, attire ; à travers l'écueil et le banc de corail, découvre dans l'eau profonde la perle nacrée... (*il s'éloigne*).

L'Arabe. — Que veut-il dire ?... Avec quelle puissance il a pris son rôle au sérieux...

Un rêve ! le désert... une femme aux yeux clairs couchée sur une peau de léopard... le coursier fidèle et rapide... la dague... (*il disparaît parmi les groupes*).

UN GREC. — UNE GRECQUE

LE GREC. — Cachés sous les branches flexibles du laurier-rose, laisse mon bras fort enlacer ta taille souple... Laisse-moi chercher le rythme de ta bouche...

LA GRECQUE. — Chut... le baiser n'est pas un poème... et le regard de Diane perce l'abri des lauriers-roses...

Ecoute ! puisque nous sommes en Grèce, adieu la Terre ! Je m'élance sur les flots bleus de l'Hellespont, et je veux que la voix de mon poète roule parmi ses ondes des chants qui soient à moi ; ceux qu'il chante sont tout à lui... je suis jalouse !

LE GREC. — Je te regarde éperdûment... tu es la radieuse chair vivante, tiède et parfumée... tu es la grâce et la noblesse... tu es la rose magique au calice vermeil... et le jour ne vaut que par ton baiser (*ils s'éloignent enlacés*).

UNE ORIENTALE. — UN ROMAIN

LE ROMAIN. — Jeune fille, j'ignore ton nom, mais ton image a brûlé mes yeux... seul je sais combien tu es enivrante... toute la beauté créée m'est révélée par ton corps plus que par un Univers...

L'ORIENTALE. — Votre parole embrase, — et moi

je crains les feux du jour : Etendue et bercée sous des feuillages légers et trois fois enroulée dans les plis onduleux de mes voiles, mon cœur sommeille en attendant le soir...

LE ROMAIN. — Si ton regard se mêlait au mien, tu subirais le charme glorieux de la contemplation qui immortalise... Je suis roi ; j'ai conquis des mondes, et aussi loin que la terre s'étend, la féerie du ciel et de la mer sont à moi... Je prolongerai l'ivresse de ta jeunesse. A chaque heure du jour, tu connaîtras une harmonie nouvelle... et plus tard, quand tout s'efface, tu seras jeune encore et ton être jamais ne disparaîtra, car devant les races à venir, ton image resplendira, et les amantes diront : « Je voudrais être belle comme le fut sa maîtresse ! »

L'ORIENTALE. — Le rêve est beau... mais la gloire m'importune... Je ne m'éveillerai qu'aux prières d'amour !

LE ROMAIN. — Je t'aime !

L'ORIENTALE. — Si tu m'aimes, prends ce talisman qui me gardera ton cœur... La femme se berce aux paroles d'amour !...

(Ils se mêlent aux ondulations de la foule).

UN BARDE. — UNE NÉBULEUSE.

LE BARDE. — Celle qui s'avance est l'idéal de ma vie ; si mon âme contenait sa lumière, les rythmes chantants rayonneraient des soleils...

LA NÉBULEUSE. — La Nébuleuse est enchaînée dans son orbe éblouissant...

LE BARDE. — Mes chants ne pourront-ils la détacher de qui l'éloigne ?...

LA NÉBULEUSE. — Nul chant n'est beau comme l'attraction de mon soleil !

LE BARDE. — Adieu donc l'orgueil de mes œuvres... je briserai ma lyre...

LA NÉBULEUSE. — Barde qui chantes la liberté, saches vaincre pour délivrer !

Es-tu mon esclave ? Suis-je la tienne ?... Je voudrais te voir libre comme l'Idée !...

LE BARDE. — Je serai libre ; j'emporte de toi le souvenir... Je serai fort, car ma faiblesse te serait souffrance... Adieu ! ô ma lointaine Etoile !...

(Ils s'éloignent.)

CLÉOPATRE. — L'ARABE.

CLÉOPATRE. — Je ne peux aimer que toi seul ! Ne t'aimant pas, c'est la chute, c'est l'abîme, et la loi est de monter !

Toi dont la parole est écoutée, me diras-tu : « Va vers le mal ? »

L'Arabe. — Le mal dont tu voudrais me rendre responsable est en toi, et tu peux t'affranchir...

Cléopatre. — Mensonge ! car tu ne peux toi-même effacer la douleur !

L'Arabe. — Si toutes mes forces sont impuissantes à me protéger... qu'espères-tu ? Je ne peux rien pour toi... rien.

Cléopatre. — Tu n'es donc pas le maître, le dominateur de l'inconcevable même ?... parle ! parle ! toi qui délivres...

L'Arabe. — L'homme est libre d'accomplir en lui, ou de ne pas accomplir.

Cléopatre. — Accomplis-tu en toi ?

L'Arabe. — J'accomplis.

Cléopatre. — En moi ?

L'Arabe. — Je ne peux t'affranchir si tu ne l'es par toi-même.

Cléopatre. — Nos lois se choquent-elles ?

L'Arabe. — Toutes choses s'harmonisent.

Cléopatre. — Ma destinée vole vers toi !..,

L'Arabe. — La mienne est de te fuir...

Cléopatre. — Et si je te conquiers ?...

L'Arabe. — Tu ne retiendrais qu'une ombre...

celui que tu aimerais serait déchu...

CLÉOPATRE. — Et si je montais vers les cimes de vertige ?...

L'ARABE. — Alors nos routes seraient semblables, mais tu monterais toujours, toujours... sans me voir !

CLÉOPATRE. — Ah ! tu sais le moyen de nous unir, de nous atteindre, dis-le ! dis-le !...

L'ARABE. — Il ne faut pas tuer par le mot ce qui peut s'accomplir...

CLÉOPATRE. — Ah ! sois mon compagnon vers les chemins de l'Espace ! Tu me suivras parce que je nourrirai ton âme affamée, et tu ne pourras fuir... parce que nulle autre ne saura, par son vouloir et son désir, te rendre et te donner le bonheur entrevu, la Vie ! Va, c'est toi qui m'appelles... et je viendrai...

L'ARABE. — Non.

CLÉOPATRE. — Austère passant sur le seuil des destinées, as-tu donc oublié le parfum de mes longs cheveux ?...

L'ARABE. — Qu'espères-tu, enchanteresse ?

CLÉOPATRE. — Te reprendre.

L'ARABE. — Parce que tu l'as voulu, capricieuse reine, je me suis éloigné de toi meurtri, et mainte-

nant que tu pressens la blessure fermée, tu viens d'une main imprudente remuer les cendres du passé !

CLÉOPATRE. — Le passé ! présomptueux !... Ton œil de tristesse, ton front creusé disent des abîmes de souffrances... et si tu m'as arrachée de ton cœur, tu l'as toi-même, en même temps, pour toujours déchiré !...

. . . . . .

Dans la traînée de ses voiles légers, la Nébuleuse est apparue, et son regard clair interroge...

Et l'Arabe penché vers elle, a murmuré très bas, comme une incantation protectrice, les paroles d'avertissement : « Voilà l'épreuve !... Contre les fantômes du passé, que la volonté consciente oppose un regard d'avenir... Toute chose vient au jour en son temps... Actes et paroles lancent l'éclair entre les mains des voyageurs... l'autrefois surgit pour barrer la route...

« ... L'ombre obscurcira-t-elle l'étoile ?... » Et pour ne pas augmenter la force de l'orage, anxieux, l'Arabe s'est éloigné, tandis qu'à peine distincts, des mots, lentement, l'accompagnent : — Vous êtes ma lumière... que la lumière soit victorieuse des ténèbres !...

CLÉOPATRE. — Brillante étoile, allons, dissipe l'ombre importune ou téméraire !...

LA NÉBULEUSE. — Toi que j'ai conduite parmi nous, toi qui sais mon amour, quelle ivresse perverse essayes-tu de verser ?...

CLÉOPATRE, — N'as-tu pas dit que chacun ici doit vivre sa libre Vie ?

LA NÉBULEUSE. — Oui, mais sans créer la souffrance...

CLÉOPATRE. — Ne t'ai-je pas avertie que le mal suit mes pas... et me tente ?...

LA NÉBULEUSE. — Ton caprice n'a pas même la grandeur d'une mauvaise action !

CLÉOPATRE. — Prends garde... je suis à bout... tu vas savoir... Caprice ! jeu, dépit ! L'amour m'est défendu, n'est ce pas ? Je suis trop belle ?... Eh ! bien, je l'aime. C'est la lutte... Quand je voudrais, il sera près de moi... Je n'aurais qu'à lui rappeler nos baisers... car c'est moi qu'il trahit ! Toi, tard venue, après la fête de la jeunesse ardente... tu n'as connu de lui qu'un regret des printemps !... Tes chants mystiques et tes gestes de rêve, viennent seulement raviver la nostalgie des réalités enivrantes... Va, tu n'es dans sa vie qu'un repos sur la route que j'ai faite déserte en fuyant...

LA NÉBULEUSE. — C'est toi qui l'as brisé ! tu as jeté une ombre entre le monde et lui, et maintenant, parce que je l'aime, et parce que ton caprice pourra faire à la fois deux âmes douloureuses, tu veux qu'il se souvienne !...

Mais je saurai le défendre de ton amour fatal !... Qu'importe par quel chemin il est venu vers moi ? Ma part est la meilleure si je peux consoler !...

CLÉOPATRE. — Consoler ? mais regarde-le donc ! Qu'est-il auprès de toi ? halluciné d'une idée de rénovation impossible ! son élan vers la Vie adouci, dompté... Ah ! si tu l'avais vu, ivre d'amour à mes genoux !...

LA NÉBULEUSE. — Un voile se déchire... le coup a porté... tu as raison... je m'effacerai... si tu l'aimes !

CLÉOPATRE. — Je l'aime et je veux vivre ! Toi qui es venue pour me sauver, rends-le moi ! Même dans tes bras, d'ailleurs, il ne m'oublierait pas... le désir est un lien que rien ne brise... inaccompli, il peut dormir, non s'éteindre !...

LA NÉBULEUSE *(à voix très basse)*. — Aime-le toujours... je te le donne...

. . . . . .

Calme et dédaigneux, laissant errer sur ses lèvres

un pli plus marqué d'ironie, le mage s'est avancé vers Cléopâtre :

— Tu t'es trompée, dit-il, depuis des temps c'est moi que tu dois aimer... Je viens, et je réclame l'instant de cette valse, la dernière... J'aime les fins de bal... la lassitude des sourires... l'exquis parfum des fleurs fanées... tout conspire aux défaites de l'amour : il tend son arc ; on dérobe ses flèches... et l'on tire soi-même ! Essayons, reine, veux-tu ?...

CLÉOPATRE. — Oui. Je crois en toi, tout le reste est un rêve !

Et l'étranger, qui, d'un geste sûr, a montré le théâtre vide derrière le rideau menteur, entraîne Cléopâtre désarmée et soumise, tandis qu'avec un regard de délivrance, les amants désunis se cherchent déjà pour l'explication nécessaire.

Alors, la Nébuleuse : La tourmente est venue, obscurcissant le ciel, voilant l'étoile pâlie ; la Florentine a vu frémir dans la barque le pêcheur qu'elle aime... elle veut partir... oublier... je l'accompagne. Durant des jours, aucun lien ne devra nous unir : Recueillement et silence ! — L'Arabe s'est incliné, murmurant une formule de résignation et d'espoir ; les plis de son burnous ont quelque temps flotté parmi les groupes, puis disparu...

...Dans les salons presque vides maintenant, Cléopâtre et le Mage semblent restés pour un duel dernier... Ils se mesurent d'un regard certain... mais dans la prunelle obscure de la femme, passe le pressentiment de la défaite...

. . . . . .

VI

DANS L'ARÈNE

Après une journée de causerie et d'abandon, Raphaël et son ami, un jeune graveur dont le burin s'est plu à représenter le côté terrible et ricanant des choses, remontent le soir les rues désertes de Montmartre. Ils vont chercher là-bas l'éclat blafard des lampes et la voix rauque des chanteuses, l'étalage à peine voilé de la chair et l'évocation trouble de l'âpre désir des foules.

A regret le peintre épris des couleurs de la vie, des flots purs, des rayons dorés, des tailles sveltes et des chastes visages suit avec un espoir de le sauver, de le gagner à l'idéal commun accepté jadis au bord de la mer, le compagnon qui l'entraîne.

Et dans la nuit semée de becs de gaz tristes, coupée de silhouettes rôdeuses, l'artiste des ténèbres s'exalte, chante son âcre modèle, élève au-dessus de la monotonie du beau, la multiplicité du mal :

— Regarde près du falot lugubre, cette femme pétri-

fiée sous la lueur, dans l'attente crispée d'une bête à l'affût... et les maisons hargneuses qui se défendent volets clots contre le mauvais vent déchaîné par le soir. Quelle eau-forte ! mystère de l'ombre... laideur qui veut... c'est l'inconscience brutale, la terreur qui plane, la contagion du mal... le glissement du vice, la racine ténébreuse entrevue, pressentie dans la contemplation hallucinante des lignes brèves.

— Alors Raphaël : Il y a mieux à écrire pour l'immortalité d'un burin prestigieux... Et pourtant c'est la vie qui t'attire, la vie dans sa destruction qui te fascine par la terreur et que tu copies pour mieux trembler !

Mais l'autre sans entendre : C'est ici, entrons... et tout de suite ils se trouvent éblouis, inondés de feux électriques, baignés d'une épaisse fumée de tabac, en laquelle la lumière évoque de fantastiques reflets, des formes de cauchemar, d'hallucination et de hantise... et le discours reprend, dédaigneux de l'interruption : Ici, je suis chez moi... je recommence à vivre... garçon, deux Whisky... des cigares... il y a aussi une belle eau-forte là... l'antithèse de tout à l'heure... là-bas le désert noir... le danger frôleur, ici la société joyeuse, l'oasis accueillante et chaude, la lumière.

— Tu appelles cela la lumière, mais tu n'as donc jamais vu le soleil ?

— Si, dans ma jeunesse ! c'est un souvenir que je conserve pieusement... pour ne pas l'user. Maintenant quand je me lève, le soleil est déjà couché, et quand je me couche il n'est pas encore levé, ou si peu qu'il est rouge et bas comme un énorme falot de tramway noctambule...

— Halluciné du néant, comment te réveiller jusqu'à la vie, comment t'arracher à cet entraînement maladif, à cette lassitude résignée qui étouffe la flamme de ton génie... Je ne vois rien que de bien banal, bien écœurant, dans ce spectacle où tu vas puiser hélas, une inspiration boueuse ! Hors du tourbillon factice de ces volontés excitées, je ne vois que des fantômes qui s'effraieraient eux-mêmes s'ils se voyaient tels qu'ils sont. Malheureux, tu brûles tes yeux, et ton âme à ces lueurs de phosphore, au lieu de les vivifier de la bienfaisante lumière ! Malheureux, tu consumes tes veilles à des contemplations corrosives, et de tous ces soirs, dans ta vieillesse, oseras-tu te souvenir ?

Et cette fois le reproche s'est fait entendre, et la tristesse s'insinue : — Oui, je sais, tu as raison... quelquefois le dégoût m'oppresse. Je sens l'abîme

sous mes pas. Mon âme épuisée bat de l'aile en des vapeurs de souffre... Oui, ces visions sont fausses et fatales. Elles attirent dans le vide, et quand on étreint leur mensonge, elles tombent, loques lamentables, cendre amère, breuvage empoisonné, stupéfiant qui éteint la flamme sacrée !

Puis nerveusement : « Ecoute, plains-moi, mais renonce à détourner ma voie; je moissonne mes actes. J'ai semé l'inaction, la fièvre, le désespoir et l'ivresse des sens, en moi et dans le monde ; je suis le prisonnier de mon mauvais labeur. Mes œuvres ont porté la torche incendiaire dans des cœurs purs... voici que tes paroles ont réveillé quelque lueur de croyance — assez pour condamner, pas assez pour absoudre — le mal c'est l'esclavage... je suis esclave... esclave de ce bouge, qui me prend chaque soir... esclave de ce verre que je vide d'un trait, esclave des visions hallucinées, des gravures farouches que j'ai créés les soirs de débauche... esclave — oui je veux te l'avouer — esclave de cette femme dont le regard m'affolle et qui chante à de mi-nue, offerte inconsciente et perverse au désir de la foule impure — j'ai honte de moi-même — et rien en moi pourtant ne secouera les chaînes... mon imagination créatrice est brisée ; je suis incapable d'une vie nouvelle...

après tout, je m'excuse... je cède au mal du siècle, des hommes... je subis. Ce n'est pas moi qui ai voulu ce foyer désastreux, c'est lui, monstre aux cent bras, qui m'a volé mon cœur... »

— Pauvre ami... pauvre enfant.

— Comment j'ai roulé si bas ? ah ! comme tous les autres, comme les plus ardents, comme les généreux... comme ceux dont l'attente est trop fière... histoire banale, toujours pareille... le premier rêve déçu ; la femme de mes vingt ans méprisant l'amour, préférant l'or !... et puis l'écroulement, la lutte vaine, l'égoïsme lâche autour de soi, le dédain ignorant dans la foule et le dernier désespoir — la défiance, l'incrédulité de l'art ! Et de désillusion en désillusion, à travers les mondes faux, et les âmes petites, peut-être par amertume trop violente de la chute, l'apaisement, l'oubli dans l'abandon des premières aspirations, le repos dans la régression vers des phases lointaines — et puis la vitesse accélérée, la chaîne devenue légère, le rêve du possible, le regret, le remords peu à peu effacés — et les jours qui se traînent les uns après les autres !

— Toi qui dans ta jeunesse nous enthousiasmais par tes dons d'évocateur et de poète, toi qui as jeté en nous la première intelligence de la forme, toi qui

semais prodigue et magnifique en toutes âmes passantes l'idée des grands tableaux humains, des symboles, des fresques calmes aux lignes simples, toi qui gravais jadis une médaille espérante : un jeune homme, une jeune fille extasiés dans le désert, marchant vers une étoile en se donnant les mains...

— Oui vous avez eu beaucoup de mon ancienne flamme ; j'ai été prodigue de mon âme... Et cela aussi était peut être une folie... une folie initiale ! Vous étiez trop jeunes, trop forts, trop ardents à vivre, pour comprendre ce que je vous donnais... vous puisiez en moi naïvement, sans scrupule comme en un trésor inépuisable... Et maintenant les paroles ont passé, les enthousiasmes se sont taris... et les œuvres qui demeurent seules sont peu nombreuses... J'ai usé trop de force à comprendre et à aimer ; la réalisation est un travail de manœuvre et d'ambitieux, je n'étais pas né assez égoïste, assez âpre au désir, assez dominateur !

— Insouciants, nous nous sommes enivrés de ta parole comme d'un vin généreux ; tu étais l'excitant de nos efforts, le révélateur des horizons ; une soirée près de toi nous laissait souvent mûris et fortifiés pour un mois de labeur... nous ne savions pas

qu'une âme s'épuise vite à donner d'elle, quand elle ne se nourrit pas de la manne d'un profond bonheur... et nous ne te rendions jamais rien de cette renommée que tu nous aidais à conquérir...

— Quand la renommée vint... ils sont partis les uns après les autres, les amis couronnés... oublieux, vaniteux... et toi aussi Raphaël, tu es parti, toi le plus près de mon cœur... je ne t'ai plus suffi... tu m'as écarté d'un geste dur, comme si je te cachais l'univers !... Alors, incapable d'un nouvel amour, incapable d'une nouvelle amitié, j'ai fait mon voyage aussi, mais dans les profondeurs de l'abîme... Maintenant je dois être très bas... pourtant, j'aurais pu l'ignorer toujours... mais ton âme pure et sereine m'a montré le ravage comme un miroir d'argent poli.

— Sortons, veux-tu ! j'étouffe ici ; ces lumières blanches brûlent les yeux, et ces femmes sur la scène n'ont pas même la beauté triomphale d'une décadence amoureuse de sa chute. Sortons, c'est un cauchemar...

Dehors l'air est frais, les étoiles ont percé la nuit ; Ah ! n'est-ce pas tu respires, laisse-toi pénétrer... viens, promets-moi de ne plus descendre ces marches

de lâcheté... abandonne comme un vêtement usé tes rêves maladifs, laisse tomber ici ton imagination salie... Viens, je vais te conduire en un monde vivant.

— Impossible, je... je suis attendu.

— Nul ne t'attend, tu es libre... Là-bas sur la hauteur, l'atelier silencieux ne s'impatientera pas... et dans les bras d'un clown ta danseuse oubliera tes fièvres privées de joie.

— Bien ! j'essaierai !... mais je le sens, toutes ces chaînes s'allongent sans se briser... comme des boulets innombrables, je traîne après moi des souvenirs pesants... dans mon nimbe flottent les mauvaises visions et ressurgissent les erreurs passées... et leur remords se déploie comme un enfer tentateur, un abîme de vertige où l'on tombe en croyant fuir... Ah quel flot d'Océan et quel vent purifierait mon âme lasse, hallucinée, brûlante... quelle œuvre accomplie me protégerait ?

— Ta place est vide au milieu de nous... et l'œuvre une et multiple est vaste comme le monde ; cet été près de la mer, les compagnons d'un vouloir rénovateur, les serviteurs d'une idée conquérante et libératrice viendront mêler leur rêve, leur joie, et leur labeur... Le programme est immense et fécond ;

entrer dans ce courant, c'est baigner ton front dans l'équilibre souriant de la Vie, c'est baigner tes yeux dans un spectacle de beauté chaste. Là, tu trouveras les visages d'intelligence, les mouvements cycliques, les salles hautes et les jardins en fleurs, la musique et la danse... l'amitié, l'amour... l'Art et la Femme !

— Dois-je apporter ma vie impure parmi vous ? qui s'approchera de moi ? Qui osera m'aimer ? mon visage ne porte-t-il pas les traces de la foudre ?

— Tout change, revit, et s'efface. L'éclair de tes vingt ans rallumera sa flamme sous le magnétisme apaisant de l'aspiration unie, ton âme se relèvera dans toutes ses virtualités, et de la souffrance vaincue, de l'expérience voilée, de la tristesse espérante, une beauté grave se répandra sur tes traits... La vraie femme aime à consoler ! Son plus grand bonheur, sa mission la plus divine est de sauver, de rendre la vie et la terre à celui qui connut l'abîme. Elle préfère l'audacieux à l'esclave ; que lui importent les fautes anciennes, si elle sait bercer l'âme géante ! Espère en toi, ton destin va s'ouvrir...

Notre maître René, philosophe, et disciple d'un Maître, parle ce soir, — ici — de ce qu'il faut vou-

loir, devant une assistance qui déjà croit et veut... A mon tour de te dire : Entrons...

L'orateur puissant et mesuré, calme et vibrant, fait tomber sur l'auditoire le rythme de ses phrases, comme un ordre et comme un appel :

« Or le moment qui passe nous mène au seuil d'un siècle nouveau ! Est-ce donc une minute ordinaire que celle où l'une des portes du passé retombe ? Entre hier et demain, il n'y a que l'intervalle d'une pensée, mais qui oserait soutenir que cette cause puissante un nom, un signe, une date aura été sans effet ?

Si dans la continuité du devenir, il n'est rien qui marque l'instant précis où sonne le nombre, si le changement de siècle, comme celui de semaine ou d'année ne répond qu'au besoin chez la créature intelligente de compter des bornes sur le chemin de l'éternité, néanmoins il y a un fait humain, impérieux et persuasif qui d'un signe imaginaire crée la force libératrice.

Devant la solennité de l'heure, l'âme pressent comme un appel du destin ; de la concentration de sa volonté jaillit avec le désir, l'effort qui mène aux rénovations sociales et dans la forme vide vient se mouler le bronze des résolutions. La cloche a retenti,

que la conscience se recueille et s'examine; qu'elle s'affranchisse de l'hérédité brutale, qu'elle se soumette aux lois de la raison; l'acte de liberté sera un acte d'obéissance et la Terre s'orientera vers l'harmonie.

O quelle moisson de bonheur, quel renouveau de printemps, quelle jeunesse, quel empire couronnerait bientôt un tel effort... Pour conquérir la joie il suffirait d'oser !

Oser croire ! Mais quoi ? conduites à l'assaut des traditions par la voix d'une critique imprudente, les foules ont saccagé dans leur âme leur propre citadelle. Maintenant elles se traînent sans courage et sans beauté vaincues par ces démons qui hantent les derniers jours des civilisations orgueilleuses : le mensonge et le désespoir.

Çà et là parmi les ruines, ceux qui veillent sur les destinées de leurs frères ont gravi les sommets abandonnés; dans le silence des solitudes, de ces hauteurs qui dominent les peuples et les terres, ils ont entendu des paroles de foi et ils ont eu des visions d'espérance !

Et ce fut avec plus d'enthousiasme qu'aux temps anciens des cortèges sacrés, le réveil des croyances,

célébré royalement dans le sanctuaire des âmes, selon le rite pompeux d'un art fervent.

Au moment d'entrer à pleines voiles dans ce qu'ils conçoivent comme le libre avenir, les héros ont résisté à la puissance du nombre : initiative superbe, exemple marmoréen. Leur vie se dresse dans le respect de l'histoire comme ces statues qui demeurent le modèle des tentatives conscientes de la matière vers la forme.

C'est en eux-mêmes qu'ils ont cherché, non plus le problème quelconque des jours de joie banale et d'inertie, mais le problème unique et profond des jours d'épreuve, le problème de la destinée.

Et tous ont retrouvé au fond de leur âme enfiévrée, un guide pour la route, une lumière dans les ténèbres, une certitude apaisée.

Alors ils ont regardé le monde; ils ont contemplé les hommes égarés dans les jouissances stériles, et à la clarté de leur science, de leur foi — car la vraie science nourrit la foi — ils ont mesuré l'orage.

Ils ont vu les villes comme des foyers de destruction morale projeter au loin leur reflet de mensonge; les passions déchaînées partout où la force n'était pas anéantie, et le désir de vivre aboli là où

l'épuisement qui suit l'erreur était déjà venu. Et ils ont prévu les dislocations prochaines.

Mais leur regard dans le spectacle diffus des sociétés tourmentées, a distingué le peuple, masse énorme, réservoir de puissance, et le peuple a paru le même à tous les âges, d'une innocence jamais fanée, prêt à lancer suivant l'impulsion des laves ou des lueurs, toujours mûr pour les demains ensoleillés. Et les vices n'étaient plus que déchets d'une fonte incessante, mal inhérent à l'effort trop violent, mauvais usage de la connaissance, rameaux étouffés sous l'ombrage, champignons soudains germés dans le sol humide des forêts.

Et devant ces victimes inconscientes de l'œuvre illimitée, une rosée de pardon a baigné leur âme et ils ont voulu guérir.

Et chacun d'eux dans la solitude nécessaire s'est demandé anxieusement comment la transformation s'accomplirait et d'où viendrait cette lumière attendue; et ils se sont instinctivement tournés dans les régions du rêve vers des compagnons de vaillance et d'espoir... Et voici que devant eux, tous les chercheurs du même idéal en la sérénité d'une bonne volonté radieuse dans l'espace et dans le temps se sont dressés... et ils se sont vus unis et présents,

penchés à la même heure d'un bout de l'univers à l'autre, sur le même problème, entourés de la foule des renommées fécondes, et le passé et l'avenir se confondaient en eux...

Au fond de leur âme ils avaient retrouvé une doctrine universelle, stable et unique : la synthèse humaine. Ils avaient retrouvé la loi de la vie et le principe de l'ordre, la Loi des lois, dominée par l'Unité.

A la lumière de ce principe, Messieurs, le chaos s'organise, les forces conspirent, les horizons se dévoilent, l'intelligence grandit, le mal s'efface, la beauté se multiplie, la joie rayonne, l'avenir resplendit !

A la lumière de ce principe, tout s'éclaire, s'harmonise, s'équilibre... les divisions disparaissent, les abîmes se comblent, les erreurs se réparent, les espoirs se réalisent, l'homme devient...

Quelque jour peut-être me sera-t-il permis de vous exposer avec détail, comment d'une base aussi solide s'élèvent triomphantes les assises de la Mentalité, bases de toute l'action humaine, semences de toute la vie et de tout le bonheur terrestre !

Je vous montrerai alors la morale assurée, unifiée, autorisant la certitude de la conduite, la métaphy-

sique translucide et naturelle, démontrant la Morale par ses intuitions et par ses hypothèses, indissolublement liée à la physique générale qui l'établit et la contrôle...

Je vous montrerai la Science, arbre géant issu des efforts de l'homme, plongeant par ses racines dans la multiplicité des formes, s'élevant par sa cime ascendante au sein de l'Identité de l'Etre! Je vous montrerai l'Art, réaction de la Science sur la vie, application continuelle de la découverte et de la méthode à toute la pratique de l'existence.

Je vous montrerai enfin l'Analogie, clef d'or qui ouvre tous les mystères sociaux et tous les secrets physiologiques, parce qu'elle ouvre deux portes sur une seule Vérité : la partie considérée comme Tout, le Tout considéré comme partie... l'unité dans la multiplicité, la multiplicité dans l'Unité.

Faisant de la sociologie une morale de groupe, de la morale une sociologie individuelle... l'homme considéré comme un groupe de cellules, l'homme considéré comme une cellule de groupe.

Et là, Messieurs, appliquant les formules concordantes de la Raison, de la Tradition, de l'expérience et de la dynamique, nous déduirions ensemble les

procédés de l'art de vivre, tant dans la conduite que dans la politique.

Aujourd'hui je ne veux que vous livrer une pensée qui m'est particulièrement chère, vous grouper autour d'elle pour la vivre, et de sa réalisation faire sortir enfin la possibilité d'accomplir avec vous le programme que je viens d'ébaucher.

Cette idée, c'est l'acte préparatoire avant l'étude sincère, le désarmement respectueux et réciproque avant la promulgation du traité, c'est l'assurance des conditions primordiales de la Vie pendant l'effort de la connaissance vers le mieux.

J'ai nommé la Concorde, l'Union !

Pour que la voix de ceux qui trouvent une route d'espérance, puisse se faire entendre, pour que leur parole soit suivie jusqu'à la volonté de la réflexion et de l'essai, il faut que les luttes se taisent, et que les agités se calment.

Rien de grand n'a germé hors du silence relatif de la mesure et de l'ordre relatif du respect.

Or il est temps qu'un effort soit tenté, car il faut le proclamer, les peuples et les mondes ont entre leurs mains la vie ou la mort, l'épanouissement ou la dissolution, et toute heure qui ne les grandit pas les abaisse.

Un homme dans une nation, n'est pas plus puissant par lui seul qu'une cellule nerveuse dans un organisme. Pour l'un comme pour l'autre il n'y a d'action efficace que par l'agrégation d'éléments semblables, qui en augmentant la masse à évertuer, augmentent d'autant la puissance évertuante. De là la constitution des grands courants dans l'âme de l'individu, et dans celle des peuples, les facultés et les passions, les institutions et les partis.

De toutes les fonctions sociales comme de toutes les facultés individuelles, la plus nécessaire au point de vue de la réalisation de la Vie est la capacité de juger, d'adapter, de résoudre, de prévoir, c'est-à-dire l'intelligence appliquée à la raison et servie par la volonté créatrice.

Or c'est aussi et pour cela même la capacité la plus rare, celle qui fait de l'homme un sage, un philosophe, un législateur et un roi, celle qui fait des peuples une nation prudente, lumineuse, équilibrée et puissante, celle qui idéaliserait toute conscience jusqu'à sa perfection, qui magnifierait toute chair jusqu'à sa plénitude de vie.

Les quelques esprits constitués ou institués possesseurs de telles facultés et de leurs dérivés forment l'embryon de cette haute conscience nécessaire au

destin des empires. Mais ils sont trop peu nombreux, trop peu liés pour déterminer un mouvement efficace et immédiat. Leur action se fait sentir en un long laps de temps à travers d'innombrables circonvolutions d'influences et de non influences au sein de la cérébralité humaine.

Parmi toutes les formes de l'organisation politique et sociale, la raison est peut-être la seule norme qui ne soit pas représentée. Et cela parce que ses serviteurs, ses croyants, ses hiérophantes ont négligé de se relier à la masse en travail, par des degrés nombreux, des différenciations suffisantes, des adaptations opportunes, des formules ouvertes, des volontés énergiques et des talents pénétrants.

Et pourtant une armée est là, prête à se révéler à elle-même, et à comprendre son devoir et sa puissance ; et si les hiérarchies les plus élevées lui manquent peut-être, du moins est-il permis d'espérer qu'une masse inconsciemment équilibrante par ses principes et ses moyens, puisse dès aujourd'hui se constituer pour le bien de la Patrie, qu'elle préservera d'un danger incessant et formidable : le déséquilibre, la division.

Parmi les voix discordantes de la passion ignorante, de la science partielle et de l'ambition intéres-

sée, il est nécessaire de pouvoir faire sonner un jour le tocsin contre l'erreur au bord de l'abîme, ou le clairon vers les hauteurs au seuil de la conquête rédemptrice. Il faut un parti de l'équilibre au milieu des partis de l'instinct, un parti au centre de l'action pour harmoniser les impulsions contraires, éviter la destruction aveugle et réciproque des puissances vives de la Nation ; pour concilier les tendances, fondre les caractères, fonder l'Unité irrésistible de toutes les forces nationales.

Le parti de l'Unité, c'est celui qui subordonne ses actes à ce principe de l'initiateur : « Tout royaume divisé en lui-même périra » ; c'est celui qui équilibre ses discours de manière à ne rien détruire de ce qui est, et qui ne transforme l'actuel qu'en le délivrant de son néant ; c'est celui qui veille sur ses paroles et ne sème aucun vent de colère, mais qui apaise les violences prêtes à surgir, en dévoilant aux deux passions antagonistes la réalité qui les unit, la vérité qui les autorise, et dans laquelle elles doivent se réconcilier en une étreinte de progrès.

Le Parti de l'Unité, c'est celui de la Nation grande, forte, initiatrice, heureuse, belle, libre et puissante parmi les nations, parce qu'elle se dirige

suivant la Loi immuable de la Raison, en faisant courber ses passions devant ses devoirs, en faisant rayonner sur ses membres et en multipliant à travers les générations son génie harmonieux, son enthousiasme, sa noblesse et sa gloire.

Ce parti, Messieurs, inscrit sur son étendard cette pensée de Gœthe : Toute œuvre d'opposition est une œuvre négative et la négation c'est le néant. Il concourt à toutes les entreprises, avec foi, avec amour, avec sagacité, modérant les unes, éveillant les autres, redressant les directions, élargissant les points de vue, sans jamais laisser une force et un mouvement de la vie sous le coup de l'indifférence, de l'hostilité ou de la haine. Il reconnaît l'étincelle merveilleuse du désir, partout où une volonté s'efforce. Il croit au bien et à l'impossibilité de le fuir dès qu'il est connu. Il se plaît à trouver la grandeur des aspirations, à découvrir et à proclamer le rayon de vérité enclos dans l'écheveau embrouillé des traditions, des espoirs, des superstitions, des préjugés même, parce qu'il sait que rien n'est en vain.

Avec Shakespeare, il comprend qu'il y a une âme de bonté dans les choses mauvaises, avec Spencer qu'il y a une âme de vrai dans l'erreur, avec Platon que toute chose ne subsiste que par ce qu'elle con-

tient d'être, c'est à-dire de réalité, de vérité, de bien.

Il accepte tout ce qui est parce que cela est, et le transforme pour que cela soit davantage. Il sait distinguer le mal là où seulement il est, c'est-à-dire dans le manque, la privation, le néant, et il ne lui reconnaît pas d'existence. Le souffle de la lumière intellectuelle le dissipe comme un mauvais nuage de vapeurs lourdes.

Il se définit positivement par ce qu'il aime et par ce qu'il attend ; jamais négativement par ce qu'il désapprouve. Il considère un terme d'opposition pris comme étendard, comme une véritable anarchie et un déchirement intérieur. Il sépare les hommes des institutions qui les régissent, et ne s'en prend pas à l'esclave des fautes du Maître. Il corrige la Loi plutôt que les citoyens, parce que c'est la Loi qui fait les citoyens. Il ne rend pas une collectivité responsable des fautes de quelques-uns. Il cherche à unir, à pénétrer, à associer, à fusionner tous les éléments de son peuple, et il ne le trouve pas trop riche de forces diverses, de caractères différents, de tendances éloignées, sachant que plus la base est étendue, plus somptueuse sera la pyramide au jour de l'Harmonie.

Nulle violence dans la controverse, mais cette courtoisie qui permet de tout dire, de tout révéler, sans blesser, sans énerver, sans bouleverser inutilement les masses. Pas de hâte dans les changements, mais un effort continu d'intelligence et de liberté, qui conduise sans cesse et insensiblement du moins bien au mieux.

Pas d'inertie dans les formules, mais une audace prudente et avertie, qui ose toucher à tous les rouages, à tous les ressorts quand cela est nécessaire, et jusqu'aux plus délicats, aux plus profondément organiques : tel est le plan invariable de sa tactique.

Également attaché au passé et soucieux de l'avenir, il s'appuie sur la Tradition universelle, en même temps que sur la connaissance actuelle, au point de vue de la science ; sur la tradition française en même temps que sur l'idéal contemporain, au point de vue des mœurs. Désireux par dessus tout de ne diminuer en rien le trésor vivant légué par les ancêtres, il ouvre sa doctrine à l'essence de toutes les croyances, et il préfère ajouter que retrancher. Les découvertes savantes lui apparaissent plutôt comme la confirmation et le développement des plus anciens principes, que comme des points ini-

tiaux sur lesquels doivent se fonder des synthèses et des croyances radicalement nouvelles.

En religion, en sociologie, en morale, en politique, en art, il sait concilier les derniers progrès avec le respect des formes anciennes, il aime à retrouver d'invariables dogmes sous les plus orgueilleuses formules, ivres de nouveauté, et à rendre aux représentants de toutes les croyances cette sympathie et cette fraternité que la foi sincère se doit à elle-même partout où elle se rencontre.

Or, si cette pensée de l'Unité est la plus haute, la plus lourde, la plus puissante qu'ait jamais porté cerveau humain ; si elle mesure la force de l'esprit, la pureté de la volonté, la magnificence de l'âme, quels sont ceux qui à côté du philosophe ont le droit et le devoir de l'assumer avec lui ?

Vous avez déjà répondu : Me voici — comme je vous ai déjà nommés, vous les créateurs, les amoureux de la Vie, vous les artistes, les poètes, les serviteurs de l'Idéal — vous dont l'imagination cherche à étreindre le Tout, et à briser sans cesse un moule trop étroit... Car dans votre existence il y a deux parts également nécessaires : vous êtes individuellement des créateurs de Beauté, mais vous êtes

aussi collectivement des citoyens, des partageants de toute la joie et de toute la douleur de vos frères.

Et c'est vous que je convie à devenir une force libre, unie et audacieusement respectueuse; c'est vous que je convie à devenir le modèle des assemblées, l'incarnation de la raison, le parti des philosophes, la faculté rectrice et rayonnante de votre pays.

Et ne pensez pas, Messieurs, qu'on veuille vous attirer dans une croyance inerte et figée, dans une croyance inévoluante et tyrannique... mais au contraire vous libérer à chaque heure, à chaque minute des contraintes du passé en vous et hors de vous, en proclamant que la science humaine n'est pas, mais devient; en proclamant que l'acte scientifique nécessaire, accompli selon les lois de l'Art est une œuvre d'équilibration présente et que toute sa valeur vient de son opportunité. Toute œuvre humaine est par essence contingente relative et passagère. L'acte qui fut sage en son temps, fut beau et reste beau; mais il doit perdre peu à peu toute force et toute portée dynamique.

L'immortalité des œuvres telle que l'ont comprise les législateurs et les artistes enivrés de leur gloire est une vanité sans objet, à laquelle il n'est pas

besoin de croire pour tendre vers le plus haut symbole. Il nous suffit de savoir que nous avons en les créant, réalisé notre destinée la plus complète.

La Science qui est la pensée de l'Humanité, en est aussi l'organe équilibrant ; l'homme gouverne la terre, mais qui dirige l'homme ? qui, dominant les flots humains, ose et peut assumer le gouvernement de cette foule royale ? Une phalange de volontaires, une faculté haute de courage, d'invention et de travail se lèvera-t-elle enfin ?

Oui elle se lèvera ! elle se hiérarchisera, s'organisera, s'unifiera, pour atteindre son apogée d'intelligence et de pouvoir ! elle trouvera sa force dans le fait et dans le principe, et l'acte du lendemain sera le lien de toute ces consciences actives.

Alors, Messieurs, je vois le philosophe créant la base transitoire de la pensée humaine ; les sociologues trouvant la loi progressive du développement humain ; les docteurs élaborant la thérapeutique du moment ; les moralistes redressant les déviations psychologiques passagères ; les poètes proclamant l'idéal prochain ; les dramaturges, les romanciers dévoilant l'iniquité, le vice, l'erreur actuelle ; les critiques reliant le littérateur au savant, apportant les idées de l'un à la forme le l'autre ; l'architecte

élevant les villes et les palais pour la plus grande harmonie de la vie générale ; les sculpteurs et les peintres répandant l'image désirée de la beauté et de la grâce.

Et tous réunis dans un même élan, travaillant à la même œuvre par la réalisation d'une doctrine unique : celle de l'équilibration continuelle de la vie à tous les degrés..., tous politiques à leur manière, c'est-à-dire gouverneurs de Cité, n'abandonnant pas à de moins dignes l'honneur de conduire leurs frères à travers les chemins infranchis de l'ascension progressive, tous directement et indirectement créateurs de Lois, créateurs de Peuples par le rayonnement maximum de la vérité équilibrante sous la forme de l'art équilibré.

La parole sans l'acte est vaine. C'est pourquoi je vous convie, non à discuter les formules trop générales de ce discours, mais à agir par l'assentiment et le désir de l'épreuve, en acceptant des réunions fréquentes et prochaines pour l'établissement discursif de l'entente primordiale.

J'ai confiance que cette entente se fera, car si la vérité est infinie dans l'univers elle est Une dès qu'elle se revêt des conditions d'un objet déterminé.

Alors comme pour effacer jusqu'à la trace des

défaillances, l'enfant prodigue dont le cœur battait d'enthousiasme auprès de Raphaël, commanda l'ovation, déchaîna la tempête des bravos... Et les forces de son âme libre après la captivité le faisaient crier de joie et d'espoir : « Oui ! Oui ! la rénovation ! L'esprit libérateur ! à l'œuvre ! à l'œuvre ! marquez ce jour d'une pierre blanche... un nouvel espoir est né ! ce n'est plus en vain ! ce n'est plus en vain ! un nouvel espoir est né ! »

Et dans le tumulte les voix se répondaient, se confondaient, se dominaient : l'abandon des égoïsmes ! — des haines ! — des sophismes !

— Elevons sur la colline, le Temple du Vrai ! — le symbole ? — le symbole ?

Alors visionnaire le graveur : « Les neuf muses dansant au rythme d'Apollon la danse planétaire. »

Et tandis que s'écoule l'auditoire et que Raphaël entraîne René avec des étreintes émues, le régénéré sent croître et resplendir en lui, le pardon magnifique d'une inspiration nouvelle, et ses yeux suivent à travers l'espace les cercles mélodieux que tracent les déesses.

VII

LA RÉPONSE DU DESTIN

Ils étaient partis silencieux et hâtifs, fuyant une atmosphère troublante, écartant la fleur au parfum lourd, et pendant les premières heures du voyage, Stella, Guido et Félicia, tout entiers emmurés dans leur drame intérieur, avaient cherché dans l'oubli volontaire et dans le souvenir, une réponse à l'inquiétude de leur cœur.

Et peu à peu dans ces âmes droites et vaillantes, la claire vision d'une vie harmonieuse renaissait. Le musicien résolu à faire jaillir d'un séjour en Italie l'œuvre dès longtemps choisie, et désireux de retrouver pour l'épanouissement des rythmes la paix grandiose de l'amour certain, n'avait pas eu de peine en une analyse courageuse, à mesurer la médiocrité de ce heurt, fait de louange et de dédain, de vanité flattée, et d'orgueil meurtri... Et devant l'ordre impérieux de sa volonté, les réflexions libératrices se succédaient : si l'amour sauvage et

magnifique peut en un jour faire sombrer dans la la tempête un tranquille bonheur, s'il peut dans sa fatalité briser les liens chéris pour en tresser d'irrévocables, rien de fort n'avait secoué les assises de sa vie ; nul souvenir fascinateur ne l'étreignait, nulle attraction farouche ne l'avait emporté... il n'y avait pas eu d'orage... et tout était pareil, et toute la même joie intarissable de l'union s'épanchait en flots de tendresse... seulement un désir de recevoir librement l'admiration félinement offerte... et puis un regret jaloux de voir présenter à d'autres la même coupe d'encens... un mauvais rêve très effacé, très banal, d'où s'élevait une seule réalité : Félicia avait pleuré... parce qu'elle aimait... et il se répétait, comme au temps des premiers aveux, elle m'aime... elle m'aime... et moi je l'aime parce que je l'aime, et je l'aime deux fois parce qu'elle m'aime !... être l'élu, l'appui, le héros ! être toute la joie, toute la vérité, tout le bonheur... être la force, l'avenir et la croyance d'un autre être qui s'est abandonné tout entier, qui s'est voué à un destin comme à son roi... ô quel enivrant devoir, quelle sublime vertu, quelle route de noblesse ! et les accents de l'hymne triomphal flottent sur les sommets d'une inspiration attendue... enivré de

soleil, il entendra les accords de la symphonie Estivale, cette création riche de santé, de plaisir, d'enthousiasme et de beauté qui affirmera la Bonté de l'Univers et la splendeur de la vie, dans le rayonnement de tous les Midis... Et comme pour calmer l'effervescence de sa pensée, et comme une conclusion vivante de sa méditation, et comme une envolée de muette adoration, il a pris dans ses mains la main de Félicia, et il l'a gardée, berceuse et pardonnante... comme autrefois... Mais cette idée de pardon n'existe en lui que parce qu'il est conscient de l'erreur ; elle n'existe pas dans l'esprit de l'amoureuse qui souffrit sans vouloir accuser, et qui mettra dans le prochain baiser toute la joie confiante de se donner.

Les pensées qui sillonnent le front rêveur de Stella sont plus persistantes, et plus lourdes de leur indétermination même. Elle a été ébranlée dans l'essor d'une attente heureuse, et c'est comme si la terre s'était faite subitement plus âpre à ses pas... et tout son destin tremble au-dessus d'elle comme une flamme au vent de la nuit...

S'était-elle trompée et n'était-ce pas lui ?... avait-elle été surprise encore trop tôt par l'espoir inlassable ?... Pourtant nulle volonté n'avait réveillé en

Elle un tel élan de confiance et d'avenir... et quand éloignant ses derniers, ses plus vibrants souvenirs, elle cherchait à évoquer d'autres possibles, elle ne parvenait pas à imaginer... et elle retombait épuisée d'un effort inutile... Lui ou personne... Alors se reprenant à la joie, elle se disait qu'il l'aimait, qu'il souffrait de son absence, et que l'aveu irrésistible, impétueux, nécessaire, allait jaillir à leur premier revoir... et les heures de la causerie se déroulaient en elle dans une atmosphère ardente d'amitié, enveloppant et dépassant l'amour.

Mais bientôt elle revivait pour la centième fois les scènes déchirantes du bal... la beauté railleuse d'Irène, et ce passé dont elle avait osé salir et empoisonner l'avenir... alors elle le revoyait impassible et victorieux, écartant d'un geste de maîtrise le breuvage d'abaissement, sourd à la voix pleurée de la Sirène, insensible au feu du regard et au piège des paroles et comme saturé de la protection surnaturelle d'un autre amour...

Et elle était fière de l'avoir disputé à la magicienne, et d'avoir triomphé, et il lui apparaissait dans une auréole de victoire... et elle regrettait l'épreuve, l'obstacle jeté d'un mot par sa volonté au devant de l'accomplissement, ce retard déchaîné

dans le trouble, et dont il faudra supporter le long et dur prolongement...

Car la liberté s'enchaîne par la résolution, et tout le déterminisme dont elle s'accompagne, s'inertie dans les mouvements provoqués... ceux qu'on a décidés au départ, et ceux qui vous attendent, la distance franchie, l'insistance des hôtes pour la durée du séjour, et cet orgueil légitime de mettre l'acte à la hauteur de la parole.

Et maintenant pourquoi être partie... l'avoir laissé sans joie, le priver de ce qui doit être toute sa vie, l'abandonner peut-être à d'autres assauts d'un passé qui veut renaître ! et n'avoir pas même demandé l'envoi fréquent de ces lettres où tant d'inconnu se révèle, où tant de timidité s'enhardit... Est-ce qu'il est besoin de délais, de séparations et de souffrances pour déchiffrer une énigme résolue ?... pour accepter l'irrécusable verdict du cœur...

O comme il serait absous d'avoir aimé avant de se connaître, comme elle était prête à lui faire vivre la négation de sa légende douloureuse, à ramener vers les terres fertiles les sources détournées !... alors elle imaginait son arrivée subite en la retraite lointaine, impuissant à supporter l'absence plus

longtemps, et ses paroles remplies d'une certitude éblouie : « Je vous attendais » ... Et l'accent dont il avait autrefois protégé sa confiance contre l'étreinte du doute, l'accent de prière et de souffrance dont il l'avait enveloppée au seuil des révélations, revenait comme un bercement d'amour, si puissant, si tranquille que sous cette incantation continuée, peu à peu se dissolvaient les nuages, et l'approche d'un incomparable bonheur emplissait l'horizon !...

Et les jours passaient calmes et souriants, dans cette admirable campagne de Florence, berceau de Félicia et séjour habituel de sa famille. Ce retour imprévu de la sœur aînée était une fête pour toute la maison, et dans les formes antiques et respectueuses de la hiérarchie familiale, une chaude tendresse ruisselait sur tous les fronts, unissant sous le même geste grave et doux de l'aïeul, deux générations de sagesse et de grâce... Le dernier des cinq enfants surtout, un ravissant garçon de dix ans aux grands yeux noirs, aux boucles blondes, Luigi, partageait ses prédilections entre Guido et Stella, et semblait trouver auprès d'eux un charme instinctif d'initiation merveilleuse...

Sa plus grande fierté était de jouer du violon devant son oncle, d'être admis à soutenir la voix

pathétique de sa sœur, et de recevoir comme un éloge voilé le baiser de Stella... car Luigi était doué d'un talent précoce, et ne rêvait déjà que symphonies et opéras ; chaque matin il surprenait Guido au moment de sa promenade, et il se faisait si câlin, si pénétrant, si attentif qu'il obtenait de partager l'heure émouvante de l'appel des rythmes... alors, il savait interroger et écouter jusqu'à ce que les fibres les plus profondes vinssent à tressaillir, et comme devant un ami et un disciple, Guido laissait déborder l'inspiration que le soir devait fixer.

Plus tard il arrachait Stella à sa rêverie quotidienne, et elle se laissait entraîner par les allées... et quoique elle ne le fut pas, il appelait sa tante cette grande jeune fille qui caressait ses boucles.

« Tante Stella je t'aime, parce que tu es jolie. »

Elle toute heureuse de l'hommage innocent protestait : « Alors si je n'étais pas jolie tu ne m'aimerais pas ?... mais c'est très vilain cela... »

— « D'abord tu ne serais pas toi alors !... et puis toi non plus tu n'aimes pas les choses laides... tu n'aimes pas des morceaux de musique, des tableaux, des livres quand ils sont mal faits, alors les personnes, tu sais, c'est la même chose. » Et la logique

de l'enfant déconcertait la morale factice dont elle s'était servie pour le combattre, et elle se demandait : Pourquoi troubler la sincère conscience première, pourquoi défigurer les sentiments réels, et elle l'embrassait en lui disant : « Eh ! bien, tu as raison Luigi... on ne peut aimer que ce qui est beau... mais tu verras plus tard que le courage, la franchise, la sagesse illuminent les visages et font briller sur eux une beauté profonde ». Et l'enfant répétait : « Je veux être courageux, franc et sage, et j'écrirai de la musique qui embellira ceux qui l'écouteront. »

Toujours prête à deviner les moindres vagues réfléchies par le front qu'elle a ime, Félicia a senti l'immense affection faite d'admiration et de regret, que Guido a laissé croître pour son jeune frère.

Car n'est-ce pas entre eux la seule mystérieuse souffrance de n'avoir pas créé le lien vivant de leur amour... ce cœur que l'on sculpte avec l'espoir du sublime, cette vie que l'on caresse pour la beauté future, coupe précieuse où s'amoncellent et revivent tous les trésors d'une expérience héroïque.

Et l'idée de garder près d'eux l'enfant doué par la nature d'un génie précoce, de reporter sur lui toute

leur tendresse enclose, peu à peu germait au fond le plus caché de son être...

Elle comprenait que les courants de la vie finiraient par s'inertier dans une étreinte stérile, comme un tourbillon lourd de danger et dont l'excès même diminuerait peut-être la puissance plastique de l'artiste... et que pour réaliser la musique inouïe de la pleine existence, il fallait accomplir l'intégralité de la Vie...

Un soir, tandis qu'en mariés nouveaux, sous le ciel pur, parmi les arbustes en fleurs, ils promenaient leur joie silencieuse, elle osa soulever un voile de sa pensée : « Avez-vous remarqué Luigi, quand il joue devant Stella... comme il la regarde, comme il rougit, comme il attend son baiser... il l'aime ! »

— Les enfants sont capables du plus merveilleux amour... et ceux que le ciel a doués de grandes âmes, préludent dès les premières années à la fête ininterrompue de leur cœur échangé... L'amour donne des ailes, dit Platon... et quelles ailes plus légères, plus diaphanes, que les ailes de ces anges que la douleur n'a pas meurtri !... L'amour éthéré, inconscient et pur, c'est peut-être tout le génie... les enfants aiment comme les héros ! Luigi a ressenti l'action

cristalline et lumineuse de Stella ; il la recherche pour cristalliser sous la même loi... la forme exquise attire l'énergie flottante pour la mouler... délicieuse polarisation... tout l'avenir possible commence par s'assimiler le présent le plus parfait...

— Près de toi aussi Guido, il aime à cueillir l'essence de la gloire, il s'épanouit à ta parole comme une fleur au rayon printanier, il aspire ta science qui le guide, ton enthousiasme qui le soulève, tes rythmes qui l'enchantent, et devant toi il est respectueusement ouvert à l'initiation d'un Art qui déjà le domine.

— Quand sonnera l'heure du départ, ce ne sera pas un des moindres regrets : l'heure tranquille de la leçon, et celle de la promenade avec ce disciple de dix ans !

Plutôt jetée la semence, meilleure la moisson ! combien de jeunes gens rencontrés sur la route nouvelle, s'enfuient armés des arcanes, pour en rehausser la mauvaise chanson des foules... Ah ! quel joyau pour l'artiste véritable qu'un disciple fidèle... Nul maître profond n'a jamais cru fixer les bornes de son Art... il a entassé les œuvres comme des degrés sous les pas de ceux qui suivent et tout son rêve est de les voir s'élever plus haut que lui-

même !... ô ce rêve du disciple fidèle qui exécute un peu plus de l'intention première !... Oui mon art me réclame des prêtres pour ses temples ! Lui seul est immortel !... moi je passe... Toute la gloire est vaine, si l'autel est désert... choisir entre tous l'élu... lire le signe sur le front... cultiver le talent... libérer le génie des entraves : voilà l'œuvre la plus noble, complémentaire, mais dominatrice de l'autre. Tout génie puissant demeure incompris et déformé, jusqu'à ce que renaisse en des siècles lointains, celui qui soulevant son œuvre tout entière en des pesées géantes, la maîtrise en l'aimant, comme un héros vainqueur et lui verse une vie nouvelle et magnifiée du feu de son amour !

Et joyeuse d'avoir fait jaillir les sentiments qui agitent le bien-aimé, Félicia en l'écoutant songe déjà à convaincre et à se faire confier l'éducation de son frère.

Un à un, elle a investi les vouloirs, obtenu les consentements, les sympathies, les vœux... allant avec mesure, avec douceur, dans le mystère, de l'un à l'autre, sans jamais éveiller l'espoir avant d'avoir obtenu l'approbation qui autorise...

Et ce fut d'abord Stella qui applaudit au projet d'emmener à Paris, le gentil cavalier ; puis le père

qui sait le devoir d'être grand, le nom glorieux, l'âme virile que l'absence peut faire et la tendresse accrue, et la science méthodiquement domptée... et le père a permis pour l'honneur de sa race;... puis la mère docile au vouloir paternel, confiant son Luigi à la grande sœur, si douce, si courageuse, si aimante qu'elle croit le donner à une seconde elle-même... Ce fut l'aïeul, dont les larmes coulèrent mais dont le geste stoïque laissait partir... et les aînés étonnés, résignés à n'être pas choisis pour les horizons inconnus... enfin l'enfant, battant des mains, enivré, courant de l'un à l'autre, annonçant à tous qu'il allait apprendre la musique auprès des Maîtres pour devenir « comme Pergolèse !... » Le cercle de la certitude achevé, Guido, recevant cette surprise bénie des mains qu'il aime : la présence claire et riante de la jeunesse.

Souvent les mains croisées sur ses genoux, Stella laisse aller le flot de sa rêverie, et sa rêverie l'emporte frêle et confiante vers la mer ; elle revoit le vieux manoir où René vint après l'épreuve, construire une doctrine de rénovation, le jardin où les amis se comprirent et s'allièrent, le salon où furent bercés au chant de Guido leurs résolutions naissantes, et toujours, comme au centre de son âme,

elle retrouve un espoir voilé : partager un jour la joie et le labeur, fortifier pour la lutte, unifier pour la vie, accorder les âmes pour en faire jaillir l'hymne surhumain !

Et toutes les paroles des heures d'intimité libre reviennent lui parler du retour et de l'accueil... et le regret monte, des jours perdus, des obstacles issus de sa propre volonté, des vaines méditations et des retraites orgueilleuses... et peu à peu l'idée s'impose et l'envahit, que par elle doit tomber la contrainte douloureuse des élans de leurs âmes promises, et que c'est elle qui doit rompre le silence... et dès lors elle emploie les heures à écrire des lettres qu'elle ne se décide pas à envoyer.

Mais une voix dit en elle : qu'importe les hypocrites convenances et les fausses pudeurs, quand on aime ! Laisseras-tu fuir le bonheur... le seul bonheur dans l'univers immense, sans tendre les mains vers lui et l'étreindre victorieusement ?... N'est-ce pas la femme qui, dans l'éblouissement de l'amour, doit libérer la timidité farouche des passionnés ? Car la femme n'est plus celle qu'on domine et qu'on séduit, elle est sur le piédestal où celui qu'elle aime l'a placée, son idéal même devant lequel il s'age-

nouille pour attendre, dans l'aveu, le pardon de ne pas être aussi grand que son rêve !

Alors, quand il a reçu le don qui l'égale à lui-même, quand la jeune fille, hiératique, a couronné son front de la palme merveilleuse, le héros fortifie son cœur, et la femme, appuyée sur une puissance inconnue, timide, reconnaît son roi...

Et fervente, elle appelle la force d'accomplir... elle regarde en face ses pensées innombrables comme les vagues blanchissantes de l'Océan, et elle ne rougit pas de les aimer... un souffle de révolte l'embrase, un souffle de délivrance et de vie l'exalte, et son cœur l'autorise à briser les moules tyranniques, où se coulèrent trop longtemps ses actes, ses paroles et ses pensées mêmes... Il lui semble que c'est encore la volonté de René qui à distance l'enveloppe et la libère, et que lui, qui veut la Vie intégrale et splendide, attend d'Elle cette première réalisation de son verbe !

Et comme si elle venait de pénétrer un des secrets de cette âme aux mille nuances, et d'en faire un lien à travers l'espace, voici qu'elle sent maintenant sa présence et qu'elle croit se perdre en lui comme le fleuve s'efface dans le tumulte de l'Océan !...

Un sentiment ineffable de reconnaissance, de res-

pect, d'admiration et d'attirance la berce, et dans l'intensité de son extase, elle murmure très bas comme s'il pouvait entendre :

« O philosophe, ô lutteur, ô foyer d'avenir ! Heureuse la femme que tu as élue pour ta compagne ! tu la conduiras par des chemins fidèles et glorieux, à travers les conquêtes de ta puissance ! tu lui ouvriras les portes et les degrés de ton âme afin de l'élever dans la possession des vérités infinies ! tu domineras son cœur par le mystère inviolable de ton désir ascendant, et ta main posée sur sa tête fera passer en elle le courant de l'espoir du monde. O philosophe, ô lutteur, ô foyer d'avenir ! sommet de la hiérarchie. ciseleur de races, libérateur de l'esprit... Maître de toi-même, je viens vers toi, René, je t'élève, par la ferveur de mon amour, à la sublimité de ta mission, je te vois dans la magnificence invisible de ton idée... et parce que tu es le plus humain... le plus fort et le plus fragile, le plus dur et le plus sensible, le plus profond et le plus élevé... le plus libre et le plus soumis... je t'aime, je t'aime, René... mon René... pourquoi ne viens-tu pas ?

VIII

ATTRACTION

Stella à René.

Qu'importent la splendeur du site et la douceur de l'air, et la vibration du ciel joyeux, lorsque pâlit la flamme intérieure !... Lorsque la rêverie épuisée s'arrête, et que l'âme se sent exilée !... L'absence ! quel mal perfide et lourd ! de toutes les privations — qui sont l'essence même de la souffrance — la plus profonde, la plus destructive... celle qui s'attaque au ressort de la vie, et dont nulle volonté ne peut remplir le vide.

Quand cette mélancolie s'est insinuée dans un cœur : regret d'une atmosphère amie, attente inquiète d'un bonheur éloigné ; alors toutes les couleurs du monde s'assombrissent... les choses, d'abord indifférentes et banales, deviennent étrangères et bientôt hostiles, et comme automatiquement, la solitude la plus entière envahit toutes les heures... Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans la solitude je ne sais

quelle puissance extrême de confiance et de doute ? On finit par la craindre après l'avoir aimée ; il semble qu'elle va dissiper en ses folles étreintes toutes les énergies accumulées pour la joie et pour la douleur... on a peur d'épuiser en elle tout l'avenir, de laisser échapper avant le temps les forces qui commandent le destin. Mais pourquoi vous attrister de ces méditations sans lumière... vous si courageux devant l'inconnu, si libre des chaînes que nous ne savons pas briser... ainsi, je vais vous paraître bien faible, en proie au tourbillon qui paralyse, inertiée en des contemplations égoïstes, tandis que vous vous donnez tout entier à la réalisation de l'œuvre, au triomphe de votre idéal, à l'initiation des âmes... mais nous parlions si souvent de bonheur, de conquête de la Vie, de magnificence heureuse, comment n'aurions-nous pas le droit de penser d'abord un peu à nous-mêmes ?... Quelquefois il me semble que la Vie, cette forme de la jouissance, s'étonne et pleure parce que nous ne la comprenons pas.

Elle dit : « Je suis en vous, pourquoi me cherchez-vous au dehors ?... » Elle dit : « Je veux resplendir aussi dans ce foyer qui est votre être... c'est là seulement que vous pouvez m'atteindre et me satisfaire,

mais vous vous détournez du possible, et mille chimères vous dérobent à mon apaisante caresse. » Et je me sens plier sous le fardeau invisible de ce bonheur que nous ne savons pas dépenser, et qui se change en souvenir d'abîme, chaque fois que l'heure irrévocable sonne...

Est-ce qu'il n'y a pas aussi une nourriture, un entretien nécessaire de l'âme? et cette ambroisie et ce nectar, à la table des dieux, n'est-ce pas précisément la substance qui alimente l'esprit? n'est-il pas des poisons de l'âme et des inanitions et des fièvres mystérieuses? et la tristesse ne nous fait-elle pas la proie de ce que nous devrions commander?...

Vous voyez, je suis comme sous l'impression d'un monde que je n'ai pas voulu connaître, mais dont les lois se révèlent d'elles-mêmes, se présentent spontanément, sans recherche, peuplent ma rêverie comme un essaim d'abeilles. Et cette conscience, hélas, c'est peut-être encore une des formes suivant laquelle s'enfuit l'excès du rêve, c'est-à-dire tout ce qui dépasse la réalisation permise au jour...

Et je vous écris pour arrêter cette diminution de moi-même ; j'ai la foi que vos paroles savantes et douces viendront endormir l'agitation douloureuse.

et que le chant de votre doctrine bercera ma solitude...

Dites-moi que nos pensées se sont cherchées à travers la distance, et qu'elles se sont unies malgré l'obstacle... lorsque tous les sentiments s'exhalent mystérieux et libres, en un concert de désir et d'espoir, quelle puissance pourrait en étouffer les accords qui s'envolent et chantent là où toute joie est enclose...

Hélas, nous sommes pour longtemps ici ! Guido et Félicia sont si heureux, si amoureux, si replongés, comme par la magie du cadre, dans l'ivresse des premiers baisers... souvent, tandis que seule à ma fenêtre, je songe aux choses qui pourraient être et à celles qui ont été... je les vois passer tous les deux sous un rayon de lune, par les allées fleuries de laurier... ils ne parlent pas, mais toute la clarté de la nuit tombe sur leur forme enlacée, qui passe mystiquement lente.

Et dans ce Midi de la terre et du Bonheur, mon frère devient maître des rythmes et des sons de la Symphonie estivale, cette œuvre géante qui doit être la musique de votre doctrine, la musique de la Beauté forte et de la libre Noblesse de la Vie.

Et dans cette activité rayonnante de tous, auprès

de Luigi dont la jeune volonté aspire le talent de Guido, auprès de Félicia dont le geste est une caresse de bénédiction constante sur le front qu'elle aime, auprès de Guido dont la contemplation royale évoque un monde de somptueux échos... je suis étonnée et humiliée de ne pouvoir moi aussi, répandre intelligence et passion en des œuvres qui se rattachent au mouvement sans fin de l'existence...

Mais l'imagination est une faculté fragile et délicate ; elle ne s'épanouit que dans l'atmosphère aimée... et puis la femme est née lointaine de toute hallucinante mission...

Ici les jours s'écoulent calmes et mesurés devant une nature qui vous plairait... pourquoi n'y viendriez-vous pas donner à Guido l'appui de votre admiration ?

Au revoir, repondez-moi bien vite... j'ai tant besoin de sentir que de subtils liens nous unissent à travers l'espace, et de savoir que vous ne m'en avez pas trop voulu de cette exigence vaine : un silence impossible !

René à Stella

Comme un rayon de soleil en tombant sur le mur

blanchi de la cellule austère, la transforme en un palais d'or, ainsi votre lettre exquise a fait resplendir mon âme...

Merci d'avoir rompu le silence, merci de réclamer enfin des paroles entre nous, merci de toutes les lignes, de tous les mots... Vous vous êtes reflétée dans le miroir de vos phrases, telle que je vous connais et telle que je vous aime, rêveuse et grave, triste et souriante, lasse et vibrante, et tandis que je les lisais et les relisais pour mieux pénétrer jusqu'au fond leur secret, votre blonde silhouette surgissait dans les jardins, et je vous voyais, petite fée humaine, inconsciente de votre pouvoir, interrogatrice des forces antiques, arrêtée devant le sphynx de marbre aux lèvres closes...

N'est-ce pas en lui que nos pensées se sont cherchées et se sont unies ? Stella, j'ai puisé en vous la force de vivre ma foi ; par vous j'ai ressenti la joie que j'enseignais dans la tristesse, et la paix que je glorifiais sans la saisir... Stella vous êtes la Beauté de mon univers et la grâce de ma vie, l'autorité de ma Doctrine et la réalisation de mon Idéal et je vous aime Stella,... je vous aime éperdûment...

Quand vous avez fui, le sol a tremblé sous mes pas... toute mon espérance était entre vos mains et

vous pouviez la briser comme un roseau, et vous m'aviez interdit jusqu'au droit de me défendre ! dans l'aridité désolée mais stoïque du silence et de la séparation, sachant hélas combien nos résolutions sont tyranniques de nous-mêmes, et comme nous détruisons facilement notre propre espoir, j'ai marché décrivant pour les autres des fleurs et des verdures, dans un désert.

Et maintenant, parce que je tiens dans mes mains ces pages sur lesquelles votre regard s'est posé, ces caractères que vous avez tracés, parce que je suis baigné des courants irisés que votre style évoque, je suis joyeux d'une joie qui s'élance... mon âme redevient ailée et tout mon être attend le retour, ô petite fée... le retour ! revoir vos yeux dont les paupières baissées voilent la lente caresse, vos cheveux blonds... vos mains... entendre le rire de votre voix et ne plus laisser fuir les heures sans oser se chanter l'hymne éternel.

Si vous saviez comme autant qu'à vous, la vie la plus noble me paraît délicate et fragile, comme je comprends l'accablante mélancolie de vos soirées flottantes... L'être fini est si peu de chose, si faible dans l'infini qui l'enfante, le contient, le transforme et le détruit ! Il a besoin pour persister et pour

s'épanouir de l'appui de tant de forces, de la bienveillance de tant de Lois, de l'amour de tant de créatures!... ne pensez pas non plus que l'étude et la science affranchissent de ces fatalités, et que le penseur pour avoir mesuré quelques principes et retrouvé quelques égalités, soit à l'abri des faiblesses universelles... Non, la philosophie et toutes les doctrines de puissance ne nous arrachent pas au pouvoir de l'Univers, et la plus profonde pensée reste encore la plus humaine par l'instabilité frêle de sa lueur... Si la volonté et le mobile métaphysique peuvent nous dresser héroïques et fiers dans la dévastation de nos rêves ou l'éloignement de nos joies, nulle tension ne peut du moins nous auréoler de notre paix intégrale dans la privation de ce que nous aimons. L'amour est bien le maître de nos rayonnements et de nos extases, de notre sourire et de nos larmes... lui résister, c'est se briser soi-même... Il n'est pas besoin de tant réfléchir pour présenter un front docile à la couronne de roses et de verveines... manifestation suprême du phénomène admirable, conscience de la norme des Mondes, assentiment qui s'achève et s'illumine, obéissance enivrée, hymne divin... l'amour.

En ce jour de joie qui m'est venu par vous, je

voudrais crier à tous ceux qui aiment dans le silence et que des chaînes retiennent et qui vont s'éloigner douloureux et pensifs, à tous je voudrais crier : Arrêtez, imprudents, ingrats, orgueilleux... retournez sur vos pas... devinez les regards et les mots d'aveu... osez comprendre... et ne vous séparez plus... « L'amour est le plus haut des devoirs », l'amour est la suprême récompense, l'amour est la fleur de votre vie, l'amour est la couronne de votre rêve, l'unique réalité,... par pitié pour vous ne la laissez pas s'enfuir !

Stella, Stella, il me semble que je m'évade hors de la spéculation abstraite à travers les forêts vierges et luxuriantes... et que la Vie se penche et me sourit.

Le jour où je vins vous demander d'aimer notre œuvre, je savais que votre présence nous inspirerait et nous élèverait, nous soutiendrait et nous charmerait, je n'interrogerais pas l'avenir, et déjà votre image était comme un ciel au-dessus de moi...

Et maintenant tout se révèle... Les voiles qui couvraient mon cœur ont été emportés par la violence de notre séparation... maintenant je sais que toute minute loin de vous est comme effacée de la plénitude des jours, et qu'elle creuse un vide de

regret et de reproche... Stella nous ne devons plus nous séparer ; il faut que nos destins mêlent leur trame indissolublement ; il faut que nos âmes s'échangent et se vivifient pour créer l'équilibre de notre lumière... ô ! dites ce mot qui embrasera l'horizon et qui fera se lever dans mon firmament votre étoile !

Irène à Stella.

Que de changements depuis cette mémorable soirée où pour la dernière fois j'ai joué le rôle de la mauvaise enchanteresse !

Chère Stella, me pardonneras-tu les paroles orgueilleuses et fausses dont j'ai blessé ton amitié ? Oui, puisque tout s'efface dans un équilibre nouveau de bonheur ! Nos routes se séparent : nous pouvons nous tendre les mains et chaque fois que nous nous retrouverons nous ne nous souviendrons plus que de nos joies... Tes prédictions se sont réalisées ; le signe de mon nom pacifique domine mon destin et berce mon cœur... j'ai trouvé la vie dans la défaite... un rayonnement m'est venu d'avoir été conquise... Laisse-moi te parler de mon amour... Laisse-moi te raconter la magie enivrante des heures d'angoisse...

Tout mon être déborde d'une passion infinie et la froideur de l'aimé me refoule en moi-même... Je n'ose pas lui crier l'aveu de ma passion... Je voudrais m'agenouiller devant lui... baiser ses mains... obéir comme l'esclave au maître... m'anéantir en lui... et j'ai peur délicieusement...

Il est devant moi comme le roc immobile sous l'étreinte de la vague, comme le sage insensible à la louange... et je ne sais pas s'il m'aime, s'il est fier de sa victoire, s'il ressent ma beauté! et je ne sais pas s'il ne va pas s'enfuir malgré les supplications et malgré les larmes... s'il acceptera le don extasié de mon corps et de mon âme!...

Je l'aime, je l'aime... je l'aime... il est le mystère que je ne déchiffrerai jamais, la puissance que je ne peux dissoudre... l'esprit que je ne saurais courber... il est l'Idéal inaccessible, l'obstacle merveilleux contre lequel se brisent toutes les séductions et toutes les armes, le héros qui délie sans s'enchaîner... le dompteur de mes chimères... le pôle d'énergie qui concentre et accumule toutes mes forces — il est Lui!...

Et je n'ai plus de souvenirs... le présent comme un flot lancé par l'orage a emporté les débris du passé... je n'ai plus de volonté pour briller

et pour plaire comme jadis... que m'importent les autres, toute mon imagination gravite autour de Lui... suis-je comme il le désire ? suis-je belle à ses yeux ?... comprend-il l'aveu de mon regard et la prière de mon attitude ?... Va, je ne suis plus dangereuse et perverse, une aspiration unique me baigne de timidité et d'indulgence... je le suivrais par delà les mers s'il avait la nostalgie des ciels d'Orient, je m'enfermerais dans son palais s'il avait la jalousie du Maure ; je m'abîmerais dans son attente s'il me disait : Je reviendrai. A sa parole toute mon âme se transforme... s'il me disait : Sois simple, je revêtirais la bure et la laine et je jetterais bijoux et parures à la boue des rues... quand il me dira : « Je t'aime » je me réveillerai d'un long sommeil, et le jour resplendira pour la première fois...

Aimer, se répandre follement... ne plus penser à soi-même, retrouver l'être au fond du néant... recevoir les heures avec des guirlandes... enlacer de son désir et de son rêve la volonté choisie... admirer... supplier... incliner lentement ce front jusqu'à nos lèvres... Stella, je ne croyais pas qu'il y avait en nous l'espace de tant de bonheur ! ô les battements tumultueux du cœur quand sonne le pas attendu... ô la langueur de la main sous l'étreinte... le frisson

du bras que son bras effleure, et toutes les caresses prêtes à bercer...

Depuis ce bal où dans sa robe éclatante de mage, ses yeux inconnus et chargés de lueurs se sont posés sur moi, je n'ai eu qu'une pensée... le revoir... alors j'ai prié Roger de l'amener chez moi, et il a bien voulu venir... il est venu, il est revenu et quelquefois je me persuade qu'il n'attendait que mon appel et que dès le premier regard, lui aussi s'était penché vers moi...

. . . . . .

Ma lettre interrompue reprend dans le délire de l'heure ineffable... heure adorée! tout s'accomplit...

Libre, pure, espérante il m'a conduite par des chemins d'aveux et de légende jusqu'au sanctuaire de son âme... et nous nous sommes fiancés dans la solitude et de longs baisers de nos lèvres ont scellé l'union de nos vies...

Après un silence vibrant de volonté certaine, il a parlé et sa voix m'a surprise par la douceur de son timbre :

« Mollement couchée sur les coussins de soie pâle, au pied des marches d'ébène qui conduisent au trône abandonné, dans la grande salle où se joue le destin des empires, la princesse reçoit le tribut d'admi-

ration que les nobles et les rois lui décernent parmi les danses et les chants; elle écoute les paroles d'amour ; elle laisse des baisers audacieux effleurer la blancheur de sa chair triomphale.

Et tandis qu'elle s'abaisse, vierge royale, aux louanges de ses flatteurs, des sages ont averti le conquérant sur le chemin des victoires...

« Là-bas ta fiancée s'enivre des subtils poisons de l'éloge, et la foule impure souille d'un regard profane, la beauté dévoilée de ses vingt ans ! »

. . . . . .

Quand les pages annoncèrent celui qui devait venir, la jeune reine était pâle et les courtisans s'écartèrent...

Alors sans regarder, sans vouloir graver en lui le spectacle de sa beauté offerte ni le souvenir des indignes hommages, l'étranger s'est avancé ; il a pris la main de la vierge royale; il l'a relevée et il l'a conduite parmi les feuilles de roses et les lys, jusqu'à son trône délaissé... « Efface! oublie! je n'ai vu que ce que tu dois être ! viens, je t'emporterai jusqu'à mon nid de lumière... »

Et il m'attirait vers lui et déjà il cueillait sur mes lèvres le consentement et l'aveu de son triomphe !

IX

ÉQUILIBRE

Avec les dernières promesses du printemps s'achevait l'heure lente de l'épreuve. Les lettres avaient mis dans l'âme des fiancés leur baume d'allégresse et de ferveur ! Par elles, ils s'étaient unis dans un échange continuel de pensées et de tendresse, s'initiant doucement au rêve, à l'idéal et à la vie, dont la double spirale allait monter et s'enrouler en une seule. L'incantation journalière avait béni les jours, apaisé les fièvres... Et dans le calme d'une attente radieuse, ils avaient compris que l'absence n'était que le prélude nécessaire du retour, et ils accueillaient toutes les beautés souriantes de la Nature, tous les souvenirs épanouis, tout l'espoir immense ouvert sur un horizon d'enchantement ; ils s'étaient repliés sur leur certitude, et délicieusement concentrés autour d'elle... et ils agrandissaient leur âme de contemplation, de sérénité et de douceur, afin d'être dignes l'un de l'autre au jour de l'étreinte ;

ils se préparaient à la cérémonie ineffable de l'union pour qu'à jamais la splendeur de ce jour nimbât leur vie d'un tissu d'amour et de noblesse.

A travers l'espace, leur cœur battait sur un rythme pareil, et Stella en Italie, comme René devant la mer, forgeaient l'anneau mystérieux.

Pour fêter et exalter la vie dans une de ses étapes les plus pures et les plus rayonnantes, les artistes amis ont embelli la demeure austère. Raphaël a fait éclore sous son pinceau des guirlandes et des feuillages qui montent joyeux et sonores le long des murs, dans les halls et les escaliers ; il a ouvert sur chaque porte le lointain des paysages et, dans les salons, il a groupé des essaims de jeunesse harmonieuse ; tandis que Roger parsemait les massifs, les serres et les bois, des plantes les plus exquises et les plus embaumées ; faisait surgir des bosquets de lauriers et des roseaux de Java là où naguère on ne voyait que l'humble sureau.

Et des mains féminines, à l'intérieur, disposaient les tentures blanches ou roses, relevaient les portières de pourpre, cherchaient la place des gerbes fleuries... et les efforts de tous concouraient à l'envie pour régler le cérémonial d'un acte glorifié dans leur cœur.

Une reconnaissance heureuse de René les remerciait à chaque instant par l'abandon complet de tous les soins, de toutes les prévenances et de toute organisation. Il trouvait si naturel, si conforme à la magnificence de la vie, qu'on ne lui laissât pas gâter les heures les plus fécondes, les plus lumineuses d'un destin par la confusion agitée des ordonnances matérielles... En frères et en artistes, ils avaient voulu le laisser libre de rêver, d'évoquer, et de construire ! et de cette inaction mystique jaillissait, comme au gré du désir féeriquement exécuté, tout le luxe amoureux d'une réception royale...

Alors, passant à travers les jardins et les salles embellies pour Elle, toute sa pensée allait vers l'avenir et il se berçait ainsi : « Sous cet arbre, nous nous enlacerons et elle me sourira ; je cueillerai cette rose thé et je la lui donnerai, et elle la glissera dans son corsage ouvert... Ici elle laissera tomber sa tête sur mon épaule et nous demeurerons, combien de temps ? Maintenant ses cheveux étincellent dans un rai de soleil entre les feuilles, et je la couronne d'une branche de jasmin... puis le banc rustique nous appelle... et je la regarde en répétant son nom — Stella — Stella. »

Ainsi les visions se succédaient, se déroulaient

intenses et continues comme la réalité, et les gestes simples du bonheur humain dans la pureté frémissante et la ferveur religieuse de leur amour, s'irradiaient, infiniment beaux... et devant la perfection vibrante du sentiment qui l'enveloppe, René comprend l'ascension merveilleuse des races ; il se réjouit de cette sublime conquête faite par l'homme sur lui-même : la sainteté du mariage et l'unité de l'amour, et il élève son assentiment comme une couronne vers ces législateurs héroïques qui ont voulu la pureté et la noblesse de la vie, et qui, dans la forme de l'union des sexes, ont révélé le symbolisme sublime de leur science.

En lui tout est plus grand, plus léger, plus fort depuis que son imagination a retrouvé la vision ensoleillée du lendemain... et sa pensée plus que jamais créatrice n'emprunte au passé que les matériaux de son œuvre volontaire ; les émotions, les douleurs, les métaphysiques extases, les sensations étonnées et tout le trésor des années enfuies brisent les formes de leur captivité inutile, et du chaos de son espérance, son verbe fait jaillir l'ordre supérieur d'activité et d'harmonie... nulle impatience ne l'irrite, nulle pesanteur n'est trop lourde, nul labeur

ne l'effraie... Replongé dans l'Éternité existante, il projette l'idée sans peser les instants.

Il est au port, le vaisseau battu des tempêtes! le vaisseau que l'ascétisme, la méditation et l'étude ont tour à tour sauvé et égaré ! Dans l'éclair infini d'une minute d'équilibre, René pressent la volupté du repos... il lui semble que pour la première fois il a pris sa place dans la communion humaine et que d'une conscience surmenée il s'est élevé jusqu'à la réalisation de l'objet même de la conscience.

Et le rêve d'action l'emporte en sa clameur ; il voit l'Idée accomplie sur tous les plans, l'association incarnée dans le retour estival des amis, l'unité célébrée par l'enseignement d'une doctrine intégrale, la vie multipliée par la pratique incessante du Verbe ; il voit le pays autour de lui transformé, rendu à l'expansion de toute sa puissance latente, les cultures neuves acclimatées, les marais desséchés, les champs arides lentement fécondés, les forêts ressurgies, les pentes repeuplées, les essences variées et choisies, l'atmosphère vivifiée, toute la terre embellie, fertilisée, rajeunie, prête pour l'éclosion d'un peuple fort, base inépuisable et maternelle de la plus haute existence ; il voit les familles

de cultivateurs, d'ouvriers et de marins, enrichies par la santé, relevées par la joie, éclairées par le bien, forgeant dans leur union une race ardente et solide refleurie sur les vieilles souches épargnées par la hache du siècle destructeur, et toute une beauté épanouie sur les visages d'une jeunesse redevenue pure.

Puis, devant la mer et comme le front de la Cité villageoise, le groupe simple des cottages, abris de l'amitié, rapprochés pour la contemplation, l'étude, l'échange des émotions, le délassement exquis de la danse et de la causerie... et parmi les artistes et les poètes, la phalange conquise des savants dont la spécialité s'humanise au contact de l'Art, tandis que l'Art se renouvelle et se fortifie aux sucs de la science !

Et partout une vie fermentant qui a pour formule d'incantation et pour verbe créateur : « La circulation de l'esprit. » Le mal c'est l'obstacle... c'est l'arrêt des courants irisés, la destruction, la confusion, le détournement, l'engorgement, l'interférence des forces... Fortifier tout ce qui relie, saper tout ce qui sépare, tailler des routes dans le rocher et jeter des ponts sur les fleuves ; enfermer plus de réalité dans les sentiments qui servent de

voie à l'échange... Faire resplendir et réaliser dans tous les plans cette vérité : « La vitesse de l'échange mesure l'intensité, la valeur de la vie. »

Et c'est en économie sociale ouvrir toujours plus larges les communications terrestres et maritimes, lancer des vaisseaux, creuser des canaux, tracer des routes, supprimer les taxes, affranchir le commerce, abaisser les tarifs, faciliter les transports, mettre largement en commun tout le produit du labeur humain, pour la meilleure récompense du producteur compatible avec la plus grande aisance du consommateur ; en morale faire respecter, comprendre et aimer la diversité illimitée des consciences, des aptitudes, et des sensibilités, en les représentant à chacun dans leur grandeur et leur complexité réelle, par la puissance de l'art ; en législation, ordonner la loi de manière à discipliner et non à éteindre les énergies, de manière à harmoniser et non à briser les volontés, de manière à utiliser et non à martyriser les vocations, en abolissant tout ce qui entrave la libre activité, et en ne réprimant que la violation des contrats qui avoués ou non règlent suivant la justice les rapports des hommes entre eux.

Et de la vérité infinie s'échappent vers lui des

rayons qu'il n'avait pas ressentis.... et le dynamisme de leur essence tend son esprit jusqu'à la représentation d'une Totalité dont les cycles s'engrènent harmonieusement, et le maintient sans effort à la hauteur d'une Synthèse éblouissante.

. . . . . .

Le jour est venu qui doit sceller les fiançailles. Une rumeur de fête ondule jusqu'au village et vibre à travers les jardins. On a fait deux parts dans la cérémonie traditionnelle : celle de l'âme et celle de la vie, celle de la réalité et celle de l'apparence, celle de l'individu et celle de l'être ; avant de se voir enguirlandés des festons de la joie amie, les fiancés ont été laissés dans le silence et la solitude somptueuse d'une salle tendue de soie crème et parsemée d'étoiles d'or, où les fleurs et les lumières chantent leur langage coloré : car les noces de l'esprit veulent une célébration magnifique et secrète.

Seule et recueillie, Stella attend celui qu'elle a librement choisi à travers les obstacles de l'Illusion. Couronnée de roses, en sa robe blanche, illuminée tout entière de la beauté fluorescente de son vouloir et de son rêve, elle marche trois pas vers René qui s'avance... et le silence du long aveu courbe leurs

âmes religieusement unies, tandis que frémissant d'une divination passionnée, Guido les enveloppe des accords séraphiques de l'orgue déchaîné, et les isole comme en une sphère d'adoration et de mystère.

Après l'extase, lentes, les paroles montent des profondeurs :

— Stella, je te confie ma joie et mon espérance, pour la vie ! je crois en toi d'une foi pure et parfaite... je t'aime... tu es désormais l'incarnation et le symbole de la Femme, et c'est en toi que je saisis la vie... tu es la berceuse, la consolatrice ; le sourire et la beauté sont en toi ; toutes les formes du Monde passent en tes yeux pour abreuver mon âme... et mon étreinte te couronnera de toutes les forces de l'univers... tu seras la haie protectrice et fleurie autour de ma volonté et tu me défendras contre les dispersions tentatrices... tu seras la source d'eau vive et l'oasis embaumée... tu guideras vers le « Bien-être » l'effort incertain de mon pouvoir... Stella, ma poésie, mon bonheur, mon idéal, ma Stella... fais-moi digne de toi...

— J'oublie les amours à travers lesquels au sein du Temps, tu es venu jusqu'à moi... Je t'absous des erreurs et des expériences... je t'aime et je t'admire,

René, et je verse sur ton front l'aveu, comme un encens...

— Tu t'élèves à la hauteur du Symbole ! Etoile d'intelligence, fleur de pardon ! en ta parole, l'Existence se bénit elle-même... car toute vie est oubli et recommencement... et tout ce qui a été doit être aimé pour subsister et pour s'efforcer... dans les flots purs de ta contemplation virginale, l'amère expérience de l'action s'équilibre et s'illumine..., Stella, fiancée chérie, le souffle d'une Idée éternelle a frémi sur tes lèvres.

— Te comprendre... Etre la révélatrice de ton génie... Tresser dans l'ombre les couronne que le monde t'offrira... te faire une route de gloire !

Sois grand : je t'apporte l'attente des siècles... je renonce à tout le possible hors de notre unique amour... épanouis ton intelligence jusqu'aux étoiles, j'ouvrirai dans mon cœur des abîmes de désir pour la recevoir et l'étreindre....

— O la création se déploie en sa magnificence soumise... nous sommes au centre du Monde... les êtres nous caressent et nous obéissent... et la voix d'en Haut parle au milieu de nous... Notre amour est la réalisation de la Loi, pour la glorification de la loi. Il est la base de notre activité

joyeuse et de notre repos mélodieux... il est l'astre qui nous entraîne vers l'Unité ordonnatrice du beau... Notre mariage est « volonté de créer au-dessus de nous-mêmes » une conscience plus libre et plus profonde, un être plus complet et plus parfait.

Notre mariage est l'attente du héros !

— L'enfant !

Voici que les portes triomphales se sont ouvertes et que la théorie blanche des jeunes filles entre dans l'envolée d'une marche nuptiale...

Que tu es belle ô vie, que tu es belle !
Tu es revêtue des étoffes de la couleur éclatante,
Incrustées des pierres d'étoiles...
Le croissant d'argent orne ton front
Et les ors parent tes cheveux !
Les harmonies chantent autour de toi ;
Tu réalises la Splendeur de l'être,
L'Eternelle Beauté du monde !
Tu te révèles à ceux qui t'aiment,
Tu magnifies qui te comprend,
Et tu souris aux fiancés...
Fais-toi belle, ô vie, fais-toi belle devant eux...

Et tandis que les chœurs achèvent la clameur d'espoir, l'Inconnu s'avance vers les fiancés :

« La parole est puissante ! c'est pourquoi je vous

bénis au seuil de votre union... je suis le passant anonyme qui étend vers vous ses mains fraternelles... je prononce les mots de bon augure qui lient les destinées; une conscience humaine préparée dans le silence et la méditation, s'élève jusqu'à la communion universelle des Vies, vous protège et vous salue... Demain, à votre tour, vous enlacerez de Paix et de Victoire le front que j'aime, et vous tresserez des guirlandes sur mon bonheur » — et son regard cherche au milieu du cortège, chaste et divinement adorante, Irène en sa beauté grandie.

« Puisse l'équilibre que l'amour vous dispense, être stable, puissant et doux !

Qu'il soit le degré de vos élévations nouvelles et qu'il vous permette une ascension de science !

Que tous les actes de votre vie, désormais scellée dans le courant universel, soient sanctifiés par votre volonté pure !

Et que la couronne des sages rayonne un jour sur un front de votre race !

En vous et par vous l'Humanité, la vie, et l'Univers soient bénis... qu'il soit ainsi... »

Et d'un geste puissant, religieux et solennel,

imposant ses deux mains sur leurs têtes unies, l'homme appelait l'avenir !

Alors éclatent les tempêtes de la « Symphonie estivale » et Guido, conduisant lui-même l'orchestre invisible, proclame, ivre d'inspiration et d'amour, la magnificence, l'éternité et la candeur de la Vie !

Et passant devant eux, au rythme impétueux de la marche finale, les couples enfiévrés d'une attente infinie, jettent aux pieds de Stella et de René, les pétales de roses et les feuilles de laurier !

Sous les fenêtres, les villageois dansent au milieu des feux de la Saint-Jean et les belles filles de la Terre se fiancent aux rudes jeunes hommes des Mers.

TABLE

PRÉFACE 7

PROLOGUE : Après la Tempête. 17

I. Le Point d'Appui 35

II. Les Cordes de la Lyre. 49

III. Le Miroir 63

IV. Le Passé et l'Avenir 95

V. Les Chaînes. 127

VI. Dans l'Arène 147

VII La Réponse du Destin. 175

VIII. Attraction 191

IX. Equilibre 205

Arcis-sur-Aube. — Imp Léon FRÉMONT.